

Cahiers Fablijes

ISSN : 2999-9154

Publisher : Université Lumière Lyon 2

HS1 | 2023

Paroles de poupées

Vies et opinions des poupées par elles-mêmes au XIX^e siècle

Edited by Amélie CALDERONE

Création Florence
PONCET (IHRIM)

 <https://publications-prairial.fr/fablijes/index.php?id=93>

Electronic reference

« Paroles de poupées », *Cahiers Fablijes* [Online], Online since 13 mars 2023, connection on 24 mars 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/fablijes/index.php?id=93>

Copyright

CC BY 4.0

DOI : 10.35562/fablijes.93



ISSUE CONTENTS

Partie I. Présentation

Amélie Calderone

Introduction

Bibliographie

Principes d'édition

Partie II. Textes

Julie Gouraud

Julie Gouraud. Création et exploration d'un cadre

Madame de Villeblanche

Les poupées médiatiques de Madame de Villeblanche

Marie Guerrier de Haupt

Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes

Madame Doudet

La Poupée de bébé, aventures merveilleuses d'une poupée qui parle

Zénaïde Fleuriot

Bouche-en-Cœur

Louise Hameau

Les Mémoires d'une poupée

Gabriel Franay

Les Mémoires de Primevère

Partie I. Présentation

Introduction

Amélie Calderone

DOI : 10.35562/fablijes.82

Copyright

CC BY 4.0

OUTLINE

Un phénomène éditorial

Paroles d'éducatrices

Parole d'une classe

Paroles de pédagogues

Paroles d'autrices

TEXT

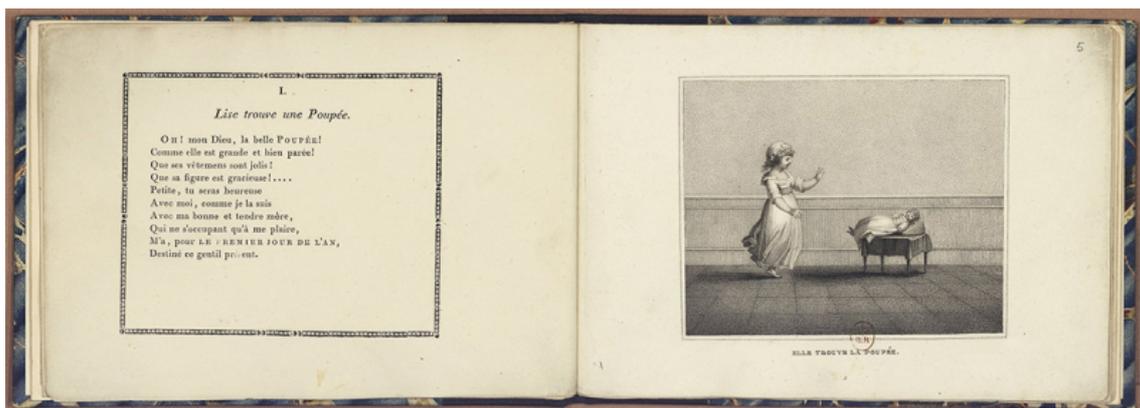
« c'est une POUPÉE ; elle a écrit
sa propre histoire¹ »

- 1 Elles s'appellent Vermeille, Charmante, Chiffonnette, Gretchen ou Janon ; elles ont parfois des membres articulés, des ressorts aux yeux, voire la possibilité de prononcer quelques mots ; tantôt de la taille d'une petite fille, tantôt de celle des bébés, elles sont de paille, de cire, de porcelaine, de stuc ou de carton ; elles sont choyées et aimées, gâtées, parées et éduquées, mais aussi parfois rudoyées, dérobées, exploitées et maltraitées – jusqu'à en perdre leur son. Mais pas leur voix.
- 2 Ces héroïnes sont des poupées que des écrivains – presque exclusivement des femmes –, au cours du XIX^e siècle, se sont plu à mettre en scène prenant la parole et/ou la plume pour transmettre leurs vies, leurs aventures et leurs pensées à de jeunes lectrices aisées que l'on cherche à éduquer.

Un phénomène éditorial

- 3 À l'orée du règne de Louis-Philippe, société et culture subissent des métamorphoses d'ampleur favorisant l'apparition d'une mode littéraire : les mémoires de poupées². Pour être plus exact, le premier ouvrage mettant en scène une poupée date de 1806, année de la publication des *Jeux de la poupée*, du graveur A. Noël³. Il s'agit d'un album bref, laissant peu de place au texte – quelques vers servent de lecture morale complémentaire à une illustration qui lui fait face (fig. 1) :

Fig. 1. A. Noël, *Les Jeux de la poupée, ou les Étrennes des demoiselles*, Paris, A. Noël, 1806, n. p. [4 v^o, 5 r^o].



« Elle trouve la poupée. »

Source : gallica.bnf.fr/BnF

- 4 L'éditeur (l'auteur ?), dans un avis préliminaire, se justifie de donner la parole à un jouet :

Nous avons supposé que l'enfant voit toujours dans la poupée dont il s'amuse un personnage vivant, et c'est d'après cette supposition que nous avons fait parler notre petite héroïne⁴.

- 5 Se met dès lors en place un système au sein duquel « par un phénomène de transposition des relations mère-fille, la fillette va devenir l'éducatrice de son "enfant", c'est-à-dire de sa poupée⁵ », système qui connaîtra de beaux jours après la Restauration grâce aux mutations profondes affectant la société⁶. Les graines semées dès la

période prérévolutionnaire – le dix-huitième siècle avait vu la naissance des premières revues pour enfants⁷ ainsi que la publication d'*Émile ou De l'éducation* de Jean-Jacques Rousseau (1762) – donnent alors en effet des fruits en abondance.

- 6 Dans le champ social, d'abord, l'enfant prend une place nouvelle et plus importante au sein de la famille⁸. L'on pense désormais sa formation en contexte voyant l'éducation se faire nationale. La loi Guizot sur l'éducation des garçons en 1833⁹ constitue un premier pas plaçant la question éducative au centre des débats. Celle-ci ne quittera pas le siècle, et les petites filles seront de plus en plus concernées¹⁰. Le 23 juin 1836, l'ordonnance Pelet incite chaque commune à avoir au moins une école primaire pour filles, avant que la loi Falloux de 1850 ne facilite leur scolarisation en imposant aux communes de plus de 800 habitants de leur consacrer une institution¹¹, et que les lois Paul Bert et Camille Sée, en 1879-1880, ne leur ouvrent les portes de l'enseignement secondaire public. Les jeunes filles font en outre l'objet d'une attention toute particulière. Des programmes d'instruction à leur adresse fleurissent dès le début du siècle comme en témoignent les œuvres de M^{me} Campan ou l'*Essai sur l'éducation des femmes* de la comtesse de Rémusat (édité en 1824 de manière posthume). La période est également favorable aux nombreuses rééditions du traité *De l'éducation des filles* de Fénelon (1687) ou des *Lettres sur l'éducation des filles* de M^{me} de Maintenon (recueillies d'après ses manuscrits en 1854). Entre temps, la question de l'éducation des demoiselles est devenue une affaire d'État.
- 7 Les enfants sont désormais considérés comme des *lecteurs* à part entière dans une société de plus en plus alphabétisée, au sein de laquelle femmes, demoiselles et petites filles lisent – ce qui n'est pas sans susciter inquiétudes et débats¹². Les « jeunes personnes » deviennent des cibles pour les maisons d'édition : à la faveur de la révolution industrielle, les tirages augmentent et le prix du livre baisse. Le marché de la littérature de jeunesse en bénéficie et s'épanouit particulièrement entre les années 1830 et 1875¹³. Les productions destinées aux petits lecteurs trouvent en outre une place de choix, souvent en prépublication, voire en impression inédite, au sein d'une presse elle aussi en plein essor. L'entrée dans ce que l'on a pu nommer « l'ère médiatique¹⁴ » va de pair avec une diversification

et une multiplication des feuilles qui, désormais, s'adressent massivement aux jeunes gens, en les distinguant en fonction de leur âge et de leur sexe. Le *Journal des enfants* (1832-1897), fondé en 1832 par Lautour-Mézeray, le *Magasin d'éducation et de récréation* (1864-1915) fondé par Pierre-Jules Hetzel et auquel collabore Jules Verne, ou encore *La Semaine des enfants* (1857-[1915]), pour laquelle travaille la comtesse de Ségur, en sont des témoins célèbres. Les jeunes filles elles aussi ont leurs revues : le *Journal des demoiselles* et le *Journal des jeunes personnes* sont fondés en 1833, le *Magasin des demoiselles* en 1844. Ces périodiques se calquent sur les modes véhiculées par la presse pour adultes, prompte à user d'un style oratoire voire oral. La presse « parle », ou fait tout comme, dans un siècle marqué par la « textualisation de l'oral¹⁵ ». Au sein des périodiques fleurissent des « Causeries¹⁶ » de tous ordres, où rédacteurs bavards prennent directement la parole pour s'adresser aux lecteurs et instaurent avec eux une relation complice. Cette esthétique contamine les romans et autres textes composés hors de la matrice médiatique. On la retrouve ainsi volontiers dans la littérature enfantine, et cela d'autant plus que la promotion de l'intime a mis à la mode la rédaction de « mémoires¹⁷ ». Vrais ou faux, historiques ou fictionnels, informationnels ou romanesques, les mémoires sont abondamment publiés au cours du siècle, depuis les plus sérieux – pensons à ceux de Dumas ou Chateaubriand –, jusqu'aux plus cocasses – tels ceux d'un âne, d'un polichinelle ou du diable, ironiques vis-à-vis de cette forme autobiographique à l'origine historique¹⁸. Il était à cet égard presque inéluctable que la poupée ait les siens, le fameux jouet s'étant lui aussi vu promouvoir au cours du siècle. Progrès techniques et possibilité d'une fabrication à grande échelle concourent en effet à l'avènement d'un « joujou¹⁹ » pas comme les autres qui, quoiqu'ancien, occupe désormais une place capitale dans la vie et l'éducation des fillettes. Car son « caractère anthropomorphique [...] explique la force des sentiments qui l'investissent et les traces durables qu[e] [la poupée] laisse [...] dans l'imaginaire²⁰ ».

- 8 À la faveur de ce contexte singulier, se multiplient les productions – livresques et/ou médiatiques – au sein desquelles l'on feint de donner la parole et/ou la plume à des poupées. À tout le moins, l'on tâche de retranscrire leurs pensées. Ces ouvrages se présentent comme des « objets-livres » souvent d'une grande qualité, faisant la part belle aux

illustrations – elles aussi promues en cette période où les avancées techniques ont permis l'abaissement de leur coût et leur diffusion abondante (fig. 2 à 4) :

Fig. 2. Julie Gouraud, *Mémoires d'une poupée*. Contes dédiés aux petites filles par M^{lle} Louise d'Aulnay, Paris, Amédée Bedelet, 1860, n. p.



« Une poupée qui a écrit ses mémoires ! »

Source : gallica.bnf.fr/BnF

Fig. 3. M^{me} Doudet, *La Poupée de bébé, aventures merveilleuses d'une poupée qui parle*, Paris, Lefèvre, 1882, frontispice.



« Arrivée de Mademoiselle Lili »

Source : gallica.bnf.fr/BnF

Fig. 4. Gabriel Franay, Les Mémoires de Primevère, Paris, Armand Colin, 1898, p. 17.



« Chaque soir, au clair de lune, elle écrivait ses souvenirs. »

Source : gallica.bnf.fr/BnF

- 9 En filigrane, s'observe *in fine* en ces textes la naissance de la fillette comme cible commerciale – les publicités masquées, dans les périodiques, sont nombreuses, surtout en période d'étrennes, et l'on se rappellera que nombre de ces ouvrages sont édités vers Noël. Cette promotion nouvelle au rang de consommatrice est significative d'un avènement : celui, non de l'enfant, mais d'une enfance, que l'on doit concevoir comme un cas particulier parmi ces enfances que l'on découvre et construit alors²¹.
- 10 Si les « paroles de poupées » s'offrent aujourd'hui à lire comme des textes indissociables de la naissance sociale de ces fillettes et jeunes filles bourgeoises qui s'en sont délecté, elles révèlent aussi combien la

littérature d'enfance et de jeunesse s'impose comme un domaine privilégié de la création féminine au XIX^e siècle – tout en demeurant marginale et peu valorisée dans le champ littéraire²². Écrire pour les enfants, en particulier pour les filles, est considéré comme œuvrer au bien collectif ; cela n'en demeure pas moins l'assurance d'être relégué dans un « purgatoire artistique²³ » associant fatalement les rôles d'autrice et de mère. La littérature pour les fillettes représente certes un domaine d'écriture nouveau pour les femmes, un champ qu'elles seront nombreuses à tenter d'explorer, néanmoins les contraintes – formelles, idéologiques, morales – s'y exercent avec force. Pourtant, en dépit de toutes ces difficultés, certaines des rédactrices parviendront à déployer leur créativité et à trouver des espaces de liberté leur permettant d'entrer en littérature – même par une petite porte.

- 11 À défaut d'une exhaustivité utopique et redondante, cette anthologie propose de découvrir onze textes représentatifs de l'unité mais également de la diversité de ces « paroles de poupées » adressées aux petites filles, construisant au fil de leur diffusion un univers fictionnel balisé sinon codifié.

- 12 Sous le pseudonyme de Julie Gouraud, Louise d'Aulnay, grande pourvoyeuse de textes à destination de la jeunesse, initie la vogue : ses *Mémoires d'une poupée* sont édités en 1839. Ils mettent en scène la trajectoire parfois chaotique de Vermeille, depuis le magasin de la rue Chapon qui l'a vu « naître », jusqu'à sa disparition dans un naufrage. Le succès est au rendez-vous : l'autrice propose dès l'année suivante la *Suite des Mémoires d'une poupée*²⁴. Les deux ouvrages seront abondamment réédités jusqu'à la première guerre mondiale, et ils inspireront bien des consœurs de l'écrivaine tout le siècle durant. Quant à Julie Gouraud, elle reprendra son jouet préféré pour composer les *Lettres de deux poupées* en 1864.

- 13 Blanche d'Andeville, alias M^{me} de Villeblanche, lui emboîte le pas : elle fonde en 1863 *La Poupée modèle*²⁵, bimensuel à destination des petites filles qu'elle rédige presque entièrement. Elle en fait l'espace de prépublication de ses *Souvenirs de Charmante*, édités en volume en 1865. Elle reprend et approfondit alors certains épisodes de Julie Gouraud – tels l'organisation du mariage de la poupée, sa déchéance sociale, ou ses retrouvailles avec une ancienne propriétaire qui ne la

reconnaît pas –, contribuant à élaborer un canon. Parallèlement, sa revue est aussi le support de chroniques en lesquelles s'épanchent de multiples voix de poupées, qu'il s'agisse de celle de la jeune Chiffonnette s'adressant à Lily – nom médiatique du jouet de la jeune lectrice à laquelle elle est censée s'adresser pour lui conter ses mésaventures –, ou de celle, plus grave, de la « vieille poupée » prodiguant ses sages conseils moraux aux petites abonnées. Ces écrits journalistiques sont l'occasion d'instaurer un rapport de complicité durable entre le média et son public. M^{me} de Villeblanche le poursuivra par voie de librairie, en publiant en 1865 *Chiffonnette, histoire d'une petite fille qui n'était pas sage tous les jours* – la poupée est devenue petite fille, sans doute pour ne pas faire double emploi avec Charmante dont la « vie » est publiée la même année –, et même sur scène : en 1863 se voit jouée, aux Marionnettes-Lyriques, une revue pour les enfants intitulée *La Poupée modèle*, mettant en scène l'espiègle correspondante de Lily²⁶.

- 14 En 1869, c'est au tour de Marie Guerrier de Haupt de publier *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes*. La forme est différente : le texte fait se succéder les brefs récits du destin de sept poupées, à l'imitation d'un recueil de nouvelles. Il n'en demeure pas moins que certains des épisodes-clefs du genre y sont présents, de même qu'on en retrouvera dans *La Poupée de bébé* de M^{me} Doudet (Paris, Lefèvre, 1878), ou chez Zénaïde Fleuriot qui édite *Bouche-en-Cœur* en 1887²⁷, ouvrage plus proche de la forme initiée par Julie Gouraud. Cette mode des romans de poupées imprègne encore le siècle en ses derniers soubresauts : Louise Hameau publie de brefs *Mémoires d'une poupée* en 1895 (Paris, Taffin-Lefort), tandis que Gabriel Franay – unique auteur masculin du corpus retenu –, ajoute à l'édifice en 1898 *Les Mémoires de Primevère* (Paris, Armand Colin).
- 15 Toutes ces productions sont autant de manifestations d'un phénomène éditorial empruntant des supports et des formes variées, mais partageant *a minima* les mêmes ambitions pédagogiques, parfois explicitées en de prolifiques paratextes.

Paroles d'éducatrices

- 16 Dès *Les Jeux de la poupée*, en 1806, un projet émerge :

Pour que cette petite Collection ne fût pas sans instruction, nous avons cru devoir joindre à chaque gravure une explication morale²⁸.

- 17 Les romans de poupées, conformément à la littérature de jeunesse d'alors, entendent éduquer les jeunes filles de la classe bourgeoise. Julie Gouraud, dans la préface de son premier ouvrage, se place dans la lignée des livres d'éducation les plus illustres :

C'est donc avec bonheur que nous offrons au public un ouvrage qui se place si naturellement par l'utilité à côté du *Traité de l'éducation des filles* de Fénelon, des livres de madame Necker de Saussure, de madame de Rémusat, de tous les livres sur l'éducation²⁹ [...].

- 18 La forme que l'autrice choisit, néanmoins, est inédite : il ne s'agit pas de produire un traité prescriptif mais d'éduquer *par* la fiction. Audacieuse dans son entreprise, Julie Gouraud va jusqu'à prétendre faire œuvre supérieure à celle de Rousseau, arguant (fallacieusement) que son héroïne, à elle, *existe* :

J'avais eu l'idée d'un grand parallèle entre les *Mémoires* de Vermeille et l'*Émile* de Rousseau. Je le demande : ne serait-ce pas une injure à Vermeille ? Émile n'est qu'un mannequin, *Vermeille* est une poupée. Émile n'a jamais existé, n'est pas possible : c'est la conception d'un esprit malade. Qui a jamais vu d'Émile ? et qui n'a jamais vu de poupée ? On comprend sur-le-champ qu'un abyme les sépare : c'est l'erreur et la vérité³⁰.

- 19 Au-delà de la complicité badine que le propos, tout ironique, permet d'instaurer avec les lecteurs (ici vraisemblablement adultes), il faut y voir l'exhibition de la nouveauté de l'entreprise pédagogique de Julie Gouraud, qui se fonde sur la réalité matérielle de l'environnement quotidien des jeunes filles de son siècle, *via* la convocation de cet objet spécifique qu'est la poupée. Surtout, l'affirmation de la réalité de l'existence de Vermeille doit se lire comme un symbole : celui de la revendication de l'existence d'un sexe dont l'éducation a été trop longtemps négligée – en particulier par Rousseau. Vermeille compensera ainsi le défaut d'intérêt dont la Sophie de celui-ci avait fait les frais.

- 20 Reste que les jeunes filles ne sont pas les seules à être éduquées : par effet de miroir, ces œuvres se veulent également celles d'un perfectionnement maternel. Aussi Julie Gouraud s'adresse-t-elle aux mères, en leur indiquant que l'observation des relations de leur fille avec sa poupée sera « un fidèle miroir » d'elles-mêmes : « on gronde sa poupée comme on est grondée, on lui répète ce qu'on entend dire, on lui fait faire ce qu'on voit faire³¹. » Comme le souligne Bénédicte Monicat,

[...]e rôle de mère devient celui de la poupée qui surveille sans être soupçonnée, la mère étant elle-même observée et jugée selon ce que révèle l'observation. De tels agencements révèlent que les modes de surveillance [...] fonctionnent de manière complexe. De manière plus intéressante, ils sont atténués ou camouflés par la force du message didactique explicite et des formules tant esthétiques qu'idéologiques³².

- 21 Le projet résolument *éducatif*³³ de Julie Gouraud est sans ambiguïté, et ses consœurs poursuivront le même but. Il s'agit de fournir aux jeunes bourgeoises un cadre social et moral afin qu'elles tiennent au mieux la place qu'on attendra d'elles une fois adultes au sein de la société, tout en instruisant leurs mères quant aux détails de ce cadre qu'elles pourraient omettre. L'objectif est ainsi d'inculquer aux *demoiselles* les bonnes manières bourgeoises, le comportement vertueux et moral que leur imposent leur rang et leur sexe, ainsi que les savoir-faire pratiques qui feront d'elles de parfaites épouses, mères et maîtresses de maison. Grâce à l'« auxiliaire d'éducation³⁴ » de choix qu'est la poupée, on impose « en douceur des rôles et des comportements sociaux prédéfinis, conformes à ceux qu'exige la société bien-pensante³⁵ ». L'ensemble de ces « paroles de poupées » endosse, de fait, une « fonction normative³⁶ ».
- 22 Non sans ambiguïtés, la poupée joue un rôle triple : elle est simulacre du bébé dont aura à s'occuper la jeune lectrice une fois qu'elle sera mère au foyer ; elle est double fictionnel de celle-ci, dont on fait parfois sa « sœur » ; enfin, paradoxalement, elle est substitut maternel prodiguant force conseils du haut de l'expérience acquise au cours de sa longue vie – comme le veut le principe des « mémoires » souvent rédigés par des poupées âgées.

- 23 Dans une introduction à son ouvrage, M^{me} de Villeblanche met en lumière cette fonction préparatoire que le jouet revêt vis-à-vis de la petite fille :

C'est en jouant à la poupée que l'enfant révèle ses instincts réels ; en jouant à la poupée qu'elle fait, en quelque sorte, la répétition du rôle qu'elle sera appliquée à jouer plus tard dans le monde. [...] La petite fille que la fortune destine à occuper les hautes régions ne prendra-t-elle pas, grâce à cette poupée (excusez ma vanité, je parle des poupées perfectionnées et aristocratiques comme celles qui me ressemblent), des leçons d'élégance, de bon ton, de bon goût, et n'apprendra-t-elle pas ainsi comment on devient une gracieuse et habile maîtresse de maison³⁷ ?

- 24 Julie Gouraud avait déjà évoqué ce « *trompe-cœur* [...] où s'exerce la vocation de mère de famille³⁸ », et était même allée jusqu'à considérer la poupée comme un double du futur mari de chacune de ses lectrices :

Heureux l'homme qui, cherchant la compagne de sa vie, peut choisir parmi celles qu'il entendit jadis causer avec leur poupée ! À celui-là, le passé révèle et garantit l'avenir ; lui seul a vu sa femme avant de l'épouser, avant le corset et l'idée de mariage ; la poupée, c'était lui-même dans le passé³⁹ !

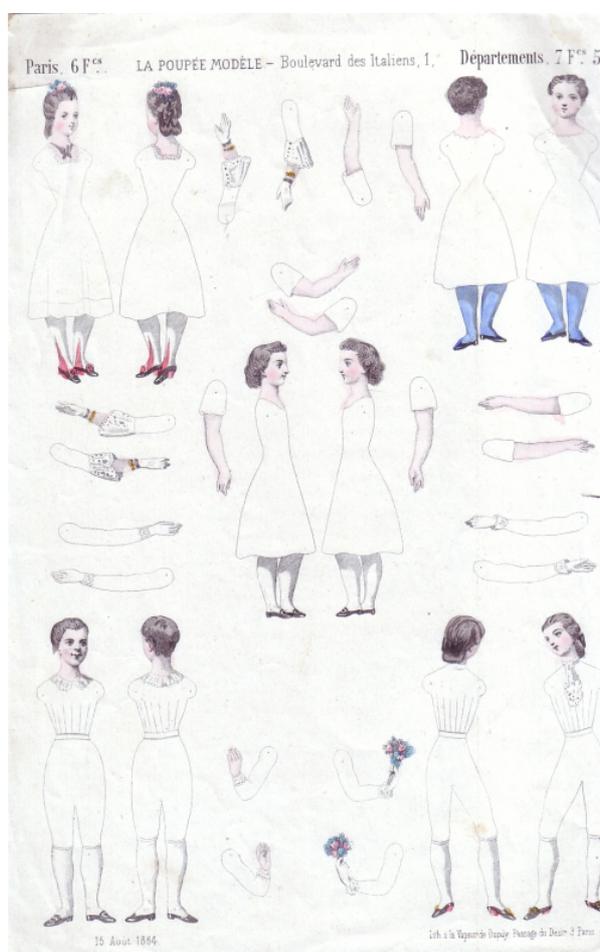
- 25 L'idée parcourra tout le siècle et l'on ne s'étonnera pas de voir Victor Hugo affirmer dans *Les Misérables* (1862) que « le premier enfant continue la dernière poupée⁴⁰ ».

- 26 L'on comprend ainsi la récurrence de certains épisodes, voués à perpétuer les bonnes manières bourgeoises, depuis la mise vestimentaire (la Chiffonnette de M^{me} de Villeblanche apprend à ses dépens qu'à son âge il ne faut pas être coquette) jusqu'au comportement social (charité et respect des classes inférieures sont indispensables, l'un des *leitmotive* étant que « la politesse envers les domestiques est une des choses qui constituent une bonne éducation⁴¹ »), en passant par l'attitude quotidienne (la discrétion est de mise car « une petite fille doit toujours chercher à tenir le moins de place possible dans une partie de plaisir comme ailleurs⁴² ») et la gestion des relations familiales (tous les

textes apprennent qu'il faut respecter ses parents et obéir inconditionnellement à sa mère).

- 27 En cet univers presque exclusivement féminin – les pères, en effet, se font rares⁴³ – se joue la transmission de l'identité d'une classe, à travers la conduite et les savoir-faire de la femme. De manière pragmatique, *La Poupée modèle* entend initier les jeunes lectrices à la couture, à la broderie, ou aux travaux manuels.

Fig. 5. *La Poupée modèle*, 15 août 1864.



Source : Collection privée.

- 28 Des patrons sont fournis, mais aussi des éléments miniatures à découper et à monter (fig. 5) pour meubler progressivement, par exemple, la chambre de la poupée des abonnées, ou pour créer un mini-théâtre de papier. La « vieille poupée » qui signe chaque numéro en sus de ses « Conseils » immuablement introductifs fournit aux fillettes des instructions précises, détaillées et rigoureuses. L'ordre –

mot central du périodique – règne jusque dans les moindres détails du quotidien, comme lorsqu’il s’agit d’écrire de manière élégante (elle fait alors mine de gourmander la facétieuse Chiffonnette), et concerne aussi bien le corps – contraint et maîtrisé – que son environnement – contrôlé et ordonnancé :

Écrit-elle bien au moins ?... Oh ! Quels caractères biscornus ! Un a qui a l’air de descendre à la cave, un o qui monte au grenier ! Son papier n’est donc pas rayé ? Si, mais elle ne se donne pas la peine de suivre les lignes, la petite étourdie ! Et comme ses lettres sont maigres ! [...] sa plume est trop dure ; regardez, elle déchire même le papier ! il est posé sur la table sans rien absolument dessous ; le moyen de bien écrire ainsi ⁴⁴ !

- 29 Les jeunes bourgeoises doivent être habiles de leurs mains. L’on comprend ainsi que l’un des passages obligés de ces textes réside dans la constitution du trousseau de ladite poupée. Aux yeux d’une classe sociale érigeant en valeur suprême le travail, il n’est nullement question d’en promouvoir l’achat. Les enfants hissées au rang d’exemples sont celles qui se sont attelées à la tâche avec patience, sérieux et modestie. Julie Gouraud va même jusqu’à en faire bénéficier le voisinage de son héroïne, dans une organisation qui n’est pas sans évoquer celle des ateliers d’ouvriers :

L’idée de faire un trousseau à Vermeille me paraît fort heureuse ; c’est une mesure parfaite pour apprendre à travailler. Sans doute les mères de tes amies leur permettront de se réunir ici le temps nécessaire pour confectionner un trousseau. Je serai la maîtresse en chef, je fournirai des patrons, et je donnerai des avis seulement ; les plus habiles dirigeront les autres ; le travail sera interrompu pour faire un excellent goûter dans le jardin ⁴⁵.

- 30 C’est bien le « plaisir de la nécessité de travailler ⁴⁶ » qui se voit célébré.
- 31 Outre l’économie domestique, les œuvres ont pour objectif d’initier les lectrices aux futurs jalons inéluctables de leur existence – quitte à user d’un « dispositif » ambigu en vertu duquel les enfants des fictions en savent plus qu’elles ne devraient et éduquent aussi bien leurs poupées que leurs lectrices ⁴⁷. Fiançailles, mariage et maternité

sont les moments clefs de leur vie. Destinées à devenir épouses et mères – nul autre avenir n'est en effet possible pour elles⁴⁸ –, celles-ci trouvent dans cette littérature de quoi apprendre concernant les règles régissant l'univers social et familial bourgeois. Ainsi en va-t-il lorsque le mariage entre Charmante et le colonel Mirliflor, un pantin du frère de la petite héroïne, se voit conclu :

– [...] c'est une affaire faite, reprit M. Paul avec sa brusquerie accoutumée ; colonel, embrassez votre fiancée !
– Y penses-tu, mon frère ? s'écria Lucile qui était très forte sur l'étiquette, les choses ne se passent pas ainsi ! M. de Bertines a baisé la main de ma cousine Berthe, et voilà tout⁴⁹.

- 32 La sexualité, en revanche, n'est pas abordée, excepté métaphoriquement, dans cet étrange et dérangent passage où Charmante se voit livrée, désespérée et impuissante, aux désirs et aux jeux sadiques d'un chat lascif et brutal, durant la nuit qui précède son mariage – prélude peu amène à sa future nuit de noces⁵⁰. Une fois Charmante en ménage, sont dépeintes et louées les manières de vivre (stéréo)typiques de la classe sociale émergente du siècle, tout en exhibant avec humour l'absence de vie des jouets :

souvent mon cher colonel, revêtu d'une robe de chambre à la dernière mode, était assis dans un fauteuil au coin de la cheminée ; il tenait un livre qu'il ne lisait pas, et moi, ma broderie qui n'avancait guère...⁵¹

- 33 Charmante mène la vie de foyer à laquelle se destinent ses lectrices. Néanmoins, pour que la poupée conserve sa fonction, le mariage ne doit pas durer. Toutes les poupées devenues épouses ne tardent pas à devenir veuves : le mari de Vermeille se fait arracher la tête lors d'un voyage en train, Charmante perd son enfant et se voit retirée de la famille où elle est mariée au colonel, et le mariage de Primevère est annulé. La poupée ne peut être qu'éducatrice et seulement éducatrice pour accomplir sa mission auprès de ses protégées, et c'est au prix de cet énième paradoxe que la bourgeoisie peut se voir célébrée.

Parole d'une classe

- 34 À travers l'entreprise éducative, cette littérature doit servir d'instrument d'autopromotion d'une classe qui se définit dans ses multiples distinctions⁵² vis-à-vis du reste de la société. L'aristocratie et le grand monde sont ainsi volontiers dénoncés. Merveille, chez Julie Gouraud, fait l'éloge d'un mode de vie simple et sans grandeur. Elle reprend sa comparse sur ses rêves démesurés :

Pauvre amie, où donc as-tu pris ces idées de grandeur ? qui a pu te déguster d'une vie paisible et honnête ? Si les poupées du grand monde pouvaient parler, elles en diraient de belles : caprices de leur maîtresse, point d'intimité, exclues de la vie de famille, paraître trois ou quatre fois par an au salon, être jetées sur un lit doré, ignorer toute la vie la douceur d'un véritable oreiller. Voilà ce que la plupart des poupées du monde nous diraient⁵³.

- 35 Cela ne va pas sans contradiction, puisque le bon goût et l'élégance sont aussi enseignés aux fillettes. Comme l'affirme Laurence Chaffin :

Tantôt, la fonction sociale de la poupée est exigée, il lui faut alors être la plus belle, celle que toutes les autres petites filles admirent et convoitent, tantôt la fonction morale et familiale est attendue, alors la poupée se fait modeste et humble⁵⁴.

- 36 Leïla Sebbar-Pignon l'a analysé comme une tension entre lois de la représentation et « lois terroristes de l'éducation bourgeoise⁵⁵ » de la littérature de poupée. Il n'en demeure pas moins que si l'excès de luxe, l'oisiveté et le goût de l'apparat que l'on considère comme étant l'apanage de la noblesse sont dénigrés, c'est parce que l'éducation des petites filles y est prétendument négligée. Les enfants des milieux fortunés seraient laissés sans soins maternels :

je réfléchis bien vite que la duchesse n'avait pas plus le temps de s'occuper d'Edwige, qu'Edwige elle-même n'avait le temps de s'occuper de moi ; et j'en conclus que, dans le grand monde, on sacrifiait cette tendresse, ces soins minutieux que j'avais rêvé de recevoir de la petite fille qui serait ma maman, à des satisfactions d'amour-propre⁵⁶.

- 37 Les altérités sont typifiées. En passant de main en main, les poupées emmènent les jeunes lectrices dans une traversée de mondes sociaux qui leur sont étrangers. La poupée arrive pratiquement toujours dans la maison d'une enfant misérable – paysanne, fille de concierge, voire indigente malade –, appliquée à lui donner des soins – habitude du labeur difficile oblige –, mais avec une maladresse toute comique. Ainsi en va-t-il de Perrine, petite gardienne de vaches s'occupant seule de sa grand-mère infirme, avec Charmante (renommée, par les soins de l'enfant, Jacqueline) :

- Allons, allons, fainéante, dit-elle d'une voix rude, on n'dort pas si tard. Vous n'êtes plus un' bourgeoise, mamzelle ; y faut s'lever et travailler ! En bas du lit et plus vite euq' ça !
En joignant l'action à la parole, elle me leva toute frissonnante, ôta sans égard pour ma délicatesse ma belle chemise brodée qu'elle remplaça par un fourreau de toile bise qui me parut tout au moins de la toile d'emballage, tant elle me fit mal au bras et au dos. [...] Elle ne me coiffa même pas. Non, vous ne pouvez pas vous faire une idée de mon désespoir, en me voyant ainsi bousculée et ainsi costumée⁵⁷.

- 38 Les peintures pittoresques insérées dans ces romans permettent l'initiation des lectrices à la différence sociale et/ou géographique – du moins telle que la bourgeoisie la conçoit, ce qui ne va pas sans la transmission de clichés :

Vous autres, mes chères lectrices, habituées aux campagnes pomponnées et coquettes des environs des grandes villes, vous ne vous figurez pas ce que c'est qu'une vraie chaumière, dans une vraie campagne⁵⁸.

- 39 Et M^{me} de Villeblanche de décrire avec force détails ce qu'est – ou doit être au regard de la bourgeoisie citadine – une « vraie chaumière » : un « bouge tout bas, tout enfumé, avec une couverture de chaume, une porte vermoulue [...], et où le jour ne pénètre que par une petite fenêtre tout étroite [...] ». »
- 40 L'idéologie bourgeoise émanant de ces textes permet dès lors à la classe dominante du siècle de se démarquer des autres, mais également de définir les liens qu'elle doit entretenir avec celles-ci. À ce titre, ces « paroles de poupées » jouent, à vaste échelle, un rôle

politique, dans la mesure où s'y voit exaltée une bourgeoisie charitable, prompt à réparer les injustices du sort des plus humbles dès qu'elle le peut. La jeune lectrice doit apprendre à se sacrifier, comme le fait Clotilde en offrant Bouche-en-Cœur à la petite voisine à qui il ne reste plus que quelques semaines à vivre⁵⁹, ou comme le fait Simonne lorsqu'elle apprend, en mettant en loterie sa poupée adorée pour aider sa professeure de piano, que « la véritable charité est toujours doublée de quelque sacrifice⁶⁰. » La leçon finale donnée par chaque poupée, qu'elle finisse en cendres comme Vermeille, ou au mont-de-Piété comme Bouche-en-Cœur, est qu'il ne faut jamais être imbu de sa condition, car les revers de fortune sont monnaie courante. Les lectrices doivent garder à l'esprit qu'on ne sait pas de quoi sont faits les lendemains (notamment les lendemains bourgeois).

- 41 Multidimensionnels, ces textes sont ainsi d'une richesse culturelle et sociologique exceptionnelles. S'y dévoile comment une classe se voit, se pense, se définit et se perpétue à travers les moyens et les objets d'éducation que l'on donne à ses jeunes filles. Les rythmes de ses us et coutumes y sont dépeints – séjours à la campagne l'été, bains de mer, etc.⁶¹ –, de même que les divertissements qu'elle offre à ses enfants. Les charades en action sont pratiquées par Merveille⁶² et Chiffonnette⁶³ ; les *Galleries de fer* de Werry fils et leurs spectacles miniatures imitant les grandes scènes parisiennes sont visiblement très appréciés⁶⁴, de même que les Marionnettes-Lyriques, haut lieu des divertissements dramatiques pour enfants⁶⁵, et le théâtre de Séraphin avec ses ombres chinoises⁶⁶. Les bals enfantins, encore, sont régulièrement évoqués⁶⁷. En ces détails apparemment anodins se laisse deviner comment une classe se rêve et s'idéalise en ses enfants.

Paroles de pédagogues

- 42 Les romans de poupée n'ont pas la charge exclusive de l'éducation morale et sociale des fillettes auxquelles ils se destinent. Dans une moindre mesure, ils prétendent parfois aussi les instruire – ou, à tout le moins, leur fournir les rudiments culturels dont elles auront besoin une fois adultes. Ils apparaissent à cet égard comme des fictions féminines se situant « aux frontières [de ces] savoirs⁶⁸ » que l'on cherche à inculquer aux jeunes filles au cours du siècle.

- 43 Dans sa préface déjà évoquée, Julie Gouraud poursuit ses desseins ambitieux en s’émancipant de la stricte référence à des ouvrages éducatifs devenus canoniques. Elle entend s’inspirer d’autres sources que celles fournies par les textes pédagogiques, son ouvrage se plaçant

par le récit des aventures, à côté de Télémaque, du jeune Anacharsis ; et même, comme intérêt historique sur la ligne des *Mémoires du Cardinal de Retz*, ou... nous allions dire des *Commentaires de César*⁶⁹ !

- 44 Sous couvert d’ironie, Julie Gouraud ouvre le panel de ses modèles et en vient à tisser entre eux des formes et des domaines hétérogènes : traité d’éducation, littérature, histoire, géographie. Elle joint le geste à la parole en faisant régulièrement des incursions dans le domaine du savoir. Elle s’approprie ainsi ces disciplines scolaires dont l’histoire de la transmission est indéfectiblement liée à celle de l’instruction publique : alors même que l’histoire et la géographie ne deviennent des composantes requises de l’instruction primaire qu’en 1867⁷⁰, Julie Gouraud en diffuse des connaissances. Il faut dire que tôt dans le siècle « les conditions culturelles et matérielles de la vulgarisation de l’histoire avaient commencé à se mettre en place⁷¹. » Ainsi, dans la *Suite des Mémoires d’une poupée*, quelques éléments de l’histoire de Rouen sont fournis, sous prétexte d’un passage de l’héroïne dans la ville⁷². De même, quoique la géographie soit plutôt une discipline masculine au XIX^e siècle⁷³, le naufrage de Vermeille à Pointe-à-Pitre est l’occasion d’enseignements de base concernant la Guadeloupe et les Antilles⁷⁴. Reste qu’il s’agit de savoirs élémentaires voire de récapitulations de connaissances que les jeunes filles ont auparavant acquises. Moins superficiellement, on voit Julie Gouraud apprendre à ses petites lectrices les noms de plantes exotiques (« palmiste », « cocotier », « tamarin » ou « frangipanier⁷⁵ »). Et si la botanique est à l’époque considérée comme une discipline spécifiquement féminine – parce que la connaissance de la nature fait partie intégrante de la panoplie de base d’une maîtresse de maison⁷⁶ –, l’autrice s’attache également à initier ses lectrices à d’autres domaines, *a priori* plus masculins parce que plus techniques⁷⁷, par exemple lorsqu’elle évoque les étapes-clefs de la production du sucre⁷⁸, l’existence de ce

phénomène des « îles flottantes » qui fait le bonheur de la presse d'instruction populaire⁷⁹, ou le fonctionnement d'une boussole :

On appelle boussole, chère enfant, une aiguille aimantée placée sur une petite pointe qui lui sert de pivot et sur laquelle elle se meut librement ; une extrémité est toujours tournée vers le nord, l'autre, vers le sud. Les marins recouvrent cette aiguille d'un carton léger, sur lequel est marquée la rose des vents qui sert à diriger leur route. Le tout est placé dans cette boîte vitrée, de manière à ce que l'on puisse voir la direction et le mouvement de l'aiguille⁸⁰.

45 Julie Gouraud se voudrait-elle créatrice d'une littérature de vulgarisation spécifiquement destinée aux petites bourgeoises⁸¹ ? À tout le moins, ce type de passage ne détonnerait pas dans un ouvrage ou une revue prioritairement destinés aux jeunes garçons ou dans la presse familiale. Dans les fictions elles-mêmes, d'ailleurs, les fillettes apprennent exclusivement, de leurs instituteurs privés ou de leur mère, ce que Charmante acquiert avec sa jeune propriétaire – à savoir : catéchisme, histoire, géographie, travaux de couture et de broderie, musique, dessin et enfin bases de l'entretien ménager d'une maison⁸².

46 Toutes les consœurs de Julie Gouraud n'iront pas jusque-là, mais certaines investiront d'autres terrains, parfois étonnants. Tel est le cas de Zénaïde Fleuriot, introduisant ses lectrices au fonctionnement politique (Bouche-en-Cœur assiste à une séance parlementaire⁸³) ou à des principes métaphysiques délicats, en particulier à l'occasion d'un enterrement :

il paraît que chez les hommes ils sont deux : l'âme et le corps. C'est l'âme qui est devant Dieu, c'est l'âme qui est partie, laissant le corps infirme⁸⁴ [...].

En inculquant aux jeunes bourgeoises qu'elles sont dotées d'une âme immortelle, Zénaïde Fleuriot les invite tacitement à regarder avec admiration l'humanité dont elles participent, mais aussi à refréner tout élan iconodule vis-à-vis de leur jouet favori, avant de leur enseigner le dogme catholique de la résurrection :

Hélas ! Pensai-je, c'est un abîme qui se creuse entre les hommes et les poupées. Les femmes ont beau se peindre, caqueter, vivre en poupées intelligentes ; les hommes ont beau se montrer égoïstes, vaniteux, cruels comme s'ils n'avaient pas plus de cœur qu'une poupée de carton, il y a en elles et en eux quelque chose qui nous manque absolument. Les mendiants déguenillés sont des rois auprès de nous, pauvres mannequins ; car, par un étrange et magnifique privilège, ces gens-là ressuscitent⁸⁵.

47 *Bouche-en-Cœur* est, à cet égard, aussi un ouvrage de catéchisme.

48 Néanmoins, ces productions n'omettent jamais, dans un système éducatif et social différentialiste, qu'elles s'adressent à un public particulier. Il n'est nullement question de faire des futures bourgeoises des savantes ou des pédantes. Aussi le savoir qu'il leur est dispensé demeure-t-il délibérément superficiel :

Oui, chère enfant, la lune a une certaine puissance sur les eaux ; c'est pourquoi les marées varient suivant le passage de cet astre, ainsi le flux et le reflux ne peuvent avoir lieu en même temps sur toutes les côtes de l'océan. Il faut te contenter de mon explication pour cette année. Elle suffit, chère Hélène, pour te donner une idée des marées. Une petite fille de ton âge peut se dispenser d'en savoir davantage là-dessus⁸⁶.

49 Les connaissances sont manifestement dispensées en fonction de l'âge des destinataires, mais aussi de leur sexe, ce qu'invite à penser la mention des « lectures sérieuses mises en réserve par [les] mères⁸⁷ », indiquant que les femmes bourgeoises ont des ouvrages de savoir qui leur sont spécifiquement destinés. Julie Gouraud, d'ailleurs, se place résolument hors du grandiloquent champ scientifique, entendu au sens large :

Peut-être aurais-je dû consulter les hiéroglyphes et les Védas, fouiller les bibliothèques, creuser les in-folio, secouer les poussières centenaires, et, sous les savantes toiles d'araignée, découvrir l'origine de la poupée, puis retracer son histoire philosophique dès le commencement du monde jusqu'à nos jours, accompagnée d'une dissertation sur ses grandeurs et ses décadences, mais je ne me sens pas la force d'être le Montesquieu ou le Michelet, le Thierry ou le d'Eckstein des aïeux de *Vermeille*⁸⁸.

- 50 En résulte également une valorisation, contradictoire au sein d'un livre éducatif, du savoir acquis par l'expérience, que résume l'exclamation, au cours d'une excursion, de la petite « maman » de Vermeille chez Julie Gouraud :

Ô Vermeille ! que je suis contente de voir de si belles choses ! de m'instruire sans livres, sans cahiers, et avec toi, chère amie ! Certainement, il sortira quelques histoires de tous ces vieux châteaux, de ces clochers⁸⁹ !

- 51 En réalité, l'affirmation n'est pas si paradoxale que cela, si l'on se souvient de la multiplicité des références convoquées par l'autrice : son œuvre est délibérément *impure*. En entretenant divers genres et formes textuels, Julie Gouraud refuse tacitement le statut de « livre » (charriant des connotations d'ennui), au profit d'un *texte-expérience* porté par le travail littéraire dont il fait manifestement l'objet, sans toutefois que ce ne soit jamais revendiqué.

Paroles d'autrices

- 52 L'autrice, vilipendant en 1839 les « bas bleus » pédantes, témoigne du jeu d'équilibriste auquel elle et ses consœurs sont contraintes :

*Vermeille n'est point une poupée de lettres, elle n'a jamais porté de bas bleus. Sa plume est neuve, point émoussée par cent lourds feuillets ou cent vieilles nouvelles*⁹⁰.

- 53 Alors même que ses références – César ou le Cardinal de Retz – font d'elle un parfait « bas-bleu⁹¹ », la romancière se défend de tout rapprochement avec une « femme de lettres ». C'est là refuser le lourd et peu légitime à l'époque statut d'*autrice*, et dénier faire œuvre *littéraire*. Il faut dire qu'à l'époque, George Sand excepté, peu de femmes sont pardonnées de leurs incursions hors des domaines de la poésie, de la morale ou de l'éducation⁹². L'on ne s'étonnera ainsi pas qu'aucun(e) des auteur(e)s ne revendique le genre romanesque, que cela soit dans un texte préfaciel ou dans le sous-titre générique donné à son volume⁹³. On inclinerait même à penser que le choix de formes telles que les « mémoires », les « journaux intimes » ou la « correspondance » tend, par un effet d'illusion de réalité, à les en

éloigner en les auréolant du cachet de l'authenticité. Il faut dire que le roman fait alors l'objet de toutes les condamnations – il « altère[rait] la rectitude du jugement, surexcite[rait] l'imagination et trouble[rait] l'âme⁹⁴ ». Les accusations sont d'autant plus virulentes que le genre romanesque est susceptible d'être mis entre les mains de ces femmes jugées incapables d'une bonne pratique de la lecture⁹⁵. Les homologues masculins de nos autrices ne sont d'ailleurs pas épargnés. La méfiance envers le roman est alors telle, qu'il serait malvenu de le revendiquer pour un ouvrage destiné aux jeunes filles⁹⁶ – à tel point que l'on a pu affirmer que Zénaïde Fleuriot écrivait des romans *contre le roman*⁹⁷.

- 54 Pourtant, ces volumes mêlant morale, éducation, instruction, catéchisme et vie familiale et domestique, prétendent bien *aussi* servir d'agrément à leurs jeunes lectrices. Comme il est de coutume dans la littérature de jeunesse, l'on ne saurait prodiguer aux enfants des discours sérieux sans les enrober des atours du divertissement. Aussi ces ouvrages s'inspirent-ils de certains *topoi* romanesques. Julie Gouraud, en montrant Vermeille qui, après son naufrage, se voit recueillie dans une famille de colons en Guadeloupe, ne s'inspire-t-elle pas de la littérature des robinsonnades, alors très en vogue⁹⁸ ? De même, l'on rapprocherait volontiers les incursions en carrière dramatique de Merveille, danseuse sur corde dans *Les Lettres de deux poupées*, et de Charmante, chez M^{me} de Villeblanche, de ces romans de comédiens en lesquels se déploient les dessous des théâtres populaires depuis Scarron jusqu'à Théophile Gautier⁹⁹. Dans la « dramaturgie¹⁰⁰ » qu'est le XIX^e siècle, le monde du spectacle fascine d'autant plus qu'on le réprouve. Oscillant entre symbole de gloire et emblème de dépravation, il fonctionne comme un répertoire de clichés auxquels puisent nombre de textes littéraires de l'époque, littérature de jeunesse comprise¹⁰¹. Les *Souvenirs de Charmante* n'y font pas exception, l'héroïne vivant son lot d'aventures *dramatiques* :

J'avais [...] mon logement particulier, et tous les autres pantins m'étaient subordonnés. Le maître avait même fait faire, tout exprès à ma taille, de beaux costumes de velours et d'or qui rehaussaient encore ma bonne mine. J'étais, sans contredit, la merveille et la souveraine de la troupe. De sorte que je prenais goût malgré moi à cette vie excentrique et nomade¹⁰².

- 55 Et Charmante de détailler sa vie de baladin. De même, on a pu montrer que « Zénaïde Fleuriot écrit avec le roman, avec ceux qu'elle a lus et, quoi qu'elle laisse entendre, avec ceux qu'elle lit encore ¹⁰³ » : Dickens, Balzac ou Walter Scott sont à compter parmi ses modèles. En cela, l'autrice est révélatrice d'une posture hésitante retrouvée chez certaines consœurs :

faut-il s'appropriier le roman comme un patron déjà là au service d'histoires modèles, ou questionner le genre, à partir de la littérature, sur sa finalité éthique et son potentiel esthétique ¹⁰⁴ ?

- 56 À son instar, Julie Gouraud, « par un choix esthétique qui s'apparente à une réécriture parodique, aussi sérieux qu'en soient les propos » produit des « récits de poupée [qui] peuvent échapper au carcan du récit démonstratif ». En d'autres termes, il s'agit là pour ces femmes de faire de la littérature « sans en avoir l'air ¹⁰⁵ »... et en niant en faire ¹⁰⁶. Leur respectabilité est préservée.
- 57 Reste que sous couvert d'éducation et d'instruction, certaines de nos autrices se construisent un espace de création libre puisant dans la littérature contemporaine. Comment, par exemple, ne pas songer à ces « études de mœurs » et autres « physiologies » qui ont connu de beaux jours dans les années 1830 ¹⁰⁷, face aux types parfois prodigués aux jeunes lectrices ¹⁰⁸ : sur le mode pathétique, celui de la petite fille misérable et malade en est un récurrent (on le retrouve dans *Bouche-en-Cœur* et dans les *Lettres de deux poupées* ¹⁰⁹), tandis que l'artiste nécessaire en dépit de son talent intègre le récit de Zénaïde Fleuriot. Celle-ci offre en outre à ses lecteurs une peinture toute comique des milieux populaires, digne des caricatures journalistiques. Ainsi en va-t-il de la représentation du couple de concierges Tournecol – un large extrait permettra d'en apprécier toute la saveur :

M. Tournecol releva la tête, prit un air majestueux et, jetant un coup d'œil sur la glace, dit :
« Soyons plus fiers et ne demandons rien à personne, madame.
— Et qui est-ce qui voudrait demander, monsieur Tournecol, serait-ce moi ? Moi qui ai toujours vécu dans une si grande aisance. Ne vous êtes-vous jamais léché les doigts en mangeant de l'oie aux marrons qui se servait sur la table de mon père ?

– Si, si, madame Tournecol, car c'est grâce à cette oie et à ces marrons que je vous ai demandée en mariage.
– Comment l'oie, les marrons !
– Allons, allons, Eugénie ne t'exalte pas. Tu n'as pas oublié que ce fut en mangeant cette oie et ces marrons et en buvant plus que de raison, que je dis un jour de janvier à ton vieux regrattier¹¹⁰ de père : « Je n'ai pas de préjugés, père Latournure, et moi, Isidore Tournecol, fils unique du premier tailleur de la ville, qui a du foin dans ses bottes¹¹¹, je vous demande la main de M^{lle} Eugénie, qui me plaît, et voilà. »

M^{me} Tournecol l'avait écouté en rougissant de colère.

« Et si vous disiez, Isidore, que celui-là qui daignait me demander avait la réputation d'un mange-tout et d'un propre-à-rien.

– Mange-tout... non, non, puisque mon père vivait. C'est après que nous avons tout mangé ensemble, ma poule. En avons-nous mené une vie, Eugénie. Et m'as-tu dépensé en robes, en bijoux, en bêtises. »

M^{me} Tournecol frappa du plat de la main son genou et répondit :

« Tant que j'ai pu, Isidore. Voyant que tu ne quittais pas le café et que tu jouais et que tu menais la vie, ma foi, je m'en suis donné, et je peux dire que pendant deux ans j'ai été la dame la plus huppée comme toilette du quartier, et que je n'ai pas manqué une pièce de théâtre¹¹². »

58 L'on aurait ainsi tort de penser que ces textes ne seraient que purs instruments didactiques moralisateurs, normatifs et rébarbatifs – du moins pour une partie d'entre eux. Certains intègrent de véritables morceaux de bravoure comiques. Le merveilleux encore, ou même cette veine fantastique hoffmanienne se diffusant tout le siècle durant, sont parfois convoqués, comme lorsque les poupées de Marie Guerrier de Haupt peuvent parler grâce au « sorcier » Wilhem, ou lorsque la Bouche-en-Cœur de Zénaïde Fleuriot s'anime sous l'effet magique d'un rayon de lune :

Une nuit, c'est toujours la nuit que se font les métamorphoses, je me trouvai, je ne sais comment, sous un vitrage sur lequel frappa soudain la lumière de la lune. Un large rayon traversa et m'enveloppa tout entière. Quand ce rayon m'éclaira le front, ô merveille ! je me sentis penser¹¹³.

- 59 Ces œuvres moissonnent les grandes tendances littéraires du temps et se les réapproprient, depuis l'imaginaire du conte jusqu'aux écrits comico-satiriques médiatiques, en passant par le roman, les feuilletons journalistiques, mais aussi le théâtre – en témoigne, par exemple, la charade insérée par Julie Gouraud dans les *Lettres de deux poupées*¹¹⁴.
- 60 Il en résulte des productions plaisantes, dont nombre d'entre elles ne déplairaient pas aux lecteurs d'aujourd'hui. À tel point que la question du lectorat effectif de ces ouvrages se pose : le « c'est toujours la nuit que se produisent les métamorphoses » ou le « ô merveille » de Zénaïde Fleuriot ne valent-ils pas, en surexposant le caractère invraisemblable et convenu de la fable qui s'énonce, comme boutades ironiques vis-à-vis des codes de l'imaginaire magique des contes que l'on dit enfantin ? Des fillettes sauraient-elles en partager la saveur ? Cela laisse penser que ce type de textes se destinait moins à des petites filles qu'à des adolescentes et à des jeunes femmes.
- 61 L'on inclinerait même à penser que cette vogue littéraire commence à décliner dès lors que les textes se retournent contre eux-mêmes et deviennent leur propre cible d'ironie. Julie Gouraud est à cet égard représentative, en proposant en 1864 un regard tendrement moqueur vis-à-vis de ses premières productions, et de ce passage devenu obligé du mariage de la poupée :

Une de nos petites filles n'a-t-elle pas imaginé de vouloir me marier ! J'en frémis encore ! me vois-tu unissant ma destinée à quelque insipide polichinelle, ou à un faux marquis ? Heureusement que Louise a refusé cette folle proposition.
« Je ne veux pas marier ma poupée ! » Pressée par ses petites amies, Louise a déclaré qu'il serait contraire à toutes les lois de la justice et du bon sens de marier une *personne* qui ne peut dire *ni oui ni non*. Cet argument a eu le plus grand succès, et je sens le prix de la liberté, comme quelqu'un qui a été menacé de la perdre¹¹⁵.

- 62 S'agirait-il d'une critique discrète de ces mariages arrangés pour l'accomplissement desquels le consentement des jeunes épousées n'était pas rendu nécessaire ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, se voit ici discrédité le destin auquel Vermeille, dans les *Mémoires d'une poupée*, quinze ans plus tôt, s'était conformé... avec joie. Vermeille servait

alors d'*exemplum*, de modèle de vie aux jeunes lectrices. À présent, ce n'est plus le jouet qui fait l'éloge du mariage : quoique l'on continue d'en faire la promotion auprès des lectrices, les héroïnes de porcelaine se font apôtres de la liberté et du célibat de la poupée.

- 63 Il ne faudrait toutefois pas en conclure que ces textes auraient des ambitions « féministes » masquées. Julie Gouraud le clame dès 1839 : « Malgré ses qualités, *Vermeille* n'a jamais demandé l'émancipation de la poupée ; elle s'est contentée d'être la meilleure et la plus étonnante des poupées¹¹⁶. » L'autrice renie bien tout mouvement politique et/ou social agissant en faveur de la cause féminine¹¹⁷ et évoquera même dans son œuvre la « supériorité [...] de l'homme sur la femme¹¹⁸ ». Son texte et ceux de ses consœurs sont néanmoins la preuve que l'on peut s'attacher à modestement et discrètement jouer les éducatrices, tout en faisant œuvre auctoriale par l'imprimé.

NOTES

- 1 Julie Gouraud, *Mémoire d'une poupée, contes dédiés aux petites filles*, par M^{lle} Louise d'Aulnay, Paris, Amédée Bedelet, 1860 [1839], p. 11.
- 2 Voir Marie-Françoise Boyer-Vidal, « L'éducation des filles et la littérature de poupée au XIX^e siècle », dans Bernard Bodinier, Marie-Françoise Lemonier-Delpy, Martine Gest (dir.), *Genre et éducation, former, se former, être formée au féminin*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2009, p. 217-233 ; ainsi que Laurence Chaffin, « Le roman de poupée, un genre didactique ou comment écrire sans en avoir l'air », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon (dir.), *La Littérature en bas-bleus. T. II : Romancières en France de 1848 à 1870*, Paris, Classique Garnier, 2013, p. 185-196.
- 3 A. Noël, *Les Jeux de la poupée, ou les Étrennes des demoiselles*, Paris, A. Noël, 1806. Il nous a été impossible de retrouver le prénom de l'auteur, qui est aussi graveur, marchand d'estampes et libraire. Il est mentionné que les textes ont été écrits par un certain J. Aubert. L'ouvrage est dédié aux filles de Joseph Bonaparte et de Julie Clary, alors âgées de cinq et quatre ans.
- 4 *Ibid.*, « Avis de l'éditeur », n. p.
- 5 Marie-Françoise Boyer-Vidal, « L'éducation des filles et la littérature de poupée au XIX^e siècle », art. cité, p. 219.

6 Voir Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse dans l'éducation des filles au XIX^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Brigitte Diaz, université de Caen Basse-Normandie, 2014. Je remercie vivement Laurence Chaffin de m'avoir envoyé son travail sans lequel cette édition n'eût pas été possible.

7 Pensons, par exemple, à *L'Ami des enfans* (1782-1783) ou à *L'Ami de l'adolescence* (1784-1785), les mensuels d'Arnaud Berquin.

8 Cette tendance, entamée au moins dès 1860, s'accroît et se généralise. Voir Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Points, 2014 [1960].

9 La loi préconise que l'école prendra en charge « l'instruction morale et religieuse, la lecture, l'écriture, les éléments de la langue française et du calcul, [et] le système légal des poids et mesures » des garçons (article 1^{er}). Voir Félix Ponteil, *Histoire de l'enseignement en France. 1789-1965*, Paris, Sirey, 1966, p. 197-211 ; et Françoise Mayeur, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France. T. III : De la Révolution à l'École républicaine (1789-1930)*, Paris, Nouvelle librairie de France, Labat, 1981, p. 314-324 et p. 120-139 pour l'éducation des filles.

10 Bénédicte Monicat souligne que si les premières années du siècle sont perçues comme une période de recul pour l'éducation des demoiselles, « il est avéré que de nombreux pensionnats et institutions pour filles sont alors créés et organisés d'un point de vue administratif ». Voir Bénédicte Monicat, *Écrits de femmes et livres d'instruction au XIX^e siècle. Aux frontières des savoirs*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 13. Voir également Rebecca Rogers, « L'éducation des filles à l'époque napoléonienne », dans Jacques-Olivier Boudon (dir.), *Napoléon et les lycées, enseignement et société en Europe au début du XIX^e siècle : actes du colloque des 15 et 16 novembre 2002*, Paris, Nouveau Monde Éditions / Fondation Napoléon, 2004, p. 274-290.

11 Voir Félix Ponteil, *Histoire de l'enseignement en France...*, op. cit., p. 229-245 ; et Françoise Mayeur, *Histoire générale de l'enseignement...*, op. cit., p. 325-337. La loi Duruy de 1867 aligne ce seuil sur les standards masculins en le fixant à 500. Le programme obligatoire comprend l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, des rudiments de calcul, une éducation morale et religieuse et, pour les filles, les « travaux d'aiguille ». Deux tiers des filles sont scolarisées.

12 Voir Isabelle Matamoros, *Mais surtout, lisez ! Les pratiques de lecture des femmes dans la France du premier XIX^e siècle*, thèse de doctorat sous la

direction de Christine Planté et Rebecca Rogers, Lyon, université Lyon 2, 2017.

13 Guy Rosa, « Comptes pour enfants. Essai de bibliométrie des livres pour l'enfance et la jeunesse (1812-1908) », *Histoire et Mesure*, vol. 5, n^{os} 3-4, 1990, p. 343-369 : « le livre de jeunesse conquiert son autonomie au premier tiers du siècle, pour la perdre dans son dernier quart. Avant 1830 il est consacré à doubler l'éducation scolaire et surtout familiale ; après 1875 il tend à se cantonner dans le rôle d'auxiliaire de l'école. » (p. 356.)

14 Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, 1836. *L'An I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de La Presse de Girardin*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2001.

15 Alain Vaillant a mis en valeur le passage de la « littérature-discours » à la « littérature-texte ». Voir « Du bon usage du concept de légitimité : notes en marge de l'histoire littéraire du XIX^e siècle », *Lieux littéraires / La Revue*, n^o 5, juin 2002, p. 81-105 : « À mesure que se met en place un système complexe [...] de production et de circulation de l'imprimé, le fait littéraire cesse d'être défini comme un acte de médiation [...] pour devenir un objet lui-même médiatisé [...]. Par opposition à la "littérature discours", je suggère de nommer "littérature-texte" ce nouveau régime de littéarité, qui est désormais le nôtre. » (p. 91). La textualisation de l'éloquence dans la presse a en outre été étudiée par Corinne Saminadayar-Perrin. Voir son ouvrage *Les Discours du journal. Rhétorique et médias au XIX^e siècle (1836-1885)*, Saint-Étienne, PUSE, 2007.

16 La « conversation » irrigue l'écriture médiatique. Voir Marie-Ève Thérenty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007.

17 Voir Brigitte Diaz et José-Luis Diaz, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires*, 2009-4, [en ligne].

18 Frédéric Soulié, *Les Mémoires du diable*, Paris, A. Dupont, 1837-1838 ; Eugénie Foa, *Mémoires d'un polichinelle*, Paris, Louis Janet, 1857 ; Sophie de Ségur, *Les Mémoires d'un âne*, Paris, L. Hachette, 1860.

19 Au sujet du lien particulier unissant les jouets à leurs possesseurs, voir Sandrine Vincent, « Le rôle du jouet dans la mémoire familiale ou comment les jouets finissent-ils leur vie ? », *Dialogue*, n^o 154, 2001/4, p. 99-106.

20 Michel Manson, « La poupée, objet de recherches pluridisciplinaires : bilan, méthodes et perspectives », *Histoire de l'éducation*, n^o 18, 1983, p. 2.

- 21 La littérature enfantine du XIX^e siècle nous enseigne combien l'enfance est plurielle et permet de nuancer les propos de Philippe Ariès dans *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Points, 2014 [1960].
- 22 Voir Bénédicte Monicat, *Devoirs d'écriture, modèles d'histoires pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle*, Lyon, PUL, 2006.
- 23 *Ibid.*, p. 14.
- 24 Julie Gouraud édite également plus tardivement *Mémoires d'une petite fille*, pour faire suite aux « Mémoires d'une poupée », Paris, Ch. Douniol, 1857 ; *Mémoires d'un petit garçon*, Paris, Hachette, 1864 ; ainsi que *Mémoires d'un caniche*, Paris, L. Hachette, 1866.
- 25 *La Poupée modèle, journal des petites filles*, 1863-1924. Blanche d'Andeville, ou M^{me} Seuriot, a également pour autre pseudonyme M^{me} de Villebranche. Notons que la même année est fondée la *Gazette de la poupée, petit journal illustré*, qui ne durera que jusqu'en 1867.
- 26 Voir, par exemple, « Causerie. Les inquiétudes de Chiffonnette », *La Poupée modèle*, février 1865, p. 84-86.
- 27 Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, Paris, Hachette, 1887. Nous harmonisons l'orthographe à partir du texte de l'édition de référence, quoique le titre ne comporte pas de tirets.
- 28 A. Noël, *Les Jeux de la poupée*, éd. cit., « Avis de l'éditeur », n. p.
- 29 Julie Gouraud, *Mémoire d'une poupée*, éd. cit., p. 4. Le traité de Fénelon est édité en 1687. Albertine Adrienne Necker de Saussure (1766-1841) est une célèbre pédagogue suisse. Son ouvrage principal, *L'Éducation progressive ou Étude du cours de la vie*, date de 1828. Claire Élisabeth Jeanne Gravier de Vergennes, comtesse de Rémusat (1780-1821), est l'autrice d'un *Essai sur l'éducation des femmes* édité en 1824 de manière posthume.
- 30 *Ibid.*, p. 5.
- 31 Julie Gouraud, *Mémoire d'une poupée*, éd. cit., p. 3.
- 32 Bénédicte Monicat, *Devoirs d'écriture...*, *op. cit.*, p. 106.
- 33 Précisons que l'on entend par « instruction » ce qui relève de la transmission de savoirs, par opposition à l'« éducation », appartenant aux domaines moral et social.
- 34 Francis Marcoin, *La Comtesse de Ségur ou le Bonheur immobile*, Arras, Artois presses université, 2009, p. 204.

- 35 Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse...*, op. cit., p. 109.
- 36 Marie-Françoise Boyer-Vidal, « L'éducation des filles... », art. cité, p. 222.
- 37 M^{me} de Villeblanche, *Souvenirs de Charmante*, Paris, J. Vermot, 1865, p. XI-XII.
- 38 Julie Gouraud, *Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 2, souligné par l'autrice.
- 39 *Ibid.*, p. 2.
- 40 L'intégralité du passage concerné mérite d'être cité : « La poupée est un des plus impérieux besoins et en même temps un des plus charmants instincts de l'enfance féminine. Soigner, vêtir, parer, habiller, déshabiller, rhabiller, enseigner, un peu gronder, bercer, dorloter, endormir, se figurer que quelque chose est quelqu'un, tout l'avenir de la femme est là. Tout en rêvant et tout en jasant, tout en faisant de petits trousseaux et de petites layettes, tout en cousant de petites robes, de petits corsages et de petites brassières, l'enfant devient jeune fille, la jeune fille devient grande fille, la grande fille devient femme. Le premier enfant continue la dernière poupée./ Une petite fille sans poupée est à peu près aussi malheureuse et tout à fait aussi impossible qu'une femme sans enfants. » (Victor Hugo, *Les Misérables*, t. II, livr. III, chap. 8)
- 41 Julie Gouraud, *Suite des Mémoires d'une poupée*, Paris, V.-A. Waille, 1843 [1840], p. 212.
- 42 *Ibid.*, p. 227.
- 43 En revanche, l'oncle « gâteau » qui aime à choyer ses nièces et neveux est une figure récurrente ; mais elle incarne le plaisir excessif et trop facile, non l'autorité et la règle.
- 44 « Conseils d'une vieille poupée. Les lettres de bonne année de Lily », *La Poupée modèle*, décembre 1863, p. 26.
- 45 Julie Gouraud, *Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 46.
- 46 Julie Gouraud, *Suite des Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 117.
- 47 Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse...*, op. cit., p. 151-160.
- 48 Voir Laurence Chaffin, « Les romans de mariage au XIX^e siècle », dans Bernard Bodinier, Marie-Françoise Lemonier-Delpy, Martine Gest (dir.), *Genre et éducation...*, op. cit., p. 117-126.
- 49 M^{me} de Villeblanche, *Souvenirs de Charmante*, éd. cit., p. 35.

- 50 Voir l'extrait proposé.
- 51 *Ibid.* p. 68.
- 52 Pierre Bourdieu, *La Distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.
- 53 Julie Gouraud, *Lettres de deux poupées*, illustrées de 59 vignettes par Olivier, Paris, Hachette, 1876, p. 28.
- 54 Marie-Françoise Boyer-Vidal, « L'éducation des filles... », art. cité, p. 223-224.
- 55 Leïla Sebbar-Pignon, « M^{lle} Lili ou l'ordre des poupées », *Les Temps modernes*, n° 358, mai 1976, p. 1809.
- 56 Marie Guerrier de Haupt, *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes*, Paris, Bernardin-Béchet, 1869, p. 18.
- 57 M^{me} de Villeblanche, *Souvenirs de Charmante*, éd. cit., p. 105.
- 58 *Ibid.*, p. 99.
- 59 Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, éd. cit., p. 206-208.
- 60 *Ibid.*, p. 49.
- 61 Julie Gouraud, *Suite des Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 219.
- 62 Voir l'extrait présenté.
- 63 *La Poupée modèle*, juin 1865, p. 180.
- 64 *Ibid.*, décembre 1863, p. 42-43.
- 65 *Ibid.*, janvier 1864, p. 62.
- 66 *Ibid.*, mai 1866, p. 155.
- 67 *Ibid.*, février 1864, p. 86.
- 68 Voir la somme déjà citée de Bénédicte Monicat, *Écrits de femmes...*, *op. cit.*
- 69 Julie Gouraud, *Mémoire d'une poupée*, éd. cit., p. 4. Le *Télémaque* de Fénelon est édité en 1699 et en 1788, l'abbé Jean-Jacques Barthélémy publie le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, un récit de voyage détaillé et érudit décrivant les sites et la géographie de la Grèce classique. Enfin, les *Mémoires* du cardinal de Retz sont édités en 1717.
- 70 Bénédicte Monicat, *Écrits de femmes...*, *op. cit.*, p. 117. L'autrice souligne également, en reprenant les travaux d'Annie Bruter, qu'avec la loi Falloux,

l'histoire générale disparaît des matières obligatoires au profit de l'histoire sainte. Voir Annie Bruter, *L'Enseignement de l'histoire à l'école primaire de la Révolution à nos jours : textes officiels*. T. I : 1793-1914, Lyon, INRP, 2007, p. 45.

71 Annie Bruter, *L'Enseignement de l'histoire...*, *op. cit.*, p. 52.

72 Julie Gouraud, *Suite des Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 128.

73 Bénédicte Monicat, *Écrits de femmes...*, *op. cit.*, p. 141-142. Le voyage fictif est la scénographie la plus fréquemment utilisée par les autrices pour inculquer des savoirs géographiques aux petites filles.

74 Julie Gouraud, *Suite des Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 29-30.

75 *Ibid.*, éd. cit., p. 36-37.

76 Bénédicte Monicat, *Écrits de femmes...*, *op. cit.*, p. 163-184.

77 Voir *ibid.*, p. 209-213.

78 *Ibid.*, p. 41-45.

79 *Ibid.*, p. 153. À titre d'exemple, citons le *Journal des mères et des enfants*, dans lequel Isabelle Meunier évoque ce phénomène comme caution scientifique pour justifier certains passages jugés fantastiques et invraisemblables d'un roman qu'elle a publié (*Journal des mères et des enfants*, vol. 3, mars 1850, p. 36). Ce motif de l'île flottante hantera longtemps Jules Verne – ce dont témoignera encore *L'Île à hélice* en 1895.

80 *Ibid.*, p. 70-71.

81 Voir Bernadette Bensaude-Vincent, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIX^e siècle », *Réseaux*, « L'information scientifique et technique », volume 11, n^o 58, 1993, p. 47-66.

82 M^{me} de Villeblanche, *Souvenirs de Charmante*, éd. cit., p. 133-134.

83 Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, éd. cit., p. 76-81. Voir l'extrait proposé dans l'anthologie.

84 *Ibid.*, p. 86.

85 *Ibid.*, p. 87-88.

86 Julie Gouraud, *Suite des Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 210-211.

87 *Ibid.*, p. 128.

88 Julie Gouraud, *Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 5. Augustin Thierry (1795-1856) est historien, et le baron d'Eckstein (1790-1861), philosophe

promouvant l'étude des textes en langues orientales. Il est plaisamment surnommé « baron Buddha ».

89 *Ibid.*, p. 149.

90 Julie Gouraud, *Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 4.

91 Sur la caricature des bas-bleus, voir Martine Reid, *Des Femmes en littérature...*, op. cit., p. 47-63.

92 Outre l'ouvrage de Bénédicte Monicat déjà cité, *Écrits de femmes...*, op. cit., voir, à ce sujet, Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature : une histoire culturelle*. T. II : XIX^e-XXI^e siècles, Paris, Gallimard, 2020 et Christine Planté, *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, « Libre à elles », 1989.

93 M^{me} de Villeblanche annonce, en évoquant le destin de Charmante, que « c'est tout un roman » que le livre racontera à ses lectrices, mais elle emploie le terme comme synonyme d'« histoire », sans faire référence au genre romanesque (*Souvenirs de Charmante*, éd. cit., p. ix).

94 Anaïs de Bassanville, *De l'éducation des femmes : le monde, le chez soi, la famille*, Paris, C. Douniol, 1861, p. 18.

95 Voir Isabelle Matamoros, *Mais surtout, lisez !*, op. cit., p. 41-156.

96 *Ibid.*, p. 55 : « c'est le roman, genre littéraire dans son intégralité, offrant aux lectrices une vision déformée de la réalité, qui pose problème. D'une manière générale, tous les ouvrages où la lectrice pourrait satisfaire une curiosité sexuelle pensée comme insatiable, tous ceux qui décrivent le corps et ses secrets, sont mis à l'index. »

97 Bénédicte Monicat, *Devoirs d'écriture...*, op. cit., p. 227-244.

98 Voir, entre autres, Bénédicte Monicat, *Devoirs d'écriture...*, op. cit., p. 27-76 ; *Cahiers Robinson*, n° 41 : *Encore Robinson* (Francis Marcoin dir.), mai 2017 ; Danielle Dubois-Marcoin, *La Momie de Robinson : aspects d'un détournement de texte (la robinsonnade enfantine dans la France du XIX^e siècle)*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 2000.

99 Scarron et son *Roman comique* (1651) initient le genre du roman de comédiens qui sera maintes fois repris, notamment durant le siècle romantique. L'exemple le plus célèbre est celui de Théophile Gautier avec *Le Capitaine Fracasse* (1863), mais l'on pourrait également citer *Pierre qui roule* de George Sand (1870) ou *L'Homme qui rit* de Victor Hugo (1869).

100 Jean-Claude Yon, « Théâtromanie, dramaturgie, société de spectacle. Une analyse alternative de l'histoire des spectacles », *Dix-huitième siècle*, n° 49, 2017/1, p. 351-363.

101 *Les Aventures de Jean-Paul Choppart* de Louis Desnoyers, célèbre roman-feuilleton pour la jeunesse édité en 1833 dans le *Journal des enfants*, propose un long épisode au cours duquel le héros sombre dans la déchéance en se laissant engager dans la troupe du marquis de la Galoche. Le point culminant de son avilissement est son exhibition comme « Sauvage », avant qu'il ne se voie transformé en ours. Le petit héros, avec sa malheureuse expérience théâtrale, sort de l'humanité. Voir Louis Desnoyers, *Les Aventures de Jean-Paul Choppart*, Paris, Allardin, 2 vol., 1834, notamment vol. 2, chapitres IV à VII.

102 M^{me} de Villeblanche, *Souvenirs de Charmante*, éd. cit., p. 155.

103 Gilles Béhotéguy, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du devoir », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon (dir.), *La Littérature en bas-bleus*, op. cit., p. 182.

104 *Ibid.*

105 Laurence Chaffin, « Le roman de poupée, un genre didactique ou comment écrire sans en avoir l'air », art. cité.

106 Gilles Béhotéguy l'a bien montré au sujet de Zénaïde Fleuriot dans « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du devoir », art. cité, p. 167-184. Voir également Martine Reid, *Des Femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010.

107 Maurice Bardèche propose l'année 1823 comme début de l'intérêt pour l'étude de mœurs (Marie-Ève Thérenty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Champion, 2003, p. 273-294). Observer, anatomiser, rendre compte, analyser, classer, sont autant de gestes qui feront les beaux jours du roman de mœurs ainsi que des nombreuses « physiologies » dans les années 1840, quoique Balzac, précurseur en ce domaine de décryptage du réel, publie sa *Physiologie du mariage* dès 1829. Voir Valérie Stiénon, *La Littérature des physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830-1845)*, Paris, Classiques Garnier, 2012. Une épistémè moderne se met en place, et nombre de textes emploient des méthodes classiques de taxinomies, des grilles permettant d'ordonner un savoir pour l'appliquer, non plus à la nature et au monde physique, mais aux domaines moral et social : à l'homme.

- 108 Ruth Amossy, « Types ou stéréotypes ? Les “physiologies” et la littérature industrielle », *Romantisme*, n° 64, 1989, p. 113-123.
- 109 Suzanne, la fille du jardinier, est malade dans les , et demande à Loulouse de lui prêter Charmante (p. 200-204). Dans *Bouche-en-Cœur*, Clotilde sacrifie sa poupée à la jeune et indigente Hélène, qui meurt peu après (p. 205-215).
- 110 *Regrattier* : « celui, celle qui fait le commerce de produits de seconde main, en petite quantité ou des restes de restaurant ou de grandes maisons » ; ou, par analogie, « personne qui, par esprit d'économie sordide, fait des réductions sur les plus petits comptes. » (TLF).
- 111 *Avoir du foin dans ses bottes* : avoir accumulé de l'argent.
- 112 Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, éd. cit., p. 123-124.
- 113 *Ibid.*, p. 4.
- 114 Voir l'extrait proposé en lecture.
- 115 Julie Gouraud, *Lettres de deux poupées*, éd. cit., p. 243. Voir également l'extrait édité.
- 116 Julie Gouraud, *Mémoires d'une poupée*, éd. cit., p. 4.
- 117 Voir, sur ce point, Léon Abensour, « Le féminisme sous la monarchie de Juillet. Les essais de réalisation et les résultats », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 15, n° 2, 1911, p. 153-176.
- 118 Julie Gouraud, *Lettres de deux poupées*, éd. cit., p. 112. Notons néanmoins que Zénaïde Fleuriot affirme que « le plus mignon garçon est un homme en petit et [qu']il en a tous les instincts de destruction. » Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, éd. cit., p. 107.

AUTHOR

Amélie Calderone

IDREF : <https://www.idref.fr/191733806>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000459994839>

Bibliographie

Copyright
CC BY 4.0

OUTLINE

Corpus primaire

Corpus critique

Littérature de jeunesse au XIX^e siècle

Histoire de l'éducation

Presse et littérature au XIX^e siècle

Histoire culturelle et sociologie

Histoire littéraire du XIX^e siècle

TEXT

Corpus primaire

Sont ici données les éditions originales des textes présentés. Pour les éditions qui ont servi de référence à cette anthologie, voir la note liminaire de chaque extrait.

Les œuvres sont classées dans l'ordre chronologique de leur publication.

- 1 GOURAUD Julie, *Mémoires d'une poupée, contes dédiés aux petites filles*, par M^{lle} Louise d'Aulnay, Paris, Ébrard, 1839.
- 2 GOURAUD Julie, *Suite des Mémoires d'une poupée, contes dédiés aux petites filles*, par M^{lle} Louise d'Aulnay, Paris, Debécourt, 1840.
- 3 *La Poupée modèle, journal des petites filles*, 61 vol., 1863-1924.
- 4 GOURAUD Julie, *Lettres de deux poupées*, recueillies et publiées par M^{lle} Julie Gouraud, Paris, L. Hachette, 1864.
- 5 VILLEBLANCHE M^{me} de (pseud. de Blanche d'Andeville, M^{me} Seuriot, autre pseud. M^{me} de Villebranche), *Souvenirs de Charmante*, par M^{me} de Villebranche, directrice du journal *La Poupée modèle*, Paris, J. Vermot, 1865.

- 6 GUERRIER DE HAUPT Marie, *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes*, par Marie Guerrier de Haupt, auteur de *Petite maman et grande poupée...*, Paris, B. Béchet, 1869.
- 7 DOUDET M^{me} (pseud. de Théodore Lefèvre), *La Poupée de bébé, aventures merveilleuses d'une poupée qui parle*, par M^{me} Doudet, coll. « Bibliothèque de bébé », Paris, T. Lefèvre, 1878.
- 8 FLEURIOT Zénaïde, *Bouche-en-Cœur*, par M^{me} Zénaïde Fleuriot, ouvrage illustré de 45 vignettes sur bois par Tofani, Paris, Hachette, 1887.
- 9 HAMEAU Louise, *Les Mémoires d'une poupée*, par M^{me} Louise Hameau, Paris, A. Taffin-Lefort, 1895.
- 10 FRANAY Gabriel, *Les Mémoires de Primevère*, Paris, A. Colin, 1898.

Corpus critique

Littérature de jeunesse au XIX^e siècle

- 11 Cahiers Robinson, n° 41 : *Encore Robinson* (Francis Marcoin dir.), 2017/1.
- 12 BÉHOTÉGUY Gilles, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du devoir », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon (dir.), *La Littérature en bas-bleus. T. II : Romancières en France de 1848 à 1870*, Paris, Classique Garnier, 2013, p. 167-184.
- 13 BOYER-VIDAL Marie-Françoise, « L'éducation des filles et la littérature de poupée au XIX^e siècle », dans Bernard Bodinier, Marie-Françoise Lemonier-Delpy, Martine Gest (dir.), *Genre et éducation, former, se former, être formée au féminin*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre (PURH), 2009, p. 217-233.
- 14 CHAFFIN Laurence, « Le roman de poupée, un genre didactique ou comment écrire sans en avoir l'air », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon (dir.), *La Littérature en bas-bleus. T. II : Romancières en France de 1848 à 1870*, Paris, Classique Garnier, 2013, p. 185-196.
- 15 CHAFFIN Laurence, « Le succès d'une femme-auteur : le cas Zénaïde Fleuriot », *Histoires littéraires*, n° 25, 2006, p. 75-85.

- 16 CHAFFIN Laurence, « Les romans de mariage au XIX^e siècle », dans Bernard Bodinier, Marie-Françoise Lemonier-Delpy, Martine Gest (dir.), *Genre et éducation, former, se former, être formée au féminin*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2009, p. 117-126.
- 17 CHAFFIN Laurence, *De l'usage de la littérature de jeunesse dans l'éducation des filles au XIX^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Brigitte Diaz, université de Caen Basse-Normandie, 2014.
- 18 DUBOIS-MARCOIN Danielle, *La Momie de Robinson, aspects d'un détournement de texte (La Robinsonnade enfantine dans la France du XIX^e siècle)*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 2000.
- 19 FLEURIOT-KERINOU Francis, *Zénaïde Fleuriot. Sa vie, ses œuvres sa correspondance*, Paris, Hachette, 1897.
- 20 LE DRUNOT Anne, *M^{lle} Zénaïde Fleuriot*, Épinay sur Seine, A. Dourlent, 1990.
- 21 MANSON Michel, « Julie Gouraud et Saint-Domingue : du roman familial au roman pour enfants », *Strenæ* [En ligne], n° 3, 2012, consulté le 11 mars 2019. DOI : 10.4000/strenae.517.
- 22 MARCOIN Francis, *La Comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Arras, Artois presses université, 2009.
- 23 MARCOIN Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006.
- 24 MONICAT Bénédicte, *Devoirs d'écriture, modèles d'histoires pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle*, Lyon, PUL, 2006.
- 25 MONICAT Bénédicte, *Écrits de femmes et livres d'instruction au XIX^e siècle. Aux frontières des savoirs*, Paris, Classiques Garnier, 2019.
- 26 ROSA Guy, « Comptes pour enfants. Essai de bibliométrie des livres pour l'enfance et la jeunesse (1812-1908) », *Histoire et mesure*, vol. 5, n^{os} 3-4, 1990, p. 343-369.
- 27 SEBBAR-PIGNON Leïla, « M^{lle} Lili ou l'ordre des poupées », *Les Temps modernes*, n° 358, mai 1976, p. 1796-1828.

Histoire de l'éducation

- 28 BRUTER Annie, *L'Enseignement de l'histoire à l'école primaire de la Révolution à nos jours : textes officiels. T. I : 1793-1914*, Lyon, INRP, 2007
- 29 MAYEUR Françoise, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France. T. III : De la Révolution à l'École républicaine (1789-1930)*, Paris, Nouvelle librairie de France, Labat, 1981.
- 30 PONTEIL Félix, *Histoire de l'enseignement en France. 1789-1965*, Paris, Sirey, 1966.
- 31 ROGERS Rebecca, « L'éducation des filles à l'époque napoléonienne », dans Jacques-Olivier Boudon (dir.), *Napoléon et les lycées, enseignement et société en Europe au début du XIX^e siècle : actes du colloque des 15 et 16 novembre 2002*, Paris, Nouveau Monde Éditions/Fondation Napoléon, 2004, p. 274-290.

Presse et littérature au XIX^e siècle

- 32 SAMINADAYAR-PERRIN Corinne, *Les Discours du journal. Rhétorique et médias au XIX^e siècle (1836-1885)*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2007.
- 33 THÉRENTY Marie-Ève et VAILLANT Alain, 1836. *L'An I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de La Presse de Girardin*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2001.
- 34 THÉRENTY Marie-Ève, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Champion, 2003.
- 35 THÉRENTY Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007.
- 36 VAILLANT Alain, « Du bon usage du concept de légitimité : notes en marge de l'histoire littéraire du XIX^e siècle », *Lieux littéraires/La Revue*, n° 5, juin 2002, p. 81-105.

Histoire culturelle et sociologie

- 37 ARIÈS Philippe, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Points, 2014 [1960].

- 38 BASSANVILLE Anaïs de, *De l'éducation des femmes : le monde, le chez soi, la famille*, Paris, Douniol, 1861.
- 39 BENSAUDE-VINCENT Bernadette, « Un public pour la science : l'essor de la vulgarisation au XIX^e siècle », *Réseaux*, n° 58 : *L'information scientifique et technique*, 1993/2, p. 47-66.
- 40 BOURDIEU Pierre, *La Distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.
- 41 DIAZ Brigitte et DIAZ José-Luis, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires*, [en ligne], 2009/4.
- 42 MANSON Michel, « La poupée, objet de recherches pluridisciplinaires : bilan, méthodes et perspectives », *Histoire de l'éducation*, 1983, n° 18, p. 1-27.
- 43 MARTIN-FUGIER Anne, *La Bourgeoise, Femme au temps de Paul Bourget*, Paris, Grasset, 1983.
- 44 MARTIN-FUGIER Anne, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Paris, Fayard, 1990.
- 45 MATAMOROS Isabelle, *Mais surtout, lisez ! Les pratiques de lecture des femmes dans la France du premier XIX^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Christine Planté et Rebecca Rogers, Lyon, université Lyon 2, 2017.
- 46 REID Martine (dir.), *Femmes et littérature : une histoire culturelle. T. II : XIX^e-XXI^e siècles*, Paris, Gallimard, 2020.
- 47 VINCENT Sandrine, « Le rôle du jouet dans la mémoire familiale ou comment les jouets finissent-ils leur vie ? », *Dialogue*, n° 154, 2001/4, p. 99-106.

Histoire littéraire du XIX^e siècle

- 48 AMOSSY Ruth, « Types ou stéréotypes ? Les “physiologies” et la littérature industrielle », *Romantisme*, n° 64, 1989, p. 113-123.
- 49 PLANTÉ Christine, *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, « Libre à elles », 1989.
- 50 REID Martine, *Des Femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010.

- 51 STIÉNON Valérie, *La Littérature des Physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830-1845)*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

Principes d'édition

Copyright
CC BY 4.0

TEXT

- 1 Les éditions dont sont issus les textes présentés sont données en note initiale de chaque extrait.
- 2 L'orthographe d'époque a été modernisée : *très-grand* est remplacé par *très grand*, *grand'chose* par *grand chose*, etc. En revanche, la ponctuation, à moins qu'elle ne soit fautive, a été conservée, exceptées les suites de points, si fréquentes dans les textes du XIX^e siècle, que nous avons allégées en points de suspension.
- 3 Les coquilles éditoriales ont été rectifiées directement dans le texte.

Partie II. Textes

Julie Gouraud. Création et exploration d'un cadre

Julie Gouraud

DOI : 10.35562/fablijes.97

Copyright
CC BY 4.0

OUTLINE

Mémoires d'une poupée, 1839, chapitre I, « Les étrennes »

Suites des Mémoires d'une poupée, 1840, chapitre I, « Vermeille sauvée du naufrage » (extrait)

Lettres de deux poupées, 1864, Lettre xxiv, « Merveille à Charmante »

TEXT

Louise d'Aulnay (1810-1891), *alias* Julie Gouraud, est une autrice de littérature de jeunesse prolifique. Entre 1834 et 1890, elle publie plus d'une soixantaine d'ouvrages destinés aux enfants – garçons et filles –, et connaît de nombreuses rééditions jusque dans l'entre-deux-guerres.

Elle est la première à fournir, en 1839, des *Mémoires d'une poupée* dont elle prévoit déjà une suite, si les lectrices sont au rendez-vous : « [...] où que la Providence ait jeté *Vermeille*, elle voudra et saura vous donner de ses nouvelles, et continuer un récit qui vous aura plu^a. » Et les petites destinataires durent bien l'être : les aventures de *Vermeille* se poursuivent effectivement un an plus tard.

L'incipit des *Mémoires* offre le récit de ce qui deviendra l'un des passages récurrents des biographies de poupées :

l'achat de la poupée et la confection de son trousseau. Sont exaltées les valeurs domestiques féminines de la bourgeoisie : patience, ordre, travail, soin mais également modestie. Pour autant, Julie Gouraud ne fait pas pure œuvre didactique : son texte puise à des sources romanesques et culturelles diverses, témoignant de l'ambition de l'autrice de créer un récit distrayant et de qualité littéraire. *La Suite des Mémoires d'une poupée* renchérit en montrant les aventures^b rocambolesques avant l'heure de Vermeille. Après un naufrage, s'esquisse une robinsonnade, avant que l'épisode ne devienne l'occasion de l'apprentissage de savoirs historiques, géographiques ou encore naturalistes. Autant de connaissances dignes des œuvres de vulgarisation alors en plein essor. Le début de la *Suite* est, à cet égard, représentatif du creuset littéraire que se forge Julie Gouraud – qu'elle innerve également de son histoire personnelle, sa mère ayant été une créole échappée de Saint-Domingue lors de la révolte de 1791^c. La romancière explore diverses voies génériques et n'hésite pas à entremêler des matières et des influences hétérogènes, y compris formellement, puisqu'elle insère des lettres ou des récits secondaires dans son récit (par exemple, l'« Histoire du petit joueur de marionnettes » dans les *Mémoires*).

Elle continuera de donner la parole au jouet fétiche des petites filles en proposant à ses lectrices, en 1864, les *Lettres de deux poupées*. La correspondance entre Merveille et Charmante, deux « sœurs » issues du même magasin, offrira alors aux jeunes bourgeoises des échanges aux sujets multiples, toujours voués à les instruire en les divertissant. Les poupées se racontent leurs aventures, mais se donnent également mutuellement des leçons ou des conseils. Mariage et relations familiales sont abordés, tout comme divers savoirs naturalistes sur les éléphants, les tortues ou l'art de la pêche : éducation sociale et instruction savante – mais non érudite – se juxtaposent dans une œuvre plastique et ouverte, comme les *Mémoires*, à l'insertion de matériaux étrangers – une traduction espagnole et une charade y sont

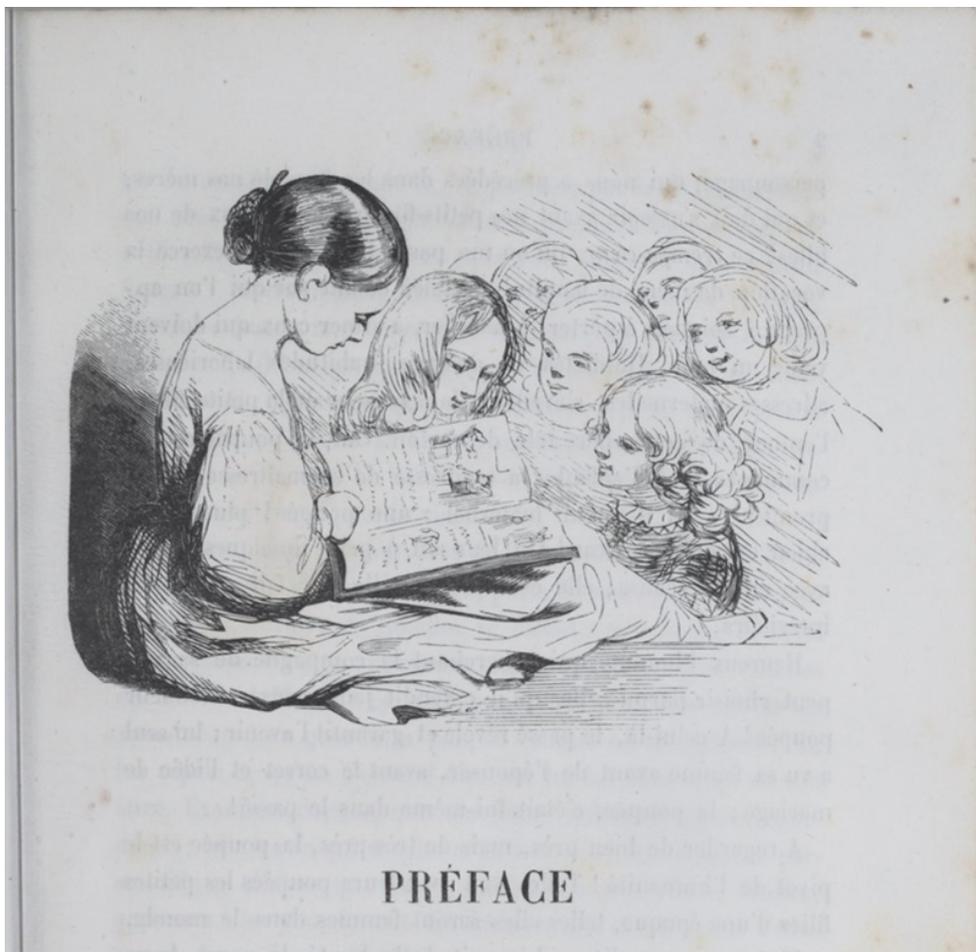
par exemple accueillies. Enseignement et formation s'entremêlent dans un ouvrage qui se pare des charmes du naturel de la causerie épistolaire, de l'humour discret et même d'une forme d'auto-ironie, comme c'est le cas lorsque Julie Gouraud s'auto-cite, en faisant explicitement référence au mariage malheureux entre Vermeille et le prince Fortuné des *Mémoires d'une poupée*.

Au fil de la publication de ses ouvrages, les jeunes lectrices de Julie Gouraud auront non seulement pu tisser un lien privilégié avec leur « joujou » favori, qui endosse tout à la fois les rôles d'*alter ego*, de simulacre d'enfant à éduquer et de mère fictionnelle, mais aussi et surtout avec une autrice dont les textes ont encore les atouts pour plaire aux lectrices (pas nécessairement jeunes) d'aujourd'hui.

Amélie Calderone

- a. Julie Gouraud, « Préface » (fig. 1), dans *Mémoires d'une poupée, contes dédiés aux petites filles*, par M^{lle} Louise d'Aulnay, Paris, Amédée Bedelet, 1860, p. 7.
- b. Voir Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures, 1870-1930*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2010.
- c. Michel Manson, « Julie Gouraud et Saint-Domingue : du roman familial au roman pour enfants », *Strenæ* [En ligne], n° 3, 2012, consulté le 11 mars 2019. DOI : 10.4000/strenae.517. Le « roman familial » nourrira plus tardivement *Les Deux Enfants de Saint-Domingue*, paru dans la « Bibliothèque Rose illustrée » en 1874.

Fig. 1. Illustration de la préface des *Mémoires d'une poupée* de Julie Gouraud, éd. cit., p. 1.



Source : gallica.bnf.fr/BnF

Mémoires d'une poupée, 1839, chapitre I, « Les étrennes »

Si ce jour n'était pas, il
faudrait l'inventer.

UN POÈTE¹.

C'est un grand jour que le jour de l'an, pour les petites filles et pour les poupées ! quelle joie d'une part ! que d'inquiétudes de l'autre !

Je ne vous dirai pas comment je suis devenue la poupée la plus remarquable de la rue Chapon.

Deux mois s'étaient déjà écoulés depuis mon arrivée au magasin, lorsqu'un jour je vis entrer une dame tenant par la main une petite fille de huit à neuf ans.

C'était madame d'Aymard et Henriette sa fille.

Qu'est-ce que madame désire ? dit mademoiselle Célestine², première demoiselle du magasin, en s'avançant vers la dame.

Une poupée, répondit avec empressement la petite.

En voici une superbe, mademoiselle. Voyez comme elle est faite ! quels beaux yeux bleus ! quels cheveux noirs ! Les pieds, les mains, tout en est parfait : c'est un modèle !

C'est ainsi que mademoiselle Célestine parlait de moi. J'aurais voulu la remercier tout bas de faire mon éloge ; car depuis un mois j'avais vu tant de petites filles maussades entre les mains desquelles j'avais craint de tomber ! et Henriette me paraissait aimable et douce.

À mon grand étonnement, elle ne voulut pas de moi, disant qu'elle préférait une poupée tout habillée.

— Vous sentez bien, ma chère maman, dit la petite en prenant madame d'Aymard par le bras, qu'il me serait impossible de faire une robe et un bonnet ; c'est à peine si je peux coudre un ourlet lorsque vous me l'avez tracé.

— C'est précisément la raison qui me fait chercher le moyen de te rendre adroite, ma chère enfant ; avec de la patience et de la bonne volonté, tu réussiras comme une autre³.

Henriette baissa la tête ; sa joie enfantine se changea en tristesse ; de grosses larmes limpides roulèrent sur ses joues roses.

— Ma chère maman, je vous en prie, ne me donnez pas d'étrennes.

— Y penses-tu, ma fille ? À huit ans, tenir un pareil langage !

Madame d'Aymard s'assit, prit Henriette sur ses genoux, et lui dit avec un délicieux sourire de mère :

— Henriette, j'ai été petite fille aussi, moi ; je me souviens du plaisir que j'avais à faire les robes de Rosette, ma poupée ; tu verras comme ce sera amusant de plier et de ranger ses affaires dans une jolie armoire que je te donnerai, de faire son lit, de la coucher et de la

lever ! Comment hésiterais-tu, dis-moi ? Quel plaisir te donnerait cette grosse paysanne suisse que j'aperçois là-bas ? Elle est coiffée pour des années entières ; son bonnet est cloué sur sa tête. Il faudrait la laisser dans sa robe étroite, qui sera bientôt sale. Quelle différence avec celle-ci !

Henriette écoutait sa mère de toute son attention ; ses larmes étaient séchées ; sa physionomie ne respirait plus que l'amour du travail.

— Oui, ma chère maman, vous avez raison : achetons-la, achetons-la.

Pendant la scène qui vient de se passer, mademoiselle Célestine m'avait tournée et retournée dans ses mains, levant les épaules à chaque parole que disait Henriette ; mais, voyant le retour qui s'était opéré en ma faveur, elle redevint gracieuse et recommença à faire mon éloge.

— Oui, je ne crains pas de le dire, c'est la perle de la rue Chapon.

Et elle me passait légèrement son plumeau de la tête aux pieds d'un air de complaisance.

— Combien cette poupée ? demanda enfin madame d'Aymard.

— Soixante-dix francs tout au juste.

En effet, on ne rabattit pas un sou de ma personne.

Henriette, toute joyeuse, me prit d'abord sous son bras ; mais j'étais trop lourde. Craignant de me laisser tomber, elle pria sa mère de me porter.

Chemin faisant, Henriette disait à sa mère :

— Montrez-la moi un peu, ma chère maman ; comme elle est jolie ! Jamais je n'ai vu une poupée avoir l'air si fin ; on dirait qu'elle pense ! Ah ! la drôle de poupée ! Merci, ma bonne mère, de me l'avoir fait prendre.

Arrivée à la maison, Henriette me déballa du papier gris, que mademoiselle Célestine n'avait pas plus épargné que ses paroles ; puis la petite m'admira de nouveau, compta les doigts de mes pieds et de mes mains, et, s'étant assurée que personne ne la voyait, elle me pressa sur son cœur, m'embrassa et me dit tout bas :

– Pauvre poupée ! comme tu dois avoir froid ! Oh ! je saurai bientôt coudre, je te le promets. Nous serons souvent ensemble ; car je veux être sage et contenter ma maman. Tu verras comme elle est bonne !

– Ah ! dis-je en moi-même, quel heureux avenir s'annonce pour moi ! Il n'y aura point de pénitences ici. Henriette est une bonne fille ; nos études et nos jeux seront communs.

Ma petite amie passa le reste de la journée à me chercher un nom qu'elle ne trouva pas. Le soir elle m'emmena coucher, me fit un lit au pied de son lit, ne parla que de moi à sa bonne Eulalie, qui me parut une fille douce dont je n'aurais pas l'humeur à redouter.

Après m'avoir arrangée de son mieux, Henriette me dit bonsoir, me promettant de s'occuper de moi le lendemain.

Le sommeil de l'enfant fut fort agité ; elle donna des coups de pied qui, vingt fois, manquèrent de me jeter en bas du lit ; elle rêva haut ; son cœur ne se démentait pas plus la nuit que le jour : c'étaient des tendresses, des remerciements pour sa mère, qui lui avait donné une si jolie poupée.

Tant de bonheur m'effrayait.

– Hélas ! disais-je, le sort des poupées n'est que trop connu ! Ne viendra-t-il pas un temps où j'appartiendrai à quelque méchante enfant qui, étant malheureuse elle-même par suite de son mauvais caractère, fera souffrir tous ceux qui l'entoureront, à commencer par sa poupée ?

Le lendemain matin, à huit heures, je fus tirée de mes réflexions par la douce voix d'Henriette.

– Bonjour, ma poupée, dit-elle en me prenant dans ses bras. Ah çà, mademoiselle, comment vous appellerez-vous ?

Elle chercha un instant d'un air vraiment sérieux. Tout à coup elle bondit de joie et appela sa bonne.

– Eulalie, Eulalie, venez vite ; j'ai trouvé un nom pour ma poupée ; nous l'appellerons comme celle belle princesse du conte que j'aime tant, *Vermeille*⁴. Voyez, ses joues sont bien assez fraîches pour cela !

Henriette se leva aussitôt que sa bonne le lui dit ; elle était d'une obéissance parfaite : elle fit sa prière sans que personne eût besoin de le lui rappeler.

Pourquoi toutes les petites filles ne sont-elles pas comme Henriette ?

Madame d'Aymard, ravie de l'application de sa fille, se fit un plaisir de l'aider ; Eulalie s'en mêla aussi, de sorte qu'au bout de quelques mois j'avais le plus joli trousseau qu'une poupée puisse espérer.

Le papa d'Henriette m'acheta une charmante couchette, à laquelle on suspendit d'élégants rideaux bleu-de-ciel ; madame d'Aymard me donna une armoire à glace, un *secrétaire bien fourni de plumes et de papier*.

Jamais poupée, j'en suis sûre, n'eut une existence plus confortable que la mienne.

L'hiver, Henriette ne me couchait qu'après m'avoir chauffé les pieds : camisole, bonnet de nuit, rien ne me manquait ; ma mise était on ne peut plus soignée ; robes de satin, boa, manchon, capote de velours, le tout d'un goût exquis. J'avais mes cartes de visite, où j'étais représentée en personne, avec mon nom au-dessous⁵. Hiver comme été, je passais pour la plus élégante poupée du faubourg Saint-Germain⁶.

Je me souviens du plaisir qu'Henriette et moi nous eûmes à un bal d'enfants⁷ chez la princesse L...

Nous étions habillées l'une comme l'autre.

Henriette me portait sous son bras avec une grâce charmante ; lorsque nous entrâmes, l'admiration fut générale : des yeux d'envie cependant se dirigèrent sur moi.

Une méchante petite fille complota avec son frère de guetter le moment où Henriette danserait pour m'égratigner la figure avec une épingle que déjà elle tenait toute prête.

Je frémis en entendant concerter la perte de ma beauté ; mais je vous assure que c'était bien moins pour moi que pour Henriette, qui m'avait conservée aussi fraîche que le jour où mademoiselle Célestine m'avait remise entre ses mains.

Par bonheur, Henriette m'aimait trop pour m'abandonner un seul instant, et, lorsqu'un petit monsieur vint l'inviter à danser, elle n'accepta qu'à la condition de me faire danser avec elle.

Personne ne blâma cette fantaisie ; d'ailleurs, c'était un spectacle nouveau pour les enfants. Quelquefois Henriette me prenait par les bras et me faisait tourner joliment ; mais la joie devint générale lorsque son cousin obtint la permission de me faire valser. C'était un bon garçon auquel on pouvait se fier ; il était extrêmement adroit ; il me faisait pirouetter en l'air et me rattrapait à temps : c'étaient des cris de joie, de frayeur, un bruit à rompre la tête. Moi, j'étais ravie.

La soirée se termina sans accident.

Henriette et sa poupée se couchèrent fort satisfaites.

Pendant les heures d'étude, j'étais à côté de ma petite amie. Plus d'une fois elle me répéta ses leçons sans manquer un mot, ce qui était bien vu de sa part, car j'avais un cahier et ma plume.

Lorsque M. Benoît, le maître d'écriture⁸, était content de son élève, il me donnait une leçon qui me profitait plus que le brave homme ne croyait. Comme mon secrétaire me devint précieux ! J'aimais tant Henriette, qu'à défaut de pouvoir parler je voulais au moins me donner la satisfaction d'écrire ce que je pensais d'elle.

Lorsque Henriette faisait une page d'écriture pour quelque fête de famille, M. Benoit se servait de ma main pour l'enjoliver de magnifiques traits, et toute la gloire m'en revenait.

Qui pourrait imaginer le bonheur d'une poupée qui appartient à une enfant bonne et aimable ! Hélas ! je ne devais pas rester longtemps avec ma chère Henriette ; son bon cœur même fut la cause de notre séparation⁹.

Suites des Mémoires d'une poupée, 1840, chapitre I, « Vermeille sauvée du naufrage » (extrait)

Les poissons étonnés la
regardaient passer.

SAINT-AMAND¹⁰.

N'ayez pas peur, c'est moi, c'est Vermeille, votre poupée chérie !

Je sais d'avance toutes les questions que vous allez me faire : je vais répondre de mon mieux ; car je ne suis qu'un revenant effrayé de tous les dangers qu'il a courus¹¹.

Renfermée impitoyablement dans un coffre imperméable, je n'eus point, comme je l'espérais, le bonheur de voir l'Océan dans toute sa majesté. Jetée avec indifférence au milieu de nombreux paquets, j'étais réduite à entendre les expressions d'admiration des passagers. J'appelais la lumière de tous mes vœux.

Je ne sais combien de jours s'étaient écoulés dans un calme parfait, lorsque tout à coup le vent souffle ; l'agitation est telle que, sans l'habileté de celui qui m'avait emballée, ma tête était brisée. Ma terreur était grande dans cette nuit profonde ! Je me sentais tout à coup enlevée à une hauteur prodigieuse, puis je croyais descendre dans un abîme, et alors la mâchoire du crocodile, dont j'ai entendu maintes fois la description, s'offrait à moi comme un affreux tombeau.

« Quel est donc, pensais-je en moi-même, cet élément si grand, si puissant, qui se joue ainsi des hommes ? Est-ce folie, est-ce raison de courir de pareils dangers ? »

La tempête va toujours croissant, j'entends les cris de Juliette¹². Puis... pourquoi, je l'ignore, moi et une multitude de paquets nous sommes précipités dans cette mer bouillonnante. Je vole de montagne en montagne : quel fracas dans ma chétive demeure !

Chères petites filles, figurez-vous l'effroi de Vermeille, abandonnée sur l'Océan. Qu'allais-je devenir ? quelle fin pouvais-je espérer après tant de malheurs ? Je m'en allais pensant à tout ce qui avait rempli ma vie. Toutes ces petites amies, perdues à jamais ! Adèle de Versac¹³, elle-même, m'eût été en ce moment une consolation. Fortune ; ma mort sera digne de la tienne !... Voilà où m'a conduite cette grande *existence de poupée* !...

Je vous fais grâce d'une partie de mes réflexions ; il y a des souvenirs qui ramènent la douleur.

Réjouissez-vous donc, enfants : une vague protectrice m'a déposée sur le rivage de la Guadeloupe. La couleur et la forme de mon habitation attirera les regards ; je fus recueillie et présentée chez le gouverneur de la Pointe-à-Pitre ; il crut d'abord posséder quelque trésor ; la caisse fut soigneusement apportée dans son cabinet, lui seul voulut en faire l'ouverture.

Malgré l'impatience de revoir la lumière, je riais en moi-même de la gravité avec laquelle le gouverneur se disposait à ma délivrance ; je jugeais de l'action par les paroles.

Enfin des ciseaux hardis pénètrent la toile, une lime est délicatement placée entre les planches, peu à peu le jour pénètre, l'ouverture s'agrandit, les planches crient et s'écartent... Il ne reste plus qu'à me débarrasser du foin, du papier de soie et des coussins moelleux dont l'aimable Juliette avait été prodigue.

Le grave gouverneur enlève avec précaution tout ce qui le sépare du trésor qu'il espère...

Une poupée !!! (fig. 2)

Fig. 2. « Une poupée ! », *Suite des Mémoires d'une poupée*, éd. cit., n. p. [entre les pages 16 et 17].



Source : gallica.bnf.fr/BnF

Gardez-vous de croire que je fus humiliée alors de n'être que cela ; au contraire, j'éprouvai une secrète malice d'avoir trompé des espérances : et vraiment, l'homme en nourrit quelquefois dont la fin ne me vaut pas.

Après un moment de dédain et de dépit, M. Lemblin se ressouvint qu'il était père de deux petites filles ; il appela Cécile, et Mélanie. « Mes enfants, voici une hôte qui vous demande l'hospitalité. Cette poupée a échoué sur le rivage, il est douteux qu'elle retrouve sa maîtresse, je vous l'offre sans scrupule, en vous recommandant toutefois d'en avoir un soin extrême. » Aussitôt Cécile, l'aînée, me retira de la caisse. Malgré la qualité supérieure de l'imperméable, j'avais un peu souffert de l'humidité ; mon visage était comme

crystallisé, j'avais des grains de sel en guise de pendants d'oreilles, un collier de la même façon ; toute ma personne était légèrement salée, ce qui m'ôta pour quelques instants la grâce et la souplesse de ma taille.

Les chères petites filles comprirent que je devais avoir quelque importance, et puis, leur bon cœur les dirigeant, elles se mirent à me déshabiller avec le plus grand soin, tous mes vêtements étant collés sur moi. Je tremblais pour ma peau ! il fallut m'arracher mon bonnet, quelques-uns de mes beaux cheveux noirs s'en allèrent avec lui.

Cécile et Mélanie étaient fort occupées ; elles allèrent me montrer à leur mère, la priant d'indiquer un moyen pour me dessaler. Le cas était difficile, on y parvint après une foule d'expériences. Je ne conservai qu'un brillant qui devint un nouveau titre de beauté. On me mit au lit, en attendant que mes vêtements fussent lavés et repassés. Au bout de quelques heures de séjour dans la maison, je compris parfaitement à quelles enfants j'avais affaire : les poupées ont un tact particulier, je crois vous l'avoir prouvé.

Cécile avait atteint sa douzième année, et déjà elle se rendait fort utile dans la famille. Avez-vous jamais réfléchi aux devoirs d'une sœur aînée ? Non, sans doute ; pour la plupart d'entre vous, convenez que le seul avantage que vous trouviez d'avoir devancé les autres dans la vie, est le privilège d'être plus libres dans vos volontés ; privilège dont vous abusez presque toujours.

J'aurais, certes, une belle leçon à vous faire sur les devoirs d'aînesse ; mais il me sera plus facile de vous instruire, en mettant sous vos yeux Cécile elle-même¹⁴. Cécile, comme je l'ai appris plus tard, avait accompagné sa mère à la Guadeloupe, dans un âge où presque tous les enfants sont un embarras.

La crainte de rester en pension à Paris l'avait fait réfléchir pour la première fois de sa vie à la tendresse de sa mère. « Je veux, se dit Cécile, qu'on ne s'aperçoive de ma présence que par mes attentions. » Elle commença donc par ranger tous ses joujoux, elle aidait sa bonne à faire les malles, rappelait une chose oubliée, montait et descendait joyeusement pour faire les commissions ; bref, une révolution subite et complète s'opéra chez une enfant qui avait jusque-là annoncé de bonnes dispositions sans avoir fait ses preuves.

Je crains que le plus grand nombre de mes amies ne se reconnaissent pas à ce portrait. J'ai voyagé avec vous¹⁵, je sais à quel point vous êtes fatigantes ! ne sachant vous conformer à rien, multipliant vos besoins et vos fantaisies, perdant vos gants, oubliant votre sac à l'auberge, si bien que plusieurs de vos bonnes ont été tentées de vous enfouir au fond d'une malle, comme un trésor... ou comme une poupée, si vous le préférez !

Le lendemain de mon arrivée, j'assistai au lever de mes deux nouvelles amies ; je couchais dans leur chambre ; Cécile se leva la première, sur l'avertissement de sa bonne. À mon étonnement et à ma satisfaction, la petite fille se mit à penser haut.

« Que sera cette journée ? dit-elle. Mon Dieu ! faites-moi la grâce de la bien employer. Je dois l'exemple à Mélanie, je suis responsable de ses actions, maman l'a dit. J'ai quatre ans de plus qu'elle ; mieux que personne, elle saisit mes imperfections. Comment ferais-je pour étudier la leçon difficile d'aujourd'hui ? Ô quelle terrible chose que d'être l'aînée ! Toujours bien faire ! Non seulement j'ai le poids de mes fautes à porter, je suis encore responsable de celles de ma petite sœur ! »

Cécile fronça le sourcil : elle me parut horrible.

À cette mauvaise pensée, il en succéda une meilleure.

« Ô quelle lâcheté ! s'écria Cécile. Je suis une ingrate ! N'ai-je donc pas la récompense de mes efforts ? D'où me viennent tant de caresses ?

Ma bonne mère, si délicate, dort paisiblement le matin, parce qu'elle compte sur sa fille aînée. Oserais-je envier l'heure de sommeil accordée par surcroît à ma petite sœur ? Pourquoi ne lui reprocherais-je pas aussi le lait sucré que ma bonne lui apporte ? Non ! non ! Mélanie, j'aurai soin de toi, je serai indulgente pour ta faiblesse et sévère pour moi. Cette indulgence et cette sévérité feront mon bonheur ! »

Lucie entra dans la chambre, elle venait accomplir sa tâche du matin auprès des enfants.

En entendant si bien raisonner Cécile, je me félicitai d'être venue dans le *nouveau monde*, car dans l'ancien je n'avais jamais rien

entendu de semblable ! (Pardonnez-moi cette légère prétention à la géographie.)

L'action répondit aux paroles ; pendant tout le jour, je vis Cécile occupée à diriger Mélanie dans ses leçons enfantines : elle prévenait les accidents, imaginait les jeux sans danger ; mais ce qui me parut encore plus admirable, c'est le soin qu'elle mit à s'observer elle-même. Mélanie, confiée à sa sœur, devint un précepteur sévère.

Jugez combien Cécile devait être aimée de ses parents ! avec quelle douceur on reprenait de ses défauts une petite fille si aimable et si indulgente pour sa sœur !

Qu'est-ce qu'une sœur aînée ? Pensez-y, mes enfants, et vous découvrirez une source nouvelle de devoirs et de récompenses.

Je le sais à votre honte, il n'est pas rare de voir des filles aînées donner le mauvais exemple ; prenez-y garde ! Peut-être quelques-unes d'entre vous sont destinées à remplacer une pauvre mère, partie de la terre avant d'avoir achevé sa tâche ? Quelle paix ce serait pour elle, en mourant, de laisser un appui aux plus faibles ! Elle vous bénirait du ciel, et transmettrait à votre inexpérience une prudence précoce.

La petite sœur, qui aura pris la douce habitude de s'appuyer sur le bras de sa sœur aînée, ne quittera point ce bras en grandissant ; tous les secrets de son cœur seront déposés dans ce cœur plus expérimenté.

Que de conseils ! que de fautes évitées ! que de fautes réparées, peut-être ! Une sœur aînée, un frère aîné, sont des anges gardiens !

Chères petites filles bien-aimées, ne dites pas, je vous en conjure : « Vermeille est devenue ennuyeuse depuis son naufrage, c'est une rabâcheuse¹⁶. » Non, ne dites pas cela ; je vous aime si tendrement ! Je veux vous être utile, et je m'en vais observant de tous côtés, écrivant à grand-peine mes observations pour vous les transmettre et contribuer à vos progrès. Disposez-vous donc à trouver plus de sérieux dans ce volume ; on ne vieillit pas sans réfléchir ; l'étude a été ma consolation dans mes adversités. Rassurez-vous pourtant, Vermeille sera toujours disposée à jouer avec vous.

Il faut bien que je vous dise un mot du pays que j'habite. Déjà vous avez entendu, prononcer le mot *colonie*. Vous avez aperçu sur vos cartes la Guadeloupe, ne prévoyant guère que votre poupée dût aller jusque-là !

Permettez-moi de vous dire qu'on entend par colonie l'excédent de la population d'un pays qui va s'établir sur une terre peu ou point habitée¹⁷. Ainsi l'Amérique est divisée en colonies anglaises, françaises et espagnoles.

La Guadeloupe est une colonie française. Ces possessions contribuent par leur culture et leur commerce à la prospérité de la métropole.

Plusieurs jours après mon arrivée, Cécile et Mélanie me firent parcourir la ville.

Avec quelle attention j'ai tout observé, mes chères enfants !

Je doute que vous en eussiez fait autant pour moi.

La Pointe-à-Pitre, capitale de la Guadeloupe, est une des plus jolies villes des Antilles ; je lui ai quelquefois entendu donner le titre pompeux de *Reine* des Antilles. Elle est bâtie sur un terrain plat, presque au niveau de la mer ; un vaste bassin entouré d'ilots couverts de cocotiers forme son port ; de là on découvre les quais plantés d'arbres, les maisons peintes de diverses couleurs ; ce coup d'œil est un des plus gracieux.

Il n'y a point de boue dans cette ville ; les rues larges et droites sont bordées de trottoirs.

Les maisons, fort simples à l'intérieur, ont deux étages et presque toujours un balcon ; le vitrage de nos fenêtres est remplacé par des jalousies.

Les lits sont entourés d'un vaste rideau de mousseline ou de gaze, tombant jusqu'à terre, qu'on appelle *moustiquaire*, son usage étant de garantir pendant la nuit de la piquûre des moustiques et des maringouins.

J'avais aussi, moi, une moustiquaire. Je me plaisais à observer les vains efforts de ces insectes, affriandés par la fraîcheur de mon visage.

Je fus très surprise de voir paraître le jour sans être annoncé longtemps à l'avance par cette lumière vague appelée crépuscule ; entre cinq et six heures la lumière se fit et n'augmenta plus.

Mon hygiène fut à peu près la même qu'à Paris : à mon réveil, de bon café ; à onze heures, le déjeuner : un plat de morue *obligé*, des bananes non mûres et grillées. Cécile me vantait beaucoup les ignames, espèce de pomme de terre douce : les cousses-cousses sont les plus délicates. Sans égard pour ma situation, la petite Mélanie se faisait un jeu de me nommer tous les beaux fruits des Antilles¹⁸.

La ligue-banane ; la sapotille¹⁹, espèce de poire, brune en dehors et en dedans ; la pomme de liane²⁰ ; la grenadille²¹, espèce de petit melon, parfumé comme la fraise ; la cerise, aussi grosse qu'une petite tomate ; la pomme cannelle²², appelée atte dans l'Inde, dont l'intérieur peut être comparé à un pot de crème blanche parfumée de fleur d'oranger.

Convenez, chères amies, que vous regrettez de ne pas avoir été assises à côté de moi.

L'excessive chaleur nous rendait sédentaires : le soir nous nous asseyions toutes les trois sur le balcon, respirant à longs traits la brise fraîche.

Nos réunions étaient à peu près celles de France. J'ai été frappée du plaisir extraordinaire que la danse fait éprouver aux créoles. La poupée la plus folle ne peut pas être comparée aux dames et aux demoiselles de ce pays-là ; j'en ai vu danser toute une soirée avec une ardeur dont elles semblaient devoir être victimes. J'avoue que je ne m'attendais pas à rencontrer des danseuses plus intrépides que nous ! Tous les jouets d'enfants viennent de France ; la poupée seule a son caractère national ; ce qui prouve, soit dit en passant, que tous les peuples reconnaissent une valeur sociale à la poupée. On les appelle *popotes* ; les plus remarquables sont les *capresses* de la Martinique.

Les capresses ont la peau brune ; leur costume consiste en une chemise de batiste à manches courtes et plissées, fermées par un bouton d'or ; un petit corset de batiste brodée s'attache sur le devant de la poitrine ; une jupe à queue, de couleur écarlate, est fixée au-dessous du corset ; un madras posé très en arrière couvre une partie des épaules et de la poitrine. Leur coiffure consiste dans un madras

plein de coquetterie ; elles portent des boucles d'oreilles en or massif ou en pierreries.

Rien de plus nul, de plus ignorant qu'une *popote*, et je ne désespère pas que l'Académie Française n'adopte un jour le mot *popote* en le définissant ainsi : *petite fille paresseuse, ignorante, inutile, etc.*

Une poupée nerveuse aurait beaucoup à souffrir ici ; c'est un tapage d'enfants désœuvrés à faire perdre la tête.

Chaque enfant a son petit nègre ou sa négresse, associé à ses jeux. La plupart ne sont que des victimes soumises à tous les caprices de leurs jeunes maîtres²³.

Je désire ardemment que mes mémoires se répandent aux colonies ; j'y serai utile, je le dis en toute assurance.

[...]

***Lettres de deux poupées,* 1864, Lettre xxiv, « Merveille à Charmante »**

15 octobre²⁴.

Chère et charmante amie,

J'ai un rôle à apprendre²⁵ ; mais l'espoir du succès s'efface à la pensée de causer avec toi dans un moment où je te sais triste.

Eh bien ! ma petite Charmante, tes rêves n'ont pas le sens commun : te marier²⁶ ! y penses-tu ? Oublies-tu que notre bonheur consiste à faire celui des enfants auxquelles nous sommes confiées ? Voudrais-tu tomber dans la vulgarité *des personnes*, suivre la voie battue ? D'ailleurs ce berger et ces moutons t'ennuieraient au bout d'une heure.

T'occuper du ménage ! quelle corvée tu ambitionnes là, ma chère petite ! Pour ma part, j'aimerais mieux qu'on me servît des pains à cacheter que d'avoir un chef ; j'aimerais mieux aller à pied toute ma

vie, que de commander mon carrosse, même si c'était celui de Cendrillon.

Je sais bien qu'une de nos aïeules dit dans ses mémoires qu'on l'avait mariée à un certain prince Fortuné²⁷. Mais le mariage n'a pas été heureux. Le prince a laissé sa tête sur le chemin de fer, ce qui, selon moi, veut dire que ton berger laisserait la sienne au fond d'un précipice.

Charmante, qu'as-tu fait de ta raison ?

Je n'aurais jamais cru qu'une poupée pût s'oublier jusqu'à rêver. Tu ferais une belle figure dans ta prairie de Nuremberg où personne n'irait te voir ! Sans compter que tu aurais à souffrir plus que tu ne penses, de passer tes jours avec un petit va-nu-pieds sans connaissance du monde, sans esprit, sans expérience. Sottise ! sottise ! ma bonne amie. Ce qui fait le charme de notre vie, c'est l'imprévu, l'insouciance de notre destinée et la joie de nous trouver dans les bras d'une bonne petite fille, d'être son premier amour.

Allons, Charmante, envoie-moi promener ton berger dans la prairie de Nuremberg, redouble de tendresse pour Thérèse et Léon²⁸, et aussi pour cette aimable Mme Eugénie²⁹, qui certainement serait de mon avis, si tu la consultais. J'ai peur de t'avoir fait de la peine, et je ne peux attendre la fin de ma lettre pour t'embrasser tendrement, ah ! mais bien tendrement !

Il était facile de prévoir que la grande comédie amènerait une petite comédie³⁰.

Raymond³¹, sur lequel on ne comptait plus, est arrivé après la première répétition de ces dames et de ces messieurs ; il a dit à Louise : « Ne vois-tu pas que Merveille veut jouer la comédie ? » À ces mots, une troupe d'acteurs s'est aussitôt formée.

« Moi, je serai la belle, toi, tu seras la bête.

— Mesdemoiselles, je vous trouve bien peu polies. Comment ! Vous distribuez les rôles entre vous, petites égoïstes, sans songer à vos poupées, qui ont, sans aucun doute, plus de talent que vous ! Eh bien ! continua Raymond, tu l'aurais reconnu à ce discours, jouez ce que bon vous semble ; moi, je vais composer une pièce pour les poupées et vous verrez... ce que vous verrez. »

L'oncle se promenait à grands pas comme un directeur de théâtre offensé. Il sortit un instant avec moi et reparut bientôt ; sa mise avait subi des changements notables : sa tête ébouriffée comme celle d'un charlatan, une cravate blanche avec un nœud en ailes de moulin, annonçaient la gravité des circonstances ; d'une voix solennelle il dit à l'assemblée : « J'ai l'honneur de vous présenter Mlle Rosalba, personne d'un talent incomparable ; elle chante à elle seule le duo, danse le ballet sur la corde, et autres prodiges. »

Cette petite scène répandit une gaieté folle dans notre cercle ; moi-même j'aurais bien voulu laisser échapper quelques bons éclats de rire.

Une entente cordiale a succédé au tumulte, et ce matin l'oncle Raymond nous a présenté une charade. Les rôles sont distribués, une affiche est apposée dans le vestibule du château (fig. 3) ; des laquais viennent retenir des loges à l'avance ; notre théâtre s'est élevé comme par enchantement ; car Raymond n'a pas voulu nous faire paraître sur celui des grandes personnes : son génie n'emprunte rien.

J'espère que tes rêves seront évanouis avant la fin de la représentation : tourne la page.

Fig. 3. « Une affiche est apposée dans le vestibule du château. », *Lettres de deux poupées*, éd. cit., p. 251.



Source : gallica.bnf.fr/BnF

CHARADE³².

PREMIER TABLEAU.

(La scène représente des pêcheurs occupés à tirer un filet. — Plus loin, des enfants jouent sur le sable. — Une maman travaille. — Un capitaine, armé d'une longue-vue, regarde à l'horizon. — La salle est comble.)

UN PÊCHEUR.

Jour de ma vie ! Le marché sera bon aujourd'hui ! Nous avons bien manœuvré, mes amis ; ne perdons pas de temps ; allons à la criée.

(Les pêcheurs sortent.)

(Une petite fille accourt vers sa maman.)

J'ai trouvé un beau coquillage rose : voyez comme il est joli ; je vais en ramasser beaucoup, beaucoup.

(La mère regarde sa petite fille et l'embrasse.)

Oui, mon trésor.

(Miss Kennedy en costume excentrique de voyage. – Le major Kennedy son père. – Une femme de chambre, un domestique, des paquets, un commissionnaire français, un petit chien.)

LE MAJOR.

Garçonne, vo condouire moa dans un maison.

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur a-t-il l'adresse ?

LE MAJOR.

Je dis à vo, dans un maison.

LE COMMISSIONNAIRE.

Laquelle, monsieur ?

LE MAJOR.

Un bon maison, because. mon fil il était... il était malade.

(Pendant cette conversation, miss Kennedy se pâme dans les bras de sa femme de chambre, qui lui fait respirer des sels ; le domestique se tient droit au milieu des paquets ; le chien aboie.)

LE COMMISSIONNAIRE.

Je comprends.

LE MAJOR.

C'était un bonheur !

LE COMMISSIONNAIRE.

Si monsieur veut venir, je vais le conduire dans une bonne maison.

MISS KENNEDY.

Oh !

(Ils sortent.)

DEUXIÈME TABLEAU.

(Des jeunes filles et des poupées travaillent autour d'une table ; la lampe est allumée. — La mère travaille aussi.)

UNE JEUNE FILLE.

Courage ! courage ! Nous avançons. Céline, chante-nous un petit air pour chasser le sommeil.

CÉLINE.

Volontiers.

(Elle chante.)

LA MÈRE.

Mes bonnes filles, êtes-vous bien fatiguées ?

TOUTES À LA FOIS.

Pas du tout, maman : nous en viendrons à bout.

LAURE.

Et puis travailler pour une si bonne dame ! Elle verra bien qu'il a fallu donner un fameux coup de collier.

ÉMILIE.

Elle nous payera le double, vous verrez. *(Elle se lève et va se mettre à genoux devant sa mère.)* Et la petite mère chérie aura un bon poêle dans sa chambre, il y fera chaud tout l'hiver. *(Elle tend le front à sa mère, qui l'embrasse. — On entend sonner deux heures.)*

LA MÈRE, *avec autorité.*

Mes enfants, c'est assez : je ne veux pas qu'on travaille une minute de plus.

(Les ouvrières se lèvent, rangent tout, et se retirent avec leur mère. — La toile tombe. — On entend beaucoup de bruit.)

TROISIÈME TABLEAU.

(La scène représente un salon, au milieu duquel une corde est tendue. — Un piano ouvert.)

(Mlle Rosalba, en manteau de cour, une couronne de roses sur la tête, une robe de tulle blanc, un éventail à la main. Elle s'assied au piano, et donne le la. — On entend aussitôt le nocturne à deux voix de Blangini³³ : Divinité des cœurs sensibles, ô lune, astre mystérieux. — Applaudissements, cris, trépignements. — Raymond prend la cantatrice par la main et la présente au public. — Une dame d'atour détache le manteau de Rosalba, et l'incomparable personne monte sur la corde, prend son balancier, court, voltige ; elle jette son balancier, saute, salue, ferme les yeux, les ouvre, et finit par s'asseoir fièrement sur la corde. — Des cris d'enthousiasme éclatent de toutes parts : Hourra ! merveille ! merveille ! C'était le mot de la charade. — La toile tombe.)

Rosalba est forcée de reparaitre trois fois avec l'aimable directeur.

Charmante, j'ai compris, j'ai senti l'enivrement du succès public. J'étais émue, mes yeux brillaient d'un éclat plus vif et plus tendre. J'étais ivre de joie, Charmante, d'orgueil, si tu veux. Oh ! si je pouvais dire à une mère raisonnable le danger de ces représentations³⁴ ! Si je pouvais déclarer au monde entier que je ne voudrais pas recommencer ce jeu, dans la crainte de développer en moi le goût du théâtre, de tomber dans la catégorie des marionnettes³⁵ !

Loulouse³⁶ m'a embrassée plus de vingt fois. Le soir, en me couchant, elle m'a fait prendre une petite tasse de fleurs d'oranger de Toulon

pour calmer mes nerfs ; mais ce qui m'a fait du bien, c'est d'entendre ces mots : « C'est fini, Merveille, nous partons demain pour le Château des Roses. » J'ai senti la raison rentrer dans ma tête et la joie dans mon cœur.

Adieu, Charmante ; malgré tous mes succès, je me dis toujours ta petite amie.

MERVEILLE.

P. S. — Laisse traîner la charade, tu auras peut-être le plaisir de la voir jouer par tes enfants et de prendre mon rôle.

NOTES

1 Julie Gouraud, *Mémoires d'une poupée, contes dédiés aux petites filles*, par M^{lle} Louise d'Aulnay, Paris, Amédée Bedelet, 1860, p. 13-19.

2 L'univers exclusivement féminin présidant à l'acquisition de celle qui deviendra Vermeille est représentatif de ces « romans de poupées », dans lesquels les hommes tiennent un rôle mineur. La poupée est fréquemment choisie par la mère (ou avec elle). Elle devient de fait la clef de voûte d'une relation triangulaire s'établissant entre mère, fille et jouet, relation destinée à former par simulacre.

3 La confection du trousseau de la poupée, permettant à la jeune fille de développer ses talents dans les travaux domestiques et de choisir avec goût et discrétion la mise de sa poupée, est un motif récurrent de cette littérature.

4 Le choix du nom de la poupée est également une étape cruciale. Souvent, en circulant de mains en mains, les poupées se voient renommées et revêtues en fonction de leur nouveau milieu social d'accueil.

5 Ces détails montrent combien enfant et jouet sont assimilés.

6 Le faubourg Saint-Germain est un des hauts lieux de résidence de la noblesse. Sous la monarchie de Juillet, il en vient à désigner un style de vie digne de la vieille élite, conservant ses traditions d'élégance dans le langage et les manières. C'est une aristocratie légitimiste qui l'habite. A *contrario*, le faubourg Saint-Honoré, abrite une aristocratie à tendance libérale, marquée par le bon sens et la modération. La bourgeoisie, elle, se concentre

Chaussée d'Antin. Voir Anne Martin-Fugier, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Paris, Fayard, 1990, p. 100-116.

7 Le bal d'enfants est un motif récurrent dans la littérature destinée aux jeunes filles au XIX^e siècle.

8 Henriette ne va pas à l'école. C'est habituel dans les milieux bourgeois où les mères s'occupent de l'éducation de leurs filles (même si ici, la fillette reçoit aussi l'enseignement d'un maître d'écriture). Voir Michelle Perrot, « Figures et rôles », dans *Histoire de la vie privée. T. IV : De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, p. 153-154.

9 Henriette se résoudra à mettre sa poupée en loterie pour aider une famille démunie – sacrifice régulièrement retrouvé dans les romans de poupées. Vermeille sera remportée par Adèle, une petite fille capricieuse, qui offrira un contre-modèle éducatif aux lectrices de Julie Gouraud.

10 Julie Gouraud, *Suite des Mémoires d'une poupée, contes dédiés aux petites filles*, par Mademoiselle Louise d'Aulnay, Paris, V.-A. Waille, 1843, p. 9-36.

11 *Robinson Crusoé* est publié par Defoe en 1720. La première traduction française date d'un an plus tard. Au XIX^e siècle, Petrus Borel fournit une traduction demeurée célèbre en 1836 : *Robinson Crusoé par Daniel de Foe, traduction de Petrus Borel*, Paris, F. Borel et A. Varenne, 1836.

12 Ultime propriétaire de Vermeille dans les *Mémoires d'une poupée*.

13 Jeune fille gâtée à laquelle Vermeille appartient dans les *Mémoires d'une poupée*. C'est elle qui remporte la loterie organisée par Henriette (voir l'extrait des Mémoires, n. 12).

14 Julie Gouraud met ici en abyme sa propre pédagogie, refusant les leçons de morale trop didactiques et explicites au profit de l'exemple en actes des modèles à suivre (ou à éviter).

15 L'adresse aux petites lectrices permet d'établir un lien complice et intime entre celles-ci, l'héroïne et l'autrice. Ici le ton badin permet d'évoquer les défauts récurrents des enfants – que l'on cherche à réformer –, en évitant la lourdeur didactique.

16 Auto-ironie d'une autrice consciente qu'elle puise à une voie morale qu'elle rejette simultanément.

17 Après la robinsonnade puis l'*exemplum*, Julie Gouraud change une fois de plus de ton et se tourne vers l'ouvrage scolaire ou de vulgarisation. Voir, à ce

sujet, Bénédicte Monicat, *Écrits de femmes et livres d'instruction au XIX^e siècle. Aux frontières des savoirs*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

18 Julie Gouraud dispense ici un savoir naturaliste et des détails pittoresques qu'elle doit tenir de sa mère, créole échappée de Saint-Domingue lors de la révolte de 1791. Voir **Michel** Manson, « Julie Gouraud et Saint-Domingue : du roman familial au roman pour enfants », art. cité.

19 *Sapotille* : « Fruit du sapotier, de la taille d'un citron et recouvert d'une écorce grise ou brune, dont la chair jaune orangé rappelle celle de l'abricot et qui se consomme presque blet, pelé et débarrassé de ses pépins, ou en marmelade (appelé aussi *abricot de Saint-Domingue*) » (TLF).

20 *Pomme-liane* ou *pomme d'or* : espèce de passiflore offrant de fruits ovoïdes jaunes orangés très sucrés.

21 La *grenadille* est également une espèce des passiflores produisant ce que l'on nomme « fruits de la passion ».

22 *L'atte* ou *pomme cannelle* est un fruit tropical gros comme une pomme. Sous des écailles épaisses et molles, il recèle une chair blanche, tendre, sucrée et parfumée qui se mange telle quelle.

23 Julie Gouraud profite de son récit pour dénoncer, *via* le monde des enfants, les mauvais traitements que pouvaient exercer les colons sur la population autochtone.

24 Julie Gouraud, *Lettres de deux poupées*, illustrées de 59 vignettes par Olivier, Paris, Hachette, 1876, p. 248-258.

25 Merveille doit jouer une charade.

26 Dans la lettre qui précède, Charmante a fait part à sa consœur d'une tocade passagère : vivre en fermière, mariée à un berger, dans une prairie de Nuremberg (Julie Gouraud, *Lettres de deux poupées*, éd. cit., lettre XXIII, p. 245).

27 Allusion aux *Mémoires d'une poupée* : Vermeille était mariée au prince Fortuné, un colonel des hussards, rapidement évacué du récit après les noces. Lors d'un voyage en train, une « main imprudente » lui passe en effet la tête par la fenêtre : Fortuné finira décapité et Vermeille, en deuil (éd. cit., p. 53-54). Charmante, dans les *Souvenirs de Charmante* de M^{me} de Villeblanche, connaîtra peu ou prou le même destin. Si les poupées sont prétextes à inculquer aux adolescentes les futurs passages obligés de leur vie sociale et familiale, elles ne doivent cependant se voir mariées durablement. L'univers éducatif doit rester strictement féminin.

- 28 Thérèse se voit confier Charmante ; Léon est son frère.
- 29 Gouvernante de Thérèse.
- 30 Merveille a raconté à sa comparse, dans ses lettres précédentes, l'organisation d'une comédie à l'occasion d'un mariage. Le théâtre de société était très répandu. Voir Jean-Claude Yon et Nathalie Le Gonidec (dir.), *Tréteaux et paravents. Le théâtre de société au XIX^e siècle*, Paris, Créaphis, « Silex », 2012, ainsi que Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, *Le Théâtre de société, un autre théâtre ?*, Paris, Champion, 2003.
- 31 Raymond est l'oncle de Louise, la petite fille à qui Merveille appartient.
- 32 Julie Gouraud, qui aime la variété formelle, insère ici une charade dans son roman épistolaire. Elle fournit ainsi un canevas de comédie à jouer pour ses petites lectrices – le P.-S. final de la lettre de Merveille les y invitera explicitement.
- 33 Giuseppe Marco Maria Felice Blangini (1781-1841) est un compositeur italien vivant à Paris. Surintendant honoraire et compositeur du roi sous la Restauration, il est l'auteur de romances et de nocturnes connaissant un grand succès. *Merveille*, en 1864, se donne en spectacle sur un air d'un autre temps, celui de ce début de XIX^e siècle définitivement révolu.
- 34 Le statut de comédien est encore problématique au XIX^e siècle, surtout pour les actrices, réputées vaniteuses, de peu de vertu et avides de luxe. Ce que vit Merveille est le symbole d'une existence certes trépidante et attirante, mais débauchée, de laquelle on cherche à éloigner les petites lectrices.
- 35 Les poupées aiment dans leurs récits se distinguer des marionnettes et autres pantins, qui n'ont pas leur autonomie ni leurs facultés intellectuelles.
- 36 Surnom de la petite Louise, qui possède Merveille.

AUTHOR

Julie Gouraud

IDREF : <https://www.idref.fr/080277217>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000118447693>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/10719779>

Les poupées médiatiques de Madame de Villeblanche

Madame de Villeblanche

DOI : 10.35562/fablijes.101

Copyright
CC BY 4.0

OUTLINE

La Poupée modèle. Journal des petites filles, revue bi-mensuelle, 1863-1924

« Conseils d'une vieille poupée », première année, février 1864, p. 73-76

« Causerie », deuxième année, mars 1865, p. 109-112

Les souvenirs de Charmante, 1865 – prépublication dans *La Poupée modèle* entre novembre 1863 et juillet 1865, avec pour sous-titre « Mémoires d'une poupée de bonne maison » (fig. 3) –, chapitres v et

vi

(extraits)

TEXT

Blanche d'Andeville (1835-19 ?), devenue M^{me} Seuriot, se pare du pseudonyme Madame de Villeblanche (ou Villebranche) pour publier des productions destinées à la jeunesse féminine. Elle fonde, en 1864, une revue, *La Poupée modèle*, qu'elle rédige sans doute entièrement. Périodique destiné aux petites filles bourgeoises, *La Poupée modèle* met en scène diverses figures de poupées – âgées ou jeunes – afin d'offrir aux abonnées un bimensuel leur inculquant les vertus domestiques indispensables à leur devenir : ordre, amour du travail, vertu, charité et humilité. Sont donnés des patrons de broderies, des travaux manuels divers (tels qu'un théâtre miniature ou une chambre pour poupée à monter au fil des numéros), mais également des recettes de « dînettes », de goûters, ou des conseils ménagers.

Les personnages centraux grâce auxquels un lien intime s'élabore entre le journal et son public sont deux poupées : la vieille poupée (double médiatique de M^{me} de Villeblanche) est prolixe en conseils moraux et pratiques adressés directement à ses lectrices, tandis que la facétieuse petite Chiffonnette, correspond dans chaque numéro avec la poupée fictive de la jeune lectrice, nommée Lily. Chiffonnette, qui en dépit de son bon cœur possède les défauts que l'on veut éviter aux abonnées (coquetterie, gourmandise ou agitation), raconte ses mésaventures sur un mode plaisant qui a de quoi amuser les lectrices tout en les mettant en garde. La pétillante poupée dut rencontrer un immense succès, si l'on en croit ses nombreuses allusions aux produits dérivés la concernant, allant de manteaux à la mode jusqu'à une revue dramatique pour enfants donnée aux Marionnettes-Lyriques, salle de spectacle pour jeune public. En 1865, M^{me} de Villeblanche publie *Chiffonnette, histoire d'une petite fille qui n'était pas sage tous les jours*, dont elle livre des extraits dans *La Poupée modèle*^a. L'héroïne est alors devenue une fillette, mais elle a conservé sa facétieuse fraîcheur.

Avatars des « Causeries » et autres « Chroniques » dispensées dans les journaux, ces deux feuilletons rituels de la revue offrent tant un enseignement moral, familial et social qu'une initiation mondaine enfantine, puisque l'environnement culturel des jeunes bourgeoises d'alors – promenades aux Tuileries, modes vestimentaires, bals et autres spectacles – est aussi abordé. À cet égard, ces textes sont riches de renseignements sociologiques concernant les rythmes de vie des jeunes filles bourgeoises au XIX^e siècle, du moins tels qu'on les concevait idéalement, entre devoirs familiaux, séjours estivaux à la campagne et jeux collectifs en société.

M^{me} de Villeblanche compose en outre des œuvres pour son périodique : des contes et des récits qui seront regroupés et édités dans *Contes d'une vieille poupée* en 1873. Surtout, elle y publie dès le premier numéro les *Souvenirs de Charmante, mémoires d'une poupée de bonne maison*, reprenant le modèle de Julie Gouraud pour faire vivre des aventures trépidantes à une héroïne de biscuit et de son circulant entre de multiples mains et traversant des milieux sociaux variés. Sont explorés les principaux passages de la vie des jeunes filles à qui l'œuvre est destinée, à l'instar du mariage que l'autrice traite avec force détails – sont représentées les cérémonies civiles et religieuses – et une remarquable originalité. Après la présentation d'un choix de « futurs », puis ses fiançailles, la confection de sa dot et celle de sa corbeille d'épousée – épisodes idylliques –, Charmante est livrée, désespérée et impuissante, aux désirs et aux jeux sadiques d'un chat étrangement lascif et brutal. L'épisode semble bien initier à mots-couverts les jeunes lectrices à ce qui les attend lors de leur future nuit de noces. Pourrait-on dès lors penser qu'il s'agit d'une forme de dénonciation de la bestialité masculine et de la soumission sexuelle imposée aux femmes – Charmante se vit pratiquement comme violée ? Sans doute pas. Au contraire, le silence et la docilité de l'héroïne semblent bien donner l'exemple du comportement que les petites lectrices devront adopter. En cela, la poupée se fait relais de l'éducation maternelle, se présentant comme « une "personne" rigide, ordonnée, raisonnable, qui apprend à la petite fille le contrôle du corps et que le désir et le plaisir n'existent pas, ne doivent pas exister dans la maison^b ». L'épisode, bien que long, mérite d'être livré entièrement, parce qu'il est un exemple notable de, pour reprendre les analyses de Laurence Chaffin, ce que Foucault nomme un « éréthisme discursif généralisé ». Il fonctionne en effet comme un dispositif de pouvoir « qui consiste à parler du sexe, au lieu de le camoufler, pour mieux assurer son contrôle » : « comme pour mieux en conditionner les effets, la question du sexe est abordée à couvert dans la littérature pour enfants^c. »

Amélie Calderone

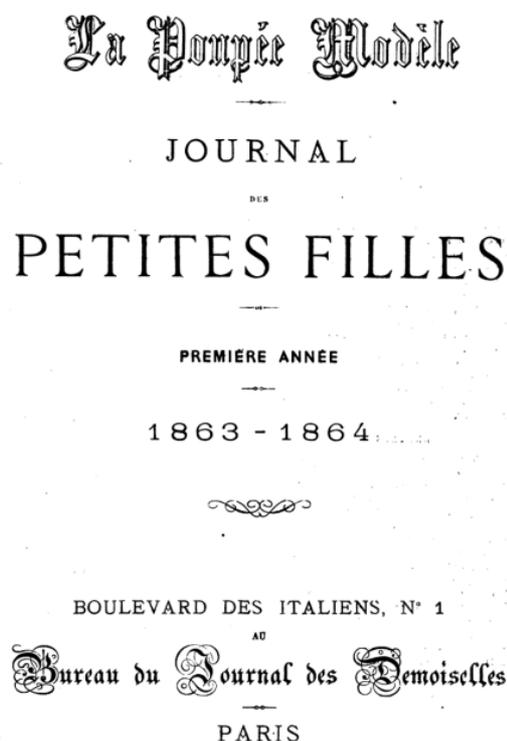
a. *La Poupée modèle*, troisième année, nov. 1865-oct. 1866, octobre 1866, p. 274-281.

b. Leïla Sebbar-Pignon, « Petites filles en éducation. M^{lle} Lili ou l'ordre des poupées », *Les Temps modernes*, Paris, n° 358, mai 1976, p. 1796.

c. Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse dans l'éducation des filles au XIX^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Brigitte Diaz, université de Caen Basse-Normandie, 2014, p. 158. L'autrice cite Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, 1. *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 45.

La Poupée modèle. Journal des petites filles, revue bi-mensuelle, 1863-1924

Fig. 1. Couverture de la revue *La Poupée modèle*, première année, nov. 1863-oct. 1864.



Source : Google Books

« Conseils d'une vieille poupée », première année, février 1864, p. 73-76

LA VIEILLE POUPÉE À SES PETITES AMIES¹.

Vous aurez été bien étonnées et bien désappointées, mes bonnes petites, en recevant, le mois dernier, votre planche de costumes à moitié coloriée². Je vous assure que j'en ai été tout aussi désolée que vous, et qu'il me tardait de pouvoir vous expliquer comment cet accident a eu lieu, car l'accueil charmant que vous faites à votre petit Journal l'oblige, non seulement à tenir ses promesses, mais encore à vous donner, par reconnaissance, plus qu'il ne vous a promis.

Voilà donc la chose telle qu'elle est arrivée. Depuis trois mois que la *Poupée Modèle* paraît, mais surtout dans les premiers jours de janvier, il y avait un tel encombrement dans nos bureaux, nos employés et nous-mêmes étions si fatigués d'un service de jour et de nuit, que bien des choses n'ont pu être surveillées comme elles le sont d'ordinaire ; c'est ce qui fait que nos coloristes ont eu, sans nous en parler, bien entendu, la malheureuse idée de ne peindre que le devant des travestissements que nous vous envoyions. — Nous nous en sommes aperçus au dernier moment, quand la plus grande partie des numéros de Janvier était déjà expédiée. Comment faire ? — Attendre le mois de Février pour vous donner cette explication, c'est, vous le voyez, le parti que nous avons pris.

À présent que vous savez nos regrets et notre désir de vous dédommager de la petite déception que nous vous avons si involontairement causée, je suis bien sûre que vous ne nous en voulez plus. Il vous sera, du reste, facile de réparer *ce désastre*, qui deviendra ainsi pour vous un nouveau sujet d'amusement.

Vous avez presque toutes des boîtes de couleur, n'est-ce pas ? Eh bien, coloriez vous-mêmes le revers de vos costumes ; la partie faite vous servira de modèle. Peut-être n'arriverez-vous pas à des teintes complètement semblables, mais comme le dos et le devant ne se voient jamais en même temps, cette différence disparaîtra. Voici, du reste, les couleurs à employer :

Le rouge est du *carmin* mélangé de *vermillon*.

Le jaune, de la *gomme gutte*³ avec un rien de vermillon.

Le vert, de la *gomme gutte* et du *bleu de Prusse* délayés ensemble. Ce vert peut également servir pour le feuillage des fleurs.

Le bleu, du *bleu de cobalt* avec beaucoup d'eau.

Les petites rayures Pompadour, ainsi que les garnitures de corsage de la soubrette, se font en *laque carminée*⁴.

Les cheveux en terre de sienne.

Surtout, ne mettez jamais votre pinceau dans votre bouche, car presque toutes les couleurs sont des poisons.

Maintenant, petites amies, laissez-moi encore vous remercier des jolies lettres que vous m'adressez et de la confiance que vous me témoignez. J'en suis, je vous l'ai déjà dit, tout heureuse et toute fière, mais je le serais encore bien plus si un de ces jours vos mamans m'écrivaient que depuis que vous recevez mes conseils, vous êtes devenues des petites filles bien douces, bien affectueuses, bien *rangeuses*, bien obéissantes, bien appliquées ; des petites filles modèles, en un mot ! Ce serait ma plus douce récompense, je vous assure, et j'aurais encore bien plus à cœur de vous être agréable, en voyant que, de votre côté, vous vous efforcez de me faire plaisir.

Je ne veux pas vous quitter sans vous donner quelques-uns de ces avis que vous recevez si gentiment et si docilement ; c'est à propos des bals d'enfants, où vous irez peut-être encore, à la mi-carême.

Vous lirez tout à l'heure l'histoire des mésaventures de Chiffonnette⁵, mes amies. Que cette histoire vous serve d'exemple : vous y verrez qu'on n'est jamais coquette et vaniteuse sans avoir à s'en repentir, et que l'on gagne toujours à s'en rapporter entièrement aux personnes qui, par leur âge et leur affection savent mieux que nous ce qui nous convient⁶. Vous n'y perdrez rien, allez !... Les mamans sont coquettes pour leurs filles, mais, du moins, elles sont coquettes avec goût, avec tact, elles ont une expérience que vous ne pouvez avoir, pauvres petites nées d'hier, et jamais, soyez-en sûres, on ne rira à vos dépens par leur faute. Elles sont si heureuses, les mamans, quand on vous trouve gentilles !... mais elles le sont surtout quand on vous trouve bonnes !... Soyez donc bonnes, mes fillettes, et laissez-vous rendre gentilles sans vous en mêler.

À présent, au bal ou dans toute autre réunion enfantine, il faut vous amuser bien franchement, de tout votre cœur, sans vous demander si l'on vous trouve bien ou mal mises. Qu'est-ce que cela vous fait, n'est-ce pas ? c'est l'affaire de votre petite mère, et non la vôtre. Vous êtes là pour sauter, et pas pour vous préoccuper de ces choses. D'ailleurs, en admettant même que vous ayez une toilette qui attire les regards, cela ne vous rend pas meilleures au fond, vous le savez aussi bien que moi... Qui vous dit même que parmi les petites filles qui dansent à côté de vous et que l'on ne remarque même pas parce qu'elles sont habillées plus simplement, il n'y en a pas qui valent dix fois ce que

vous valez, malgré votre belle robe de soie ?... Vous voyez bien, ce serait une folie de tirer vanité d'un si mince avantage.

Encore une recommandation : les petites filles, au bal et partout, doivent avoir des manières douces, polies, et n'être ni brusques, ni tapageuses, ni espiègles comme des collégiens en vacances. Elles peuvent sauter, rire, jaser — je crois que cette dernière recommandation est bien inutile — mais sans bruit, sans éclats, sans courir comme des petites folles à travers les salons, bousculant les uns, bousculées par les autres, au risque vingt fois de se jeter par terre, ce qui peut arriver, croyez-moi, quand même on n'aurait pas la queue de Chiffonnette.

Elles ne doivent pas non plus se jeter comme des petites affamées et des petites gloutonnes sur les plateaux chargés de gâteaux et de rafraîchissements que l'on passe devant elles. Sans doute, il n'est pas mal de boire et de manger à sa soif et à sa faim, mais si j'étais petite fille, oh ! je serais bien honteuse si l'on pouvait jamais supposer que je suis gourmande !

Il faut aussi que je vous apprenne qu'il est très imprudent, quand on est en nage, de boire froid ou d'aller d'un appartement chaud dans un endroit plus frais... Je sais bien que les mamans sont là pour veiller à tout cela... mais on ne les a pas toujours derrière soi, quand on est tentée, au passage, par un verre de sirop ou de limonade, ou quand, au milieu d'un galop effréné, on traverse, pour ne pas s'arrêter, le vestibule ou toute autre pièce non chauffée. D'ailleurs, il est toujours bon de savoir ces choses-là... et de les retenir. C'est ainsi que l'expérience s'acquiert, et que plus tard on est à même d'être utile à son tour aux autres, en leur disant : « Faites ceci, ne faites pas cela », comme se permet si souvent de vous le répéter.

VOTRE VIEILLE POUPÉE.

« Causerie », deuxième année, mars 1865, p. 109-112

Bleuette⁸ est partie, ma chère Lily ! partie sans voir *la Poupée Modèle* (fig. 2) des Marionnettes-Lyriques, que l'on ne joue pas encore⁹... Elle en a eu beaucoup de chagrin et moi aussi, mais son bon papa était obligé de retourner à la campagne pour ses travaux de jardin déjà un peu en retard, il n'y avait pas moyen de reculer. Monsieur de V..., afin de nous consoler l'une et l'autre, nous a presque promis de la ramener quand commenceront les représentations de cette fameuse *Revue*, où je dois jouer un rôle... si désagréable peut-être... Conçois-tu mon tourment d'être si longtemps dans l'incertitude ? Pourtant, comme on s'accoutume à tout, je pense beaucoup moins à cela que dans les premiers jours. Il est vrai de dire que j'ai eu bien des distractions dans les derniers temps du séjour de Bleuette.

Bonne Amie¹⁰ nous a permis d'inviter toutes nos petites amies à l'occasion du carnaval, et aussi à cause de l'ouverture du théâtre que notre journal nous a donné¹¹. Une vraie soirée, ma chère, avec des bougies dans les candélabres, des fleurs dans les jardinières, des friandises, des rafraîchissements sur des plateaux ; des robes blanches... Une soirée finissant non pas à huit heures comme toutes nos fêtes d'enfants, mais à onze heures, comme un bal de grandes personnes !... Au fait, je crois qu'un bal finit plus tard que cela ; le sais-tu, toi ? Après tout, ça ne fait rien à la chose, n'est-ce pas ?

Fig. 2. Dessin de la « poupée modèle » illustrant la fin de certains articles de la revue. Par ex., page 108 de *La Poupée modèle*, deuxième année, mars 1865.



Source : Google Books [p. 405 du PDF]

Oh ! ma Lily, que n'étais-tu là ! comme nous nous sommes amusées !... Nous avons joué la comédie, sauté, dansé, fait de la musique, une vraie soirée, je te dis !... J'avais appris un petit morceau à quatre mains avec Bleurette, ainsi que le quadrille accompagnant ce numéro. Quoique je ne sois pas forte, on m'a applaudie beaucoup... sans doute à cause de Bleurette qui joue bien mieux que moi. Pourtant, lorsqu'à mon tour j'ai exécuté toute seule la mazurka qui porte mon nom, on a dit que j'allais bien en mesure et que c'était très bien. Cela m'a donné du courage à la musique. Je me suis promis d'étudier consciencieusement pendant une heure tous les jours, ce que je ne faisais pas souvent auparavant. De plus, je tâcherai de bien me rappeler les observations que ma maîtresse m'aura faites à ma leçon, et je recommencerai les passages difficiles tant que je ne les saurai

pas sans manquer. J'aimerais aussi un peu mieux les gammes et les exercices ; je jouerai *mes études* sans faire la moue... mais je te conte là un tas de choses tout à fait en dehors de mon sujet.

On avait dressé notre théâtre sur une table recouverte d'un tapis, entre la porte à deux battants du salon et de la salle à manger. Les portières cachaient Bleurette, monsieur de V... et Bonne Amie, qui, réunis dans la salle à manger, s'étaient chargés de faire parler les acteurs. De temps en temps, Bleurette passait sa petite tête blonde entre les draperies et souriait aux enfants rangés sur des banquettes devant le théâtre. Moi, debout dans le salon, je faisais les honneurs, je donnais de bonnes places aux petites filles qui arrivaient, je les débarrassais de leurs manteaux, j'allais, je venais, je causais avec tout le monde comme une véritable maîtresse de maison. C'est très amusant de recevoir ses amies ! Et puis, j'avais une belle robe blanche ! si fraîche... si légère... des rubans bleus qui me donnaient une mine si rose... j'étais bien gentille, va !... Et quoique je sois guérie de la coquetterie, ça me faisait plaisir tout de même d'apercevoir mon visage à droite, à gauche, de tous les côtés à la fois dans les glaces du salon, à chaque mouvement que je faisais. Bleurette avait la même toilette que moi, avec cette différence que ses rubans, au lieu d'être bleus, étaient cerise.

Elle a joliment fait parler Pierrette¹², notre amie Bleurette !... Et Colombine la bavarde donc ? Monsieur de V... nous a aussi bien amusées en imitant successivement le langage de Polichinelle, de Gilles le gourmand, et de l'espiègle Arlequin... Par exemple, encore un peu, la représentation était interrompue par un incendie. Bleurette, en passant imprudemment la Mère Gigogne très près d'une des bougies qui éclairaient la scène, a enflammé un petit bout de ses volants. Si Bonne Amie ne s'en était aperçue à l'instant même, madame Gigogne était complètement rôtie, et peut-être Bleurette avec, ce qui eût été bien plus grave... sans compter notre pauvre théâtre, qui n'aurait pas échappé non plus !... Je te raconte cela pour que tu prennes tes précautions quand tu joueras la comédie à ton tour.

Quoi qu'il en soit, la pièce n'a pas été arrêtée par cet événement, seulement des applaudissements ont éclaté avec fureur quand la Mère Gigogne a reparu sur le théâtre avec son volant brûlé.

Ah ! Lily, quel malheur que ces fêtes ne puissent durer toujours !...

Le lendemain nous étions si tristes et si fatiguées, Bleurette et moi, que nous dormions debout et que nous n'avions pas le courage de proférer une parole. C'est tard de se coucher à onze heures, quand on n'en a pas l'habitude... Et puis, ce n'est pas gai de se dire : « La voilà passée, cette réunion dont nous avons parlé pendant si longtemps ! » Eh bien, Bonne Amie et monsieur de V... prétendent que tout passe ainsi dans la vie, et que l'on regrette toujours comme cela quelque chose. Est-ce ennuyeux ?...

Notre conversation languissait donc. Pour la ranimer, je dis à Bleurette :

— As-tu remarqué deux petites filles, vêtues l'une de rose, l'autre de bleu, et assises en face du théâtre ?

— Je crois bien ! elles ne se quittaient pas ! Elles regardaient ceux qui entraient, puis elles riaient et se parlaient bas... on eût dit qu'elles se moquaient de tout le monde.

— C'est aussi ce qu'elles faisaient ! Blondine C... — la petite rose — est jalouse et vaniteuse comme il n'est pas possible de l'être ! Personne ne lui semble jamais bien ! Elle seule a tous les mérites et toutes les belles robes.

— Et la petite bleue ?

— Oh ! elle, c'est une bonne enfant ! mais elle est un peu sottée... c'est pour cela que Blondine s'arrange si bien avec elle.

— Comment appelles-tu la jolie petite demoiselle qui est entrée en sortie de bal rayée d'or, pendant que je m'amusais à faire sauter le bébé de ma cousine après un pantin que je lui montrais par-dessus le théâtre ?

— Bah ! une petite prétentieuse !... elle se croit déjà une dame et copie toutes les grandes personnes qu'elle voit. C'est Bellotte de R... En faisait-elle des cérémonies et des salutations avec sa bouche en cœur et son bouquet !...

— Pas trop... elle avait fort bonne grâce ! J'ai trouvé très aimable aussi la jeune fille qui a tourné les pages de notre cahier pendant que nous jouions notre morceau. Quel air doux et modeste ! quelle charmante politesse !...

– Ne t’y fie pas, Bleuette ! C’est devant les étrangers qu’elle est comme cela, mais chez elle, il paraît que c’est un petit démon... Je le sais bien, puisque c’est Chérie, la poupée d’Amélie d’A... qui me l’a dit.

– J’ai de la peine à croire cela, Chiffonnette...

– Et vous avez raison, mon enfant ! fit notre Vieille Poupée survenant. Ne croyez jamais le mal que l’on dit des autres. Cette jeune fille est un modèle, et je voudrais vous voir l’une et l’autre lui ressembler... ce n’est pas elle qui arrangerait ses compagnes comme le fait depuis une demi-heure mademoiselle Chiffonnette !

Je devins rouge, toute rouge de confusion, et je me mis à pleurer. Bonne Amie avait raison, c’était bien mal ce que je venais de faire là ! Critiquer ses amies les unes après les autres le lendemain du jour où je les avais reçues, accueillies comme si je les aimais de tout mon cœur... dévoiler leurs défauts à Bleuette qui n’en connaissait aucun, me moquer sans pitié de leurs petits travers quand je valais dix fois moins que la plus mauvaise d’entre elles, oh ! c’était bien mal ! J’avais été fausse et méchante... je me faisais honte à moi-même !

Aussi mes larmes coulaient en abondance, et la bonne petite Bleuette avait beau m’embrasser, cela ne me consolait pas.

– Laissez-la pleurer, Bleuette, dit enfin Bonne Amie ; elle n’a pas tort de se repentir, et le souvenir de son chagrin d’aujourd’hui l’empêchera, je l’espère, par la suite, de retomber dans la même faute.

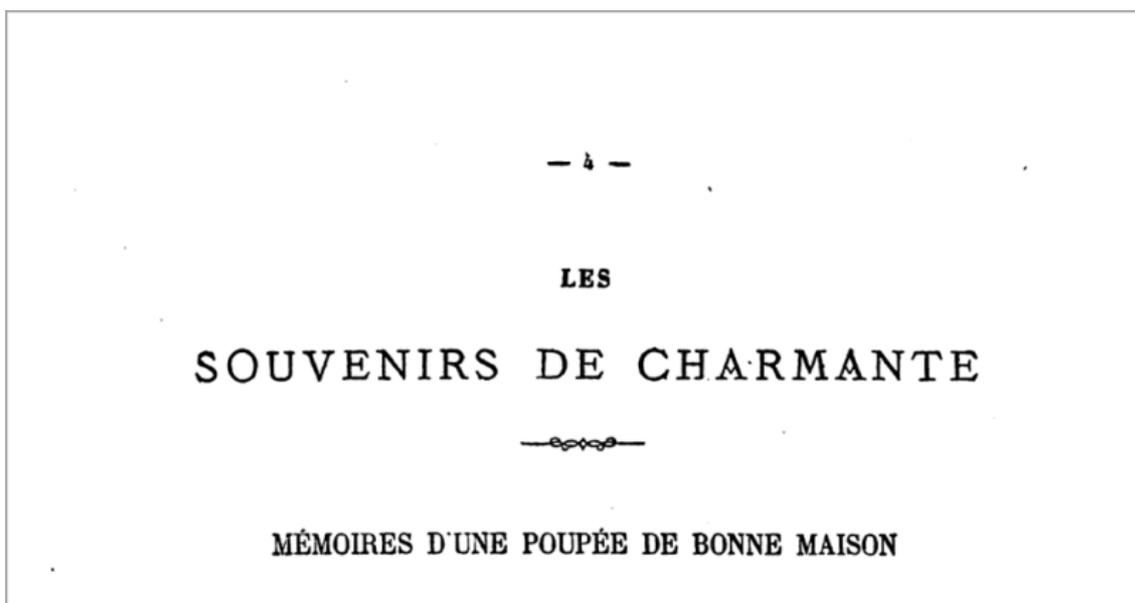
– Oh ! oui. Bonne Amie, je vous le jure ! m’écriai-je entre deux sanglots.

Et à toi aussi, Lily, je le jure... non jamais, je ne parlerai mal de mes amies désormais... je ferai mieux, même... si elles ont des défauts, eh bien, je les cacherai autant que cela dépendra de moi, afin d’empêcher les autres de s’en apercevoir.

CHIFFONNETTE.

**Les souvenirs de Charmante, 1865
– prépublication dans *La
Poupée modèle* entre novembre
1863 et juillet 1865, avec pour
sous-titre « Mémoires d'une
poupée de bonne maison »
(fig. 3) –, chapitres V et VI (extraits)**

Fig. 3. « Mémoires d'une poupée de bonne maison », *La Poupée modèle*,
première année, novembre 1863, p. 4.



Source : Google Books

v¹³

Morbleu ! colonel, vous avez une belle chance ! s'écria M. Paul¹⁴ en secouant chaleureusement la main de son Garde-Française. Jurez à madame que vous rendrez sa fille heureuse. Dès ce moment, vous êtes le prétendu de mademoiselle Charmante, et vous pourrez lui offrir des bouquets tous les jours.

– Des bouquets ! répéta Lucile charmée (je ne l'étais pas moins !), oh ! c'est faire les choses en gentilhomme !

– Et des bonbons ! continua Paul.

– Des bonbons ?

– Nous, les croquerons, ensemble, sœur, à la santé et à la prospérité de nos marionnettes.

– Marionnettes !... ce monsieur Paul a parfois des expressions !... Quoi qu'il en soit, je ne lui en voulus pas, j'étais trop contente de devenir madame Mirliflor.

– Ainsi, c'est une affaire faite, reprit M. Paul avec sa brusquerie accoutumée ; colonel, embrassez votre fiancée !

– Y penses-tu, mon frère ? s'écria Lucile qui était très forte sur l'étiquette¹⁵ ; les choses ne se passent pas ainsi ! M. de Berlines a baisé la main de ma cousine Berthe, et voilà tout. Je le sais bien, puisque j'étais là.

– Qu'est-ce que-cela fait ? riposta M. Paul.

– Cela fait que je ne veux pas, ce n'est pas le jeu !...

– Baste ! baste ! Lucette, le jeu c'est comme on veut !... voici justement l'oncle Jean qui va te le dire.

–Quoi ? quoi ?... Qu'y a-t-il, mes mignons ? dit en déposant un baiser sonore sur chacune des têtes blondes qui se penchaient vers lui, un petit vieillard, à la figure de casse-noisette, qui entra en ce moment.

On lui raconta le débat, qui l'amusa beaucoup, puis Lucile me fit complaisamment admirer par lui.

Il faut vous dire, mes enfants, que cet oncle-là était le modèle des oncles, *l'oncle-gâteau* par excellence¹⁶. Il ne venait jamais chez ses petits neveux sans avoir les poches pleines de dragées, et les plus beaux jouets de Lucile et de Paul étaient des cadeaux de M. Jean... C'était un vieux garçon qui raffolait des enfants, et qui, ayant d'immenses revenus à dépenser pour lui tout seul, et ne sachant que faire de son argent, comblait ses neveux de gâteries de toutes sortes. Aussi, l'adoraient-ils et recouraient-ils à lui dans toutes les occasions

possibles. Le beau colonel, mon futur, était encore un des présents de M. Jean.

– Ah çà ! voyons, enfants, dit celui-ci en prenant une large prise après avoir payé à ma beauté le tribut d'admiration qu'on lui demandait, tout ça c'est bel et bon, mais quand on se marie, il faut songer au positif... Avez-vous discuté les affaires d'intérêt ?

– Ma foi non, oncle Jean, nous n'y avons pas pensé.

– Voilà un désintéressement bien rare, fit l'oncle avec un sourire mi-bienveillant mi-sarcastique. Alors j'y veux penser pour vous, car je désire vivement le bonheur des futurs conjoints.

Paul échangea un regard et un sourire joyeux avec sa sœur ; ce début présageait de nouvelles largesses du généreux oncle.

– Çà, fillette, qu'est-ce que tu donnes en dot à ta poupée ?

– Moi, mon oncle, dit Lucile en se redressant, un superbe trousseau tout neuf, mon beau ménage de porcelaine dorée, un lit d'or et de satin rose, et tout mon service à thé en vaisselle plate.

– Bien, très bien !... et toi, Paul ?...

– Dame ! fit Paul en se grattant l'oreille (c'était son geste favori), mon Garde-Française n'a guère que son habit. Il est vrai qu'il est pas mal doré aussi, mais ça ne vaut pas grand-chose, en somme... vu que je ne possède, moi, que des canons, des soldats, des chevaux, des ballons et un tambour. Ah ! j'ai encore un atelier complet de menuiserie, mais cela ne peut pas servir de dot à un colonel ?

– Pas tout à fait, dit l'oncle en soutenant avec peine sa gravité. Une demoiselle aussi distinguée que mademoiselle Charmante ne se plairait pas d'ailleurs dans un atelier de menuisier. Eh bien, écoute, comme c'est moi qui t'ai donné le colonel, je me charge de la corbeille et je lui achète, en outre, un mobilier digne de la belle dame qu'il épouse.

– Mon bon oncle ! mon petit oncle chéri ! s'écrièrent les deux enfants ravis en sautant au cou de M. Jean qui paraissait aussi content qu'eux.

– Ah ! oncle Jean, je vous y prends encore à gâter mes enfants, dit une douce voix qui nous fit retourner tous. C'était la comtesse.

– Ma foi, ma nièce, pourquoi sont-ils si gentils et si drôles ? Figure-toi que je viens de trouver les petits gaillards en grand conciliabule pour le mariage de mademoiselle Charmante... (c'est Charmante, n'est-ce pas, Lucette, que se nomme cette belle dame ?) ils étaient bien amusants, va ! aussi j'ai ri de tout mon cœur et je suis intervenu pour la dot du prétendu.

– En vérité ? Ah ! oncle-gâteau, vous me les perdrez, voyez-vous ? Jamais je ne vis d'enfants plus comblés que les miens ; ils n'ont le temps de rien désirer, et ils perdent, à force de plaisirs, le goût du travail.

– Petite mère, tu sais que nous sommes en vacances... s'empressa d'objecter Lucile.

– C'est vrai, vous en avez encore jusqu'après la première huitaine de janvier ; mais ensuite, je compte bien, ma fille, que tu te rappelleras ta promesse ?

– Oh ! mère, ne crains rien, fit vivement la petite fille, comme si elle craignait de voir entamer un sujet de conversation épineux.

– Ah çà, dit le bon oncle devinant sa pensée et lui venant en aide, quand faisons-nous la noce ? car je m'invite, moi, c'est bien le moins ! Mais comme je ne veux être à charge à personne, je fais les frais de la dînette. Il nous faut une dînette splendide !

– Dites donc, oncle Jean, reprit la mère avec un sourire, vous voulez que je ne sois pour rien dans le bonheur de ces *jeunes gens-là*, moi ?

– Faites pour eux ce qu'il vous plaira, ma nièce, répondit M. Jean sur le même ton ; invitez les petites amies de votre fille, donnez-leur un bal si bon vous semble...

– Oh ! c'est cela, petite mère, un bal d'enfants et de poupées !... ce serait si gentil ! et Charmante serait si admirée !...

– Un bal ? répéta la comtesse indécise, c'est que c'est bien de l'embarras et bien du bruit !

– Quel embarras, maman ? demanda M. Paul. Tu réunis quelquefois les amies de ma sœur ; eh bien ! ce sera la même chose, pas davantage... N'est-ce pas, oncle Jean ?

– Sans doute, mes mignons. Moi, j'opte pour le bal.

– Alors, va pour le bal, puisque vous êtes tous contre moi, fit la comtesse, après un dernier soupir d'indécision.

– Et quand cette belle fête ?

– Je ne vois guère que la veille de Noël.

– Le jour de l'arbre de Noël¹⁷ ? Oh ! mère la bonne idée, ce sera double plaisir !

Et Lucile et Paul sautaient de joie :

– Nous ferons la cérémonie le matin, la dînette l'après-midi, et nous danserons le soir en attendant les surprises du bel arbre.

– Comment ! dit la comtesse, vous n'êtes pas encore satisfaits ? Vous vous attendez à des surprises ? Vous êtes donc insatiables ?

– Dame, maman !...

– Ils ont raison, ces petits, riposta M. Jean. Est-ce que ce serait Noël, s'il n'y avait pas d'arbre à surprise ?

Le lendemain, Lucile envoya à ses amies des petits billets couleur de rose, conçus à peu près en ces termes :

« Mademoiselle Lucile de *** a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Charmante, sa poupée, avec monsieur Mirliflor, colonel aux Gardes-Françaises, de chez Giroux. Elle vous prie d'assister à la dînette et au bal qui suivront la cérémonie, et qui auront lieu en son hôtel, rue Saint Dominique, 23¹⁸. » Puis venait ce petit post-scriptum que je transcris sans les fautes d'orthographe, attendu qu'il est encore bien assez curieux comme cela :

« P. S. – Et maintenant, ma chère, disait Lucile, parlons bien : maman m'a donné pour mes étrennes une belle poupée avec un trousseau. Je la marie avec un pantin de Paul. C'est mon oncle Jean qui donne la corbeille, il donne aussi le mobilier. Ce sera superbe. Nous ferons la dînette, nous danserons, sans compter l'arbre de Noël... Apporte la tienne, et surtout mets-lui une belle robe. Charmante sera splendide.

Nous nous amuserons bien !!!

Ta petite amie,

LUCILE. »

Fig. 4. Frontispice des Souvenirs de Charmante, éd. cit.



Charm.

Oh ! maman ! la jolie Poupée ! s'écria-t-elle.

P. 4.

« Oh ! maman ! la jolie Poupée ! s'écria-t-elle. »

Source : gallica.bnf.fr/BnF

M. Paul adressa à ses camarades des lettres à peu près analogues, en leur recommandant d'amener, pour faire danser mesdemoiselles les poupées, tout ce qu'ils pourraient avoir de pantins.

Je passe rapidement sur les huit jours qui s'écoulèrent, jusqu'au moment où je devins madame Mirliflor. Pendant ce temps, rien ne troubla mon bonheur. Je fus gâtée, parée, embrassée à la journée par Lucile ; je passai toutes mes soirées avec l'aimable Garde-Française, qui n'arrivait jamais sans un ravissant bouquet de violettes, de myosotis ou de roses-pompons et des bonbons que Lucile et son

frère croquaient à notre intention. Tous mes désirs de vanité furent comblés ; l'oncle Jean fit les choses en prince.

Le mobilier de ma chambre à coucher fut en satin rose¹⁹, pour aller avec le lit que j'avais déjà. Rien n'y manquait, depuis la petite chauffeuse en tapisserie placée au coin du foyer, jusqu'à la toilette en marbre blanc où s'étaient tous mes ustensiles de toilette ; depuis l'armoire à glace où je me voyais tout entière, jusqu'à la garniture de cheminée en argent bruni. Il y avait même une délicieuse veilleuse formant suspension le jour, lampe la nuit, et qui répandait sur tous les objets une lueur si douce, qu'elle me rendait cent fois plus jolie. C'est Lucile qui le trouvait, du moins, et Lucile s'y connaissait !

La salle à manger eut des chaises, une table en bois sculpté et un dressoir dans le même style, sur lequel ma petite maîtresse étala avec une coquette symétrie la belle vaisselle qu'elle me donnait en dot.

Le salon fut meublé tout en velours cerise sur bois doré – genre Louis XV avec guéridon à crépines, lustre, pendule et candélabres en rocaïlle. – Il y eut jusqu'à un boudoir ou cabinet de travail contenant une mignonne bibliothèque remplie de petits livres faits spécialement pour les poupées, une table-bureau avec tout ce qu'il fallait pour écrire, depuis les papiers à lettre et les enveloppes microscopiques, jusqu'aux timbres-poste à attacher sur ma correspondance. Je ne parle ni de l'encrier de bronze digne de l'étagère la plus soignée, ni du porte-plume assorti à l'encrier, ni de la boîte à cire et à pains à cacheter, ni des albums de dessin, ni du piano à ma taille avec sa musique lilliputienne, ni... ni... de mille autres choses encore qu'il serait trop long de vous énumérer. Tout cela, sans doute pour rappeler à Lucile qu'elle devait bien vite s'instruire afin de faire l'éducation de sa poupée, car c'est peu d'être riche et belle si l'on est une ignorante et une sotte.

La comtesse abandonna à sa fille, pour l'installation de ce fastueux mobilier, un cabinet qui servait autrefois de salle de bain et qu'elle fit arranger tout exprès à notre intention, à la condition expresse toutefois que tous les jouets de Lucile seraient enfermés là, et qu'on ne les verrait plus traîner nulle part. C'est ainsi que j'appris que la petite fille n'avait pas beaucoup d'ordre ; j'avais déjà cru m'en apercevoir au pêle-mêle qui régnait dans mes effets depuis que Lucile en avait le gouvernement²⁰. On appela ce cabinet la *maison*

de Lucile. Je trouve qu'on aurait tout aussi bien pu dire : la maison de Charmante.

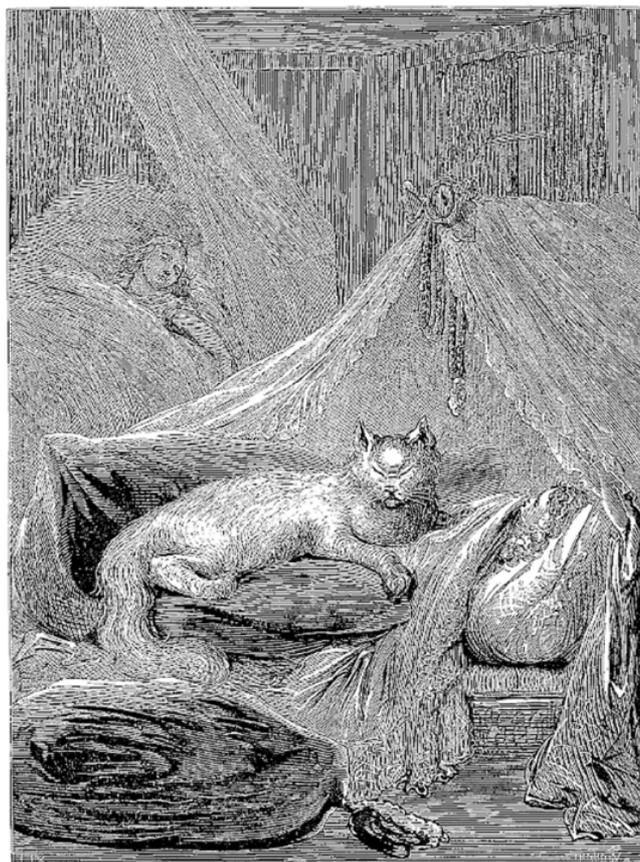
La veille de mon mariage, un domestique en livrée m'apporta dans un splendide chiffonnier en bois de rose (un chiffonnier à ma taille comme tout le reste !), les présents du futur ou plutôt de l'oncle Jean, la corbeille²¹ en un mot. Jugez de ma joie et de celle de ma maîtresse en y trouvant deux cachemires²² – une parure de corail montée sur or vrai, s'il vous plaît, et se composant du peigne à chignon, des peignes à bandeaux, de la broche, du collier, des bracelets, des boucles d'oreilles, boutons de manche, épingles, montre, etc., le tout dans un écrin de velours à mon chiffre. Il y avait encore une délicieuse robe de moire bleue, une autre en velours vert, une sortie de bal en satin blanc bordée de cygne, une parure en dentelle d'Alençon, une robe de chambre pensée, toute piquée, ouvrant sur un coquet jupon de batiste brodé jusqu'au haut, une petite veste soutachée d'or, un chapeau rose avec un beau marabout blanc pour mes visites de noces, mille et une futilités enfin plus élégantes les unes que les autres. Il y avait jusqu'à mon livre de mariage en ivoire sculpté, à mon carnet de visites rempli de cartes à mon nom et à ma bourse de crochet blanc et argent contenant vingt petites pièces de 5 francs en or.

Lucile était dans le ravissement. Aussi, quand l'oncle Jean arriva la mine tout épanouie, pour juger de l'effet de son cadeau, faillit-elle l'étouffer de caresses. Il fallut même que le bon oncle consentît à ce que je l'embrassasse pour lui témoigner ma reconnaissance. Puis les enfants et l'oncle se mirent à débattre gravement le menu de la grande dînette, et cette conversation avait tant de charme, que, lorsque la comtesse donna le signal de la retraite, tout le monde trouva que c'était bien tôt. Il était pourtant dix heures ! mais Lucile se consola en pensant que la nuit serait vite passée, et s'endormit en rêvant à mes succès du lendemain.

Elle voulait faire pâmer d'admiration devant moi toutes ses petites amies, dont aucune ne me connaissait encore, ma chère maîtresse ayant obstinément refusé de me montrer avant le grand jour.

Cette nuit-là, je dormis encore moins bien que la nuit de ma première entrevue avec le seigneur Mirliflor. Mes cachemires, ma robe de mariée, mon colonel, mon salon cerise, tout cela dansait devant mes yeux et m'empêchait de les fermer. Pour comble d'ennui, M. Moumouth²⁴ (fig. 5), que je continuais à détester cordialement, quoique sa faveur fût bien diminuée depuis que j'habitais l'hôtel, M. Moumouth, dis-je, vint, au milieu, de la nuit, se coucher sans, façon – et au risque de m'écraser – sur mon édredon qu'il trouvait sans doute plus chaud et plus moelleux que son coussin de velours. Puis, comme il était jeune et qu'il aimait à jouer, il s'amusa à batifoler avec les brides de mon bonnet de nuit et à se faire les ongles dans les dentelles de mon oreiller. J'étouffais, je tremblais pour ma figure et pour mes yeux, et pas moyen de crier !... Je me voyais déchirée par les griffes de cet affreux matou, ou bien défigurée, décolorée par sa langue rude, dont il me semblait déjà sentir le contact sur mes joues roses. Oh ! c'était un horrible cauchemar ! Heureusement Moumouth se lassa de son jeu : il finit par se creuser une petite place à côté de moi et par s'endormir avec un ronron sonore... Je respirai... mais que la nuit me parut longue avec un pareil voisinage ! Enfin, vers le matin, ce vilain chat m'abandonna pour aller se coucher sur le lit de Lucile, qui dormait toujours comme une bienheureuse. Elle s'éveilla, l'accueillit avec une caresse et un baiser, que j'entendis, puis se rendormit jusqu'au grand jour, me laissant en proie à un accès de jalousie pire encore que tous ceux que j'avais eus jusque-là.

Fig. 5. « Pour comble d'ennui, M. Moumouth... », *Souvenirs de Charmante*, éd. cit., chap. vi, n. p. [entre les pages 46 et 47].



Charm.

Pour comble d'ennui, M. Moumouth, etc....

P. 47.

Source : gallica.bnf.fr/BnF

En me levant, ma maîtresse ne s'aperçut même pas que son chat m'avait décoiffée, et moi je ne pus le lui dire... Pauvres poupées ! voilà pourtant comme nous sommes ! Nous souffrons tout et nous n'avons pas le pouvoir de nous plaindre. Oh ! chères petites amies, qu'il faut donc que vous vous attachiez à devenir attentives et bonnes pour prévenir et comprendre les douleurs de vos poupées.

Ma toilette fut longue, longue... Tout était prêt depuis trois jours, cependant ; mais il y avait dans ma chevelure une mèche si rebelle, qu'il fallut appeler la femme de chambre pour la dompter. Enfin, on la fit, tant bien que mal, tenir dans ma couronne de fleurs d'oranger ; on m'enveloppa avec grâce dans mon grand voile de tulle ; on attacha, avec toutes les précautions possibles, mon bouquet à la robe de

moire blanche que la comtesse m'avait donnée, Lucile ayant entendu dire qu'une mariée dont le bouquet tombait était sûre d'être malheureuse en ménage ; puis on admit le colonel.

Il fallait voir comme il était soigné et pommadé aussi, ce jour-là. Il nous tint compagnie jusqu'au moment où l'on vint avertir Lucile que ses petites amies étaient arrivées. Oh ! ce fut un moment solennel !

Lucile, parée comme pour un jour de noces, me prit par la main et m'introduisit au salon, où une trentaine de petites filles, de petits garçons, de poupées et de pantins étaient déjà réunis. Il fallait voir toutes ces têtes mutines, guettant avec curiosité l'entrée de cette Charmante dont on leur avait conté tant de merveilles !... Je crois que les poupées et les pantins n'étaient pas moins désireux que leurs petits maîtres de faire ma connaissance... Ils étaient tous en brillants atours ; mais, je dois l'avouer — est-ce vanité ? est-ce aveuglement ? — toutes ces poupées me parurent élégantes sans distinction, et pas un de ces pantins, polichinelles ou pierrots, marquis ou militaires, ne me sembla digne de cirer les bottes de mon colonel.

Vous allez me dire : « Comment, mademoiselle Charmante, vous qui étiez si émue, si intimidée, vous avez pu faire toutes ces réflexions ? » Dame, mes enfants, je ne les fis pas tout de suite ; c'est ensuite, en me rappelant... Et puis, quand même, il ne fallait pas tant de temps pour voir ces choses, avec des yeux comme les miens.

Un hourrah général s'éleva à mon approche ; il était clair que je surpassais en beauté tout ce que les petites imaginations avaient rêvé. Lucile me fit faire, les yeux baissés, de fort belles révérences à toute la société, puis elle me présenta, en particulier, à quelques-unes amies intimes. Je passai de main en main ; chacun me déclara belle à ravir et mise avec un goût exquis. Mais je remarquai sur quelques-unes de ces figures enfantines, et parmi celles qui me vantaient le plus haut, une expression qui ressemblait à du mécontentement... Ces petites filles-là étaient des petites jalouses, des petites envieuses qui, au lieu d'être heureuses du plaisir que Lucile voulait leur donner, s'attristaient de ce qu'elles n'avaient pas, elles, une aussi jolie poupée et un oncle aussi généreux. Qui sait même si les méchantes, qui prenaient tant de soin pour cacher leur dépit, ne souhaitaient pas, tout bas, qu'il m'arrivât quelque chose de fâcheux, afin de les venger de n'être pas aussi bien partagées que leur

compagne ? Oh ! quelle odieuse nature !... Des enfants pareils devraient être montrés au doigt et bannis de la société !...

C'est pourtant si agréable de jouir du plaisir que l'on voit à ses amis ! Mais, grâce à Dieu, toutes les petites filles ne sont pas ainsi ; il en est même fort peu, et parmi celles qui étaient là, le plus grand nombre admirait franchement ma figure et savait gré à Lucile de l'amusement qu'elle leur procurait. Mon beau colonel fut de moitié dans l'ovation que l'on me fit, et déclaré digne de devenir mon époux.

Bientôt le son argentin d'une clochette se fit entendre.

– L'heure de la cérémonie est arrivée, mes bonnes amies, dit Lucile avec emphase ; cette cloche nous l'annonce.

Là-dessus, il y eut un branle-bas général dans la société : les petits garçons vinrent, comme des hommes, offrir le bras aux fillettes, les pantins aux poupées, et tout le monde se rendit en bon ordre à la bibliothèque, où M. Paul, ou plutôt M. le maire, ceint d'une superbe écharpe tricolore, attendait gravement les époux.

Voyez, des chaises vides sont disposées pour les assistants. On nous place, le colonel et moi, sur des fauteuils de velours rouge, en face d'une table recouverte d'un tapis vert... Quel moment !... Ma petite mère a bien soin d'élargir autour de moi mon voile en plis gracieux. Je suis émue, émue et plus blanche que ma robe... grâce à l'épaisse couche de poudre de riz que Lucile vient de passer furtivement sur mes joues pour donner plus de vérité à ma contenance.

Le colonel se redresse, et, d'un air heureux et fier, regarde tout le monde. M. Paul prononce une allocution qui attendrit vivement l'auditoire et fait couler les larmes de ma sensible maman ; elle a même la précaution de tirer mon mouchoir de ma poche et de me le faire porter aux yeux. Le colonel, à l'aide d'un ressort que l'on tire, allonge démesurément sa moustache et paraît tout ému.

M. Paul demande à mon futur s'il consent à me prendre pour femme ; le colonel, par l'organe d'un ami de Paul, répond un *oui* très ferme et très décidé. Alors on s'adresse à moi ; mon *oui*, au contraire, est bas et ému.

On nous lit ensuite l'article du Code qui dit que la femme doit obéissance et soumission à son mari, et le mari aide et protection à sa

femme, puis M. Paul prononce les paroles sacramentelles.

Le mariage civil terminé, on passa dans la pièce voisine.

Le frère de Lucile, qui allait au catéchisme pour sa première communion, avait élevé, dans un cabinet attenant à cette chambre, un petit autel où il venait dévotement faire sa prière matin et soir ; c'était son oratoire, sa chapelle. Faut-il vous décrire cette chapelle, mes chéries, et toutes ne connaissez-vous pas ces autels surmontés d'une sainte Vierge de plâtre, et entourés d'arbustes fleuris, que les jeunes filles pieuses dressent au mois de Marie ! Eh bien ! c'était ainsi qu'était l'oratoire de M. Paul ; mais, de plus, on y trouvait un beau bénitier de coquillages, des statuettes, des arcades, des colonnettes en carton-pierre, des vitraux de papier imitant les verres de couleur, tout comme dans une vraie chapelle. Il était facile de voir que le généreux oncle Jean était encore passé par là...

En ce moment l'autel, plus que jamais orné de fleurs et de lumières, apparaissait dans toute sa splendeur. Les lumières scintillaient comme des étoiles, les fleurs embaumaient autour de la bonne Vierge, qui semblait sourire aux jeux innocents de ses enfants ; la clochette sonnait sans interruption, et, dans la pièce voisine on entendait les accents solennels d'un piano-orgue.

La petite société fit respectueusement silence, nous échangeâmes nos pièces de mariage — de beaux Napoléons d'or tout neufs — puis ce fut tout. M. Paul connaissait trop bien ses devoirs pour se permettre la moindre cérémonie imitant les cérémonies religieuses.

Alors le piano joua l'air : *Allez-vous-en, gens de la noce*²⁵, et tout le monde, enfants et poupées, s'en retourna au salon bras dessus bras dessous comme il était venu. Mon mariage était fait !...

M. Paul se dépouilla bien vite de ses habits de magistrat pour aller retrouver la petite société, qui babillait comme une nuée de pies, en attendant l'heure de la dînette.

[...]

NOTES

- 1 *La Poupée modèle. Journal des petites filles, première année*, nov. 1863-oct. 1864, février 1864, p. 73-76.
- 2 Le journal fournit aux petites lectrices, au fil des numéros, de quoi monter un mini théâtre. Les décors, les costumes, puis la pièce elle-même seront progressivement dispensés. Tout en conservant son identité fictive de vieille poupée, M^{me} de Villeblanche rattrape une bévue éditoriale en exhibant la matérialité de son journal, et instaure un lien complice avec ses jeunes abonnées. Cela devient également l'occasion d'une initiation à un travail de peinture.
- 3 *La gomme-gutte*, encore nommée *résine gutte* ou *jaune du Cambodge*, est un pigment jaune tirant sur l'orangé, produit à partir de résine.
- 4 *Carminé* : du carmin, pigment rouge.
- 5 Les renvois entre rubriques sont monnaie courante dans *La Poupée modèle*, qui joue d'un rapport fictif entre ses protagonistes « phares » – la vieille poupée éduque et conseille Chiffonnette –, pour élaborer sa cohésion et son unité, tout en renforçant le lien d'intimité établi avec les jeunes abonnées. Dans le même numéro, Chiffonnette racontera à Lily (et aux lectrices) comment elle a voulu se déguiser en princesse à un bal costumé d'enfants, en dépit des mises en garde de la vieille poupée – ce travestissement ne convenant pas à une petite fille. La coquette poupée croulera sous un costume trop lourd et accrochera la queue de sa jupe au marchepied de sa voiture, avant, comble de ridicule, de tomber en dansant avec un partenaire. Ridiculisée, elle ne sera plus invitée de la soirée. Voir M^{me} de Villeblanche, « Causerie. Les infortunes de Chiffonnette », *La Poupée modèle*, février 1864, p. 86-91.
- 6 La présence de deux locutrices d'âges différents permet à M^{me} de Villeblanche d'alterner ses modalités d'écriture : la vieille poupée s'autorise un ton moralisateur et didactique que l'on ne retrouvera pas sous la plume de Chiffonnette. Les jeunes lectrices sont ainsi éduquées avec légèreté.
- 7 *La Poupée modèle. Journal des petites filles, deuxième année*, nov. 1864-oct. 1865, mars 1865, p. 109-112.
- 8 Poupée fictive amie de Chiffonnette. *La Poupée modèle* publiera également son journal intime, sous la rubrique « Le cahier rose de

Bleuette ».

9 Chiffonnette exprime régulièrement à sa correspondante ses craintes à l'idée de devenir le personnage principal d'une revue dramatique pour enfants qui doit être jouée aux Marionnettes-Lyriques. Elle a peur du ridicule que suscitera la révélation de ses nombreuses infortunes. Nous n'avons pas réussi à vérifier si cette représentation a effectivement eu lieu.

10 C'est ainsi que Chiffonnette nomme la vieille poupée.

11 Allusion au théâtre de carton à découper que *La Poupée modèle* livre à ses lectrices au fil des numéros.

12 Les personnages évoqués sont ceux des *Expédients de la mère Gigogne*, une pièce imprimée dans la *Poupée modèle* pour que les petites abonnées puissent la mettre en scène dans le théâtre miniature qu'elles sont censées progressivement construire au fil des livraisons. Voir M^{me} de Villeblanche, « Théâtre de Lily. *Les Expédients de la mère Gigogne* », *La Poupée modèle*, septembre 1864, p. 241-264.

13 M^{me} de Villeblanche, *Souvenirs de Charmante*, Paris, J. Vermot, 1865, p. 34-55.

14 Paul est le frère de Lucile, la détentrice de la poupée héroïne, Charmante.

15 Paradoxalement, c'est la petite Lucile qui enseigne ici aux jeunes lectrices les convenances sociales en affaire de mariage.

16 L'oncle généreux avec ses neveux et nièces est récurrent dans les romans de poupées.

17 La tradition de l'arbre de Noël se répand peu à peu en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle et va progressivement remplacer celle des « étrennes », cadeaux que l'on s'offrait pour la nouvelle année. L'arbre ne deviendra sapin – tradition germanique – que tardivement, sous l'influence des immigrés en provenance d'Alsace-Lorraine après la guerre de 1870.

18 Rue du faubourg Saint-Germain, haut lieu de l'élégance où réside la noblesse. C'est une aristocratie légitimiste qui l'habite. Sous la monarchie de Juillet, il désigne peu à peu le style de vie de la vieille élite, observant les anciennes traditions dans le langage et les manières. A *contrario*, le faubourg Saint-Honoré abrite une aristocratie de tendance libérale, marquée par le bon sens et la modération. Voir Anne Martin-Fugier, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Paris, Fayard, 1990, p. 100-116. La bourgeoisie, elle, se concentre Chaussée d'Antin.

19 Le mobilier luxueux donné à Charmante pour son mariage montre que la petite Lucile appartient à la noblesse. Trop gâtée, elle mène une vie opulente qui n'est pas un modèle à suivre pour les lectrices de *La Poupée modèle*. On préfère leur inculquer des goûts modestes et discrets, le refus du faste et l'amour du travail.

20 Son milieu social aisé est la cause de la mauvaise éducation de Lucile.

21 Voir Anne Martin-Fugier, *La Bourgeoise, Femme au temps de Paul Bourget*, Paris, Grasset, 1983, p. 66 : « À côté des dentelles et des bijoux se placent dans la corbeille des bibelots précieux : petits flacons, éventails, bonbonnières, etc. Plus ces objets sont anciens et authentiques, plus ils ont de valeur. Viennent ensuite les tissus. Et d'abord le châle. Il était très à la mode sous le Second Empire [...] c'était un objet de luxe. En cachemire des Indes, il valait une fortune, 500 ou 600 francs ».

22 Laurence Chaffin note que le cachemire, refusé aux jeunes filles, leur est offert une fois mariées. Il est « signe de la perte de la virginité ». En outre, « le cachemire offert à Charmante prend [...] des allures de récompense : récompense faite à une jeune fille qui se plie avec complaisance aux exigences de la société, qui accueille le mari qui lui a été désigné sans émettre une quelconque opposition, et se soumet à sa volonté pour finalement entamer sa nouvelle carrière d'épouse avec toute la bonne volonté requise. Partant, le motif du cachemire illustre en creux l'idée qu'une soumission silencieuse et consentie au code établi par la famille et par la société se voit nécessairement reconnue et valorisée. »

Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse...*, op. cit., p. 157-158.

23 M^{me} de Villeblanche, *Souvenirs de Charmante*, éd. cit., p. 47-61.

24 Le chat de la maison.

25 Chanson populaire connue invitant les noceurs à partir et laisser les mariés seuls.

AUTHOR

Madame de Villeblanche

Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes

Marie Guerrier de Haupt

DOI : 10.35562/fablijes.103

Copyright
CC BY 4.0

OUTLINE

Marie Guerrier de Haupt, *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes*, 1869, chapitre VI, « Jeanne, poupée de Marthe »

TEXT

Si le nom de Marie Guerrier de Haupt (1835 ?-1909) n'évoque rien de nos jours, l'autrice était pourtant une femme de lettres prolifique au XIX^e siècle. Elle commence sa carrière en 1864, année où elle publie *Malheurs sans pareils d'une poupée en cire*. Le jouet adoré des petites filles n'aura de cesse de l'inspirer : sont édités en 1868, un an après les *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes*, *Les Métamorphoses d'une poupée et d'une petite fille*. La romancière ne se consacre cependant pas uniquement aux demoiselles et compose des ouvrages pour les jeunes garçons. À partir de 1876, elle publie presque exclusivement aux éditions Mame^a, lesquelles se consacrent à la littérature vertueuse pour la jeunesse. Pédagogue, elle fournit aussi à son jeune public des ouvrages plus scolaires, tels la *Première grammaire des enfants* (1873) ou la *Première histoire de France des enfants* (la même année), voire religieux (la *Première histoire sainte des enfants* est éditée en 1873 également). Elle est en outre une traductrice féconde de textes anglais – elle traduit, entre autres, Fenimer Cooper – et même une femme engagée dans la sphère publique, puisqu'on la voit rédiger *La Protection des animaux* en 1880. En 1871, elle remporte le prix Montyon pour son roman *Marthe*.

Les *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes* se présentent comme une suite de nouvelles. Wilhem le sorcier – un « bon » sorcier, cela va de soi – a perdu sa petite nièce adorée étant jeune. Il a alors trouvé le moyen d’animer la poupée de la petite fille, afin qu’elle dicte son histoire à l’une de ses pareilles. Six autres, collectées par Wilhem, feront de même. Les *Histoires* résultent de la découverte de l’un de ces manuscrits de poupée.

Les textes font se succéder des vies de poupées au sein de différents milieux sociaux. Par une succession de comparaisons, les jeunes lectrices de Marie Guerrier de Haupt sont invitées à déduire quel est le meilleur moyen d’éduquer une poupée – donc de s’éduquer elles-mêmes et d’éduquer leurs futurs enfants. L’avant-dernière poupée, Jeanne, appartient à une petite fille facétieuse et agitée, livrée à son père qui, quoiqu’aimant, n’est visiblement pas compétent pour lui fournir une bonne éducation. Il faut dire qu’à l’époque, la formation morale et sociale des filles est une affaire de femmes. La fillette apprendra néanmoins à contrôler son corps et ses actes en tirant leçon d’une mauvaise expérience.

Amélie Calderone

a. Cécile Boulaire (dir.), *Mame, deux siècles d’édition pour la jeunesse*, Rennes-Tours, PUR-PUFR, 2012.

Marie Guerrier de Haupt, *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes,* 1869, chapitre VI, « Jeanne, poupée de Marthe »

CHAPITRE VI¹

JEANNE, POUPÉE DE MARTHE

LA FILLE DU CAPITAINE

Puisqu'on veut bien enfin me permettre de parler, chose que j'aurais dû faire depuis longtemps, commença la nouvelle conteuse, je vous dirai, mesdemoiselles, que je m'appelle Jeanne ; ma petite mère s'appelait Marthe ; elle était fille d'un capitaine et avait perdu sa mère depuis longtemps².

Je fus donnée à Marthe par son oncle, un officier en retraite, qui la gâtait beaucoup, qui l'aimait encore plus qu'il ne la gâtait, et qui s'appelait Jean, ce qui fit qu'on me nomma Jeanne³.

Marthe avait douze ans, elle était jolie, avec de beaux cheveux noirs tout bouclés, et de grands yeux noirs aussi, vifs et intelligents. Je lui ressemblais un peu, c'est pourquoi mon parrain m'avait choisie ; je n'ai pas les bras de porcelaine, les membres articulés des poupées modèles ; mais ma tête est en porcelaine, mes cheveux sont beaux ; enfin, Marthe me trouva charmante, c'était tout ce que voulait mon parrain, qui fut heureux de la joie qu'elle témoigna en me recevant.

Marthe était une enfant gâtée, elle m'aimait beaucoup, et j'étais fort heureuse avec elle ; elle m'apprenait la gymnastique, me faisait aller en balançoire, me conduisait dans l'écurie où elle me mettait sur le dos des chevaux ; je m'habituai vite à ce genre de vie, et je pris bientôt goût aux exercices violents.

Le père de Marthe était souvent forcé de voyager ; je visitai ainsi les plus belles villes de France. Marthe était vive et gaie, c'était un plaisir que de voyager avec elle. Je ne m'ennuyais jamais ; elle me tenait sur

ses genoux et me racontait de belles histoires, car ma petite mère aimait beaucoup à parler. Elle avait aussi très bon cœur ; quand nous rencontrions des pauvres sur notre route et qu'elle n'avait rien à leur donner, elle devenait toute triste ; mais il est vrai de dire que l'insouciance de son caractère reprenait bientôt le dessus et que sa tristesse ne durait pas longtemps.

Moi-même j'ai un caractère insouciant, et c'était fort heureux pour moi, car si je m'amusais beaucoup, en revanche je n'étais pas toujours très bien soignée ; Marthe ne savait pas coudre, elle n'avait pas même l'idée de me faire des habits, et j'ai encore maintenant la robe que j'avais quand mon parrain m'a achetée. Quelquefois elle me déshabillait, m'enveloppait dans un mouchoir de poche, et pliait soigneusement tous mes vêtements, pour les trouver le lendemain plus frais et mieux repassés. Mais le lendemain elle oubliait de me remettre mes habits ; il s'agissait d'une promenade à cheval, d'une leçon de gymnastique, d'une partie de plaisir avec ses amies ; comme je n'étais pas habillée, on ne pouvait m'emmener ; et dès qu'elle ne me voyait plus, Marthe m'oubliait. Je restais quinze jours ou trois semaines enveloppée dans le mouchoir de poche et abandonnée dans un coin ; puis, lorsqu'enfin on pensait à moi, mes habits étaient égarés, il fallait perdre un temps considérable avant de les retrouver, et cela impatientait fort ma petite mère, qui se mettait assez souvent en colère⁴, et qui, certes, n'aurait pas enduré l'injustice qu'on m'a faite ici en donnant la parole avant moi à deux poupées arrivées bien longtemps après moi. Mais, passons ; je n'aime pas les paroles inutiles. Vous souriez d'un air moqueur, mademoiselle Hortense, vous aussi mademoiselle Gretchen⁵ ? qu'ai-je donc dit de si ridicule ? je serais curieuse de le savoir, et je vous prie, mesdemoiselles, de me l'apprendre. Voilà notre vieux sorcier Wilhem qui me menace, si je me fâche, de me rendre muette comme je l'étais. Cette menace ne saurait m'effrayer, car il n'y a pas de poupée moins bavarde que moi. Mais en effet, il est inutile de se fâcher, et pour vous donner l'exemple de la modération, mesdemoiselles qui vous moquez de celles qui valent beaucoup mieux que vous, je vais reprendre mon récit⁶.

Le père de Marthe n'avait pas le temps de s'occuper de sa fille ; il faisait venir trois fois par semaine un vieux professeur qui lui donnait des leçons de lecture, d'écriture, de calcul et d'orthographe. Marthe, qui était très intelligente, comprenait bien ce que son professeur lui

disait, mais elle était si étourdie qu'elle oubliait toujours de faire les devoirs qu'il lui donnait et d'apprendre ses leçons.

Elle avait pris aussi l'habitude de se moquer du vieux professeur ; et je l'imitais de mon mieux, (intérieurement, bien entendu, puisque je n'avais pas alors le pouvoir d'exprimer mes pensées).

Ce professeur était un homme très doux, très calme, très triste et très savant ; quelquefois Marthe regrettait les plaisanteries qu'elle se permettait et qui le chagrinaient ; alors moi je regrettai aussi les miennes ; nous prenions toutes deux la résolution de témoigner à l'avenir plus de respect à l'excellent M. Duval, mais nos bonnes résolutions ne duraient guère, et dès que l'occasion s'en présentait, nous recommencions nos espiègleries, que Marthe racontait ensuite à ses cousins, lycéens de douze et quatorze ans, qui en riaient comme des fous.

Un jour (c'était en été) Marthe, pour effrayer son vieux professeur au milieu de la leçon, s'était procuré de la poudre et un de ces petits tubes en fer, que les enfants appellent pistolets, et qui sont formés de deux parties arrangées de telle sorte qu'en tirant la seconde, la poudre contenue dans la première fait explosion.

Naturellement le professeur ne se doutait de rien ; Marthe affectait d'apporter à sa leçon la plus grande attention ; j'étais sur la table, à ma place accoutumée, et je m'apercevais fort bien qu'elle dissimulait de son mieux le pistolet dans les plis de sa robe de mousseline.

Soudain, une détonation se fit entendre ; M. Duval jeta un cri et se leva ; mais Marthe n'eut pas le temps de jouir de l'effet de sa malice : pour mieux dissimuler, elle avait tiré le pistolet sans même le regarder et sans songer à l'éloigner d'elle, le feu s'était communiqué à ses légers vêtements ; en moins d'une seconde la pauvre petite fut environnée de flammes (fig.).

– Une couverture ! un tapis ! s'écriait M. Duval éperdu, en s'efforçant d'étouffer les flammes avec ses mains sans s'inquiéter de les brûler.

Malheureusement il n'y avait dans la chambre ni tapis ni couverture.

L'excellent homme ôta vivement son habit, il en enveloppa la petite fille, et réussit enfin à se rendre maître du feu.

Fig. 1. « La fille du Capitaine. », *Histoires de sept poupées*, Paris, Bernardin-Béchet, 1869, n. p. [entre les pages 32 et 33].



La fille du Capitaine.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source : gallica.bnf.fr/BnF

Mais Marthe avait de graves brûlures ; elle dut garder le lit et la chambre pendant assez longtemps.

M. Duval vint assidûment la visiter pendant sa convalescence, et la pauvre enfant ne se lassait pas de lui exprimer son repentir pour les mauvais tours qu'elle lui avait joués si souvent.

— J'ai bien mérité ce qui m'est arrivé, répétait-elle ; c'est la juste punition de mon mauvais cœur.

— Non, enfant, reprenait M. Duval, qui la consolait de son mieux ; vous n'avez pas mauvais cœur ; au contraire, votre cœur est bon, et c'est lui qui vous corrigera de votre penchant à l'espièglerie.

Marthe se rétablit enfin, mais elle conserva le souvenir de sa triste aventure, et devint aussi calme, aussi douce, qu'elle était jadis vive et emportée. Elle perdit complètement le goût des exercices violents qui faisaient autrefois son bonheur, et demanda à son père de lui donner une institutrice. Malheureusement au moment où ce dernier se disposait à remplir le désir de sa fille, il reçut l'ordre de quitter la ville, et d'aller à l'autre bout de la France.

Marthe, les larmes aux yeux, vint faire ses adieux au bon vieux professeur.

— J'aurais voulu, lui dit-elle, vous laisser un souvenir de moi, qui puisse vous rappeler en même temps que la méchanceté dont j'ai fait preuve à votre égard, mon repentir et la générosité avec laquelle vous avez exposé votre vie pour sauver la mienne.

— Voulez-vous, vraiment, enfant, me laisser un souvenir ; non pas, comme vous le dites, de votre méchanceté, mais de la manière dont vous avez su réparer une faute causée par votre étourderie, et dont vous-même, d'ailleurs, aviez été la victime ?

— Oh ! si je le veux ! monsieur Duval ! mais c'est tout mon désir ; et si vous me donnez un moyen de me rappeler sans cesse à votre souvenir, vous me rendrez bien heureuse !

— Eh bien, donnez-moi Jeanne.

— Jeanne ! s'écria Marthe, qui crut avoir mal entendu.

— Oui, Jeanne, votre poupée.

— Ma poupée ! mais, reprit Marthe, qui malgré sa résolution de se corriger de son penchant à la raillerie, retenait à grand peine une violente envie de rire ; mais, monsieur Duval, est-ce que vous voulez jouer à la poupée ?

— Non ; mais vous paraissez désirer que le souvenir que vous me laisserez me rappelle une scène terrible et qui a exercé une grande influence sur votre caractère. Cette poupée était sur la table le jour où vous avez failli être brûlée vive, et j'avais remarqué que, pendant la leçon vous lui faisiez des signes d'intelligence, comme si elle eut été capable d'être de complicité avec vous. D'ailleurs, elle vous ressemble d'une étrange manière, et, en me la donnant, c'est presque votre portrait que vous me laisserez⁷.

– Je vous comprends, reprit Marthe ; oui, vous avez raison, monsieur Duval, Jeanne est en effet le meilleur souvenir que je puisse vous laisser de moi ; je vous la donne avec joie ; puisse-t-elle vous rappeler surtout le regret que j'éprouverai toujours des méchants tours que j'ai osé vous jouer si souvent !

Je restai donc avec M. Duval, qui me posa sur un meuble dans son salon, et me recouvrit d'un globe de verre. Je ne bougeai pas de là pendant plusieurs années, et je dus entendre bien des fois l'histoire de Marthe et de la façon surprenante dont elle s'était corrigée de son goût pour les espiègleries. En terminant son récit, le professeur avait l'habitude de conduire ses auditeurs devant moi et de leur dire :

– Cette poupée ressemble à Marthe d'une manière frappante, je puis dire qu'elle a été témoin de l'accident arrivé à ma pauvre petite élève, car elle était en face de nous sur la table qui servait à nos leçons, et ses yeux noirs, dont vous pouvez remarquer l'expression malicieuse, semblaient encourager Marthe dans son mauvais dessein.

Le bon vieillard mourut, et, comme il n'avait pas d'héritiers directs, on vendit à l'enchère tout ce qu'il possédait. Je fus adjugée à un marchand de curiosités, habitant Strasbourg, et de passage dans la ville que M. Duval habitait. Peut-être ne m'aurait-il pas achetée, mais j'étais comprise dans un lot de vieilles porcelaines de Chine, et il m'emporta par-dessus le marché.

Arrivé chez lui, il me jeta dans une corbeille, avec des tasses cassées, des soucoupes ébréchées, et plaça la corbeille devant sa boutique. Wilhem, que vous connaissez toutes, et qui était alors à Strasbourg, m'acheta et m'amena ici, où je fus bien étonnée de pouvoir parler avec autant de facilité que le faisait ma petite mère Marthe.

Fig. 2. Illustration clôturant le chapitre vi de *Histoires de sept poupées...*, éd. cit.



Source : gallica.bnf.fr/BnF

NOTES

1 Le texte est issu de Marie Guerrier de Haupt, *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes*, Paris, Bernardin-Béchet, 1869, p. 32-36.

2 L'absence de la mère explique l'éducation négligée de la fillette. L'idée est récurrente dans cette littérature de poupée, et on la retrouve également dans l'extrait de *Bouche-en-cœur* de Zénaïde Fleuriot. Voir Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse dans l'éducation des filles au XIX^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Brigitte Diaz, université de Caen Basse-Normandie, 2014, p. 120-126.

3 Il est de coutume de nommer les poupées du nom de leur « parrain » ou « marraine », à savoir, celui qui l'a offerte, lorsqu'il ne s'agit pas de la mère.

- 4 Marthe cumule les signes d'une mauvaise éducation : elle aime les activités agitées réservées aux garçons, elle est bavarde, velléitaire, désordonnée, incapable de travaux manuels et domestiques, colérique et, on l'apprendra, étourdie et farceuse – autant de défauts que l'on cherche à rendre haïssables aux petites lectrices.
- 5 Hortense et Gretchen sont des comparses de Jeanne.
- 6 Jeanne n'est pas exempte de quelques-uns des défauts qu'elle reproche à son ancienne propriétaire. L'on perçoit combien la relation éducative mère/fille est transposée dans celle entre enfant et poupée.
- 7 La ressemblance entre les petites filles et leurs poupées est un motif récurrent de cette littérature. Voir Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse...*, op. cit., p. 138 : « Parallèlement à sa fonction d'auxiliaire d'éducation, la poupée apparaît donc comme un symbole de représentation. Elle revêt une fonction métaphorique et à cet égard renseigne sur la place sociale qu'occupe la fillette au sein de la société. Toutes deux se ressemblent et sont même fréquemment vêtues de la même manière, comme pour illustrer le lien qui les unit. »

AUTHOR

Marie Guerrier de Haupt

IDREF : <https://www.idref.fr/175351872>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000053392221>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12117849>

La Poupée de bébé, aventures merveilleuses d'une poupée qui parle

Madame Doudet

DOI : 10.35562/fablijes.105

Copyright
CC BY 4.0

OUTLINE

Madame Doudet, *La Poupée de bébé, aventures merveilleuses d'une poupée qui parle*, 1878, « Lili chez les saltimbanques »

TEXT

Sous le pseudonyme de Madame Doudet se cache un homme : Théodore Lefèvre (1833-1904), éditeur et auteur d'ouvrages pour la jeunesse. S'il diffuse essentiellement des documents cartographiques, parallèlement, sa librairie fournit à partir de 1870 des livres destinés aux enfants, tels que *Le Livre d'images. Nouvel alphabet pour les petits enfants* (1870) ou *l'Alphabet de la poupée* (en 1871). Dans les années 1880, il diversifie sa ligne éditoriale et s'ouvre à Florian et à La Fontaine.

Dès 1862, il rédige et imprime, sous le nom féminin M^{me} Doudet – sans doute pour donner plus de légitimité à son entreprise pédagogique – des ouvrages pour jeunes lecteurs, tels que *Le Livre des petits enfants, contenant des exercices de lecture et un alphabet illustré des animaux* (1862), *L'Alphabet des métiers* (1868) ou encore *Les Premières Leçons d'une mère, petites lectures instructives pour faire suite à tous les alphabets* (1873). Si nombre de ses productions sont consacrées à l'apprentissage de la lecture, il fait également œuvre éducative avec des textes tels que

La Petite Sœur de bébé, histoire d'une petite maman de sept ans (1879) ou La Poupée de bébé, aventures merveilleuses d'une poupée qui parle (1878).

Contrairement aux autres textes présentés, *La Poupée de bébé* ne met pas en scène une poupée capable de raconter sa vie de jouet : Lili parle mécaniquement (elle dit « maman »), de même qu'elle bouge, puisqu'elle est montée sur ressorts. Le texte se fait l'écho des progrès techniques s'agissant de la confection de jouets. Néanmoins, la narration fait accéder les lectrices aux impressions et sentiments intimes du jouet par le jeu d'une focalisation intérieure. Comme dans nombre de romans de poupées, le joujou passe entre diverses mains avant, à la fin de l'ouvrage, de retrouver sa détentrice originelle. Au cours de son périple, il est volé et vendu à un montreur de marionnettes – épisode récurrent de ces productions. Devenant comédienne proche de ces pantins que les poupées aiment à dénigrer, l'héroïne subit les affres de la déchéance sociale et les souffrances d'une éducation violente, usant de châtiments corporels insupportables pour notre contemporanéité.

Amélie Caldérone

Madame Doudet, *La Poupée de bébé, aventures merveilleuses d'une poupée qui parle*, 1878, « Lili chez les saltimbanques »

LILI CHEZ LES SALTIMBANQUES¹

Le lendemain matin Lili, qui n'avait pas dormi de la nuit, était encore assoupie, quand elle se sentit rudement tirée par le bras :

c'était Jacqueline² qui venait la réveiller.

– Comment ! paresseuse, tu dors encore à cette heure ! crois-tu donc que tu n'as rien à faire qu'à te reposer ? Je vais t'apprendre à être plus matinale, moi ; et, joignant le geste à la parole, Jacqueline la secoua de toutes ses forces. Maintenant que te voilà debout, continua-t-elle, tu vas te mettre à travailler : d'abord il faut tourner tes pieds en dedans comme je te montre, puis sauter en l'air et retomber en équilibre sur un pied. Allons donc, plus vite que cela.

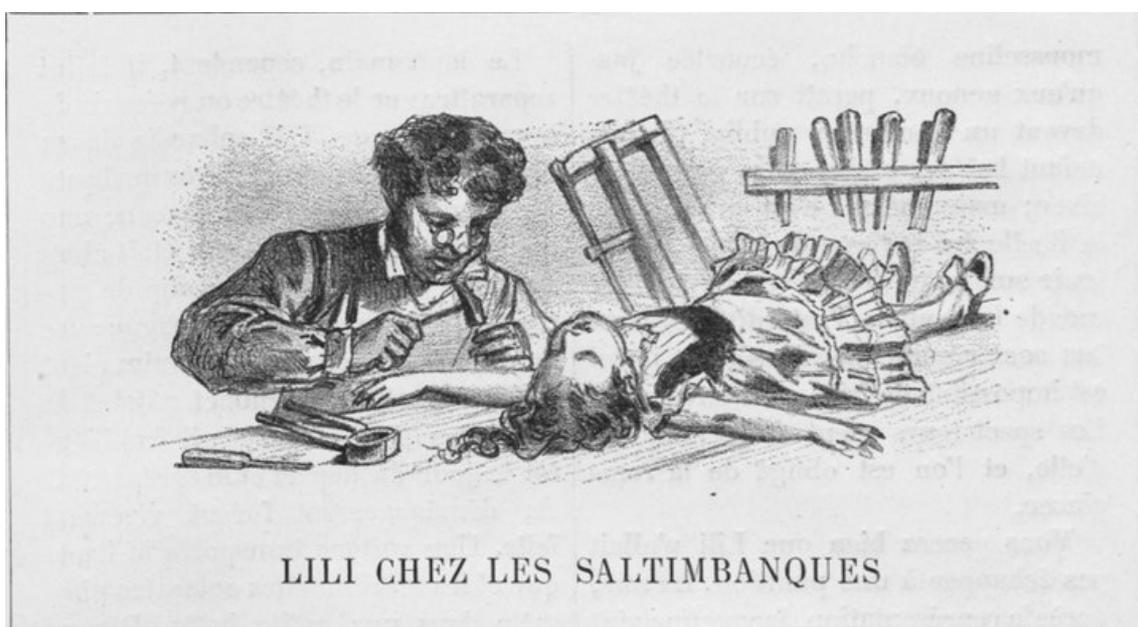
Lili, fort heureusement, avait les membres très souples, sans quoi elle eut été bien vite cassée, tant la petite fille était brusque.

– Écoute, Fanfreluche, lui dit-elle, tu as des dispositions et tu réussiras très bien sur le théâtre ; si tu obéis, tu pourras être très heureuse ici, avec tes compagnes, sinon tu auras des coups.

Lili fit de son mieux pour contenter sa maîtresse, si bien qu'au bout d'une semaine, Jacqueline déclara à son père qu'elle était en état de paraître sur la scène.

À cet effet, Trognonet lui fit une incision à la tête et aux bras et y passa la ficelle qui devait indiquer les mouvements (fig. 1) ; puis, l'ayant laissée reposer, il alla préparer son costume.

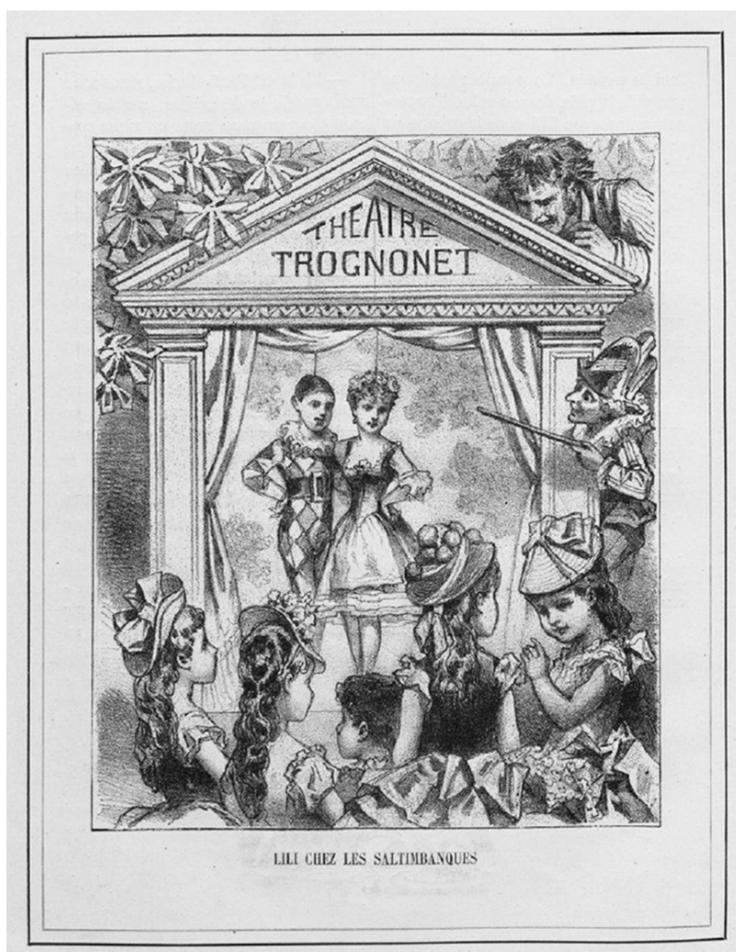
Fig. 1. Illustration du début du chap. « Lili chez les saltimbanques », M^{me} Doudet, *La Poupée de bébé*, Paris, Lefèvre, 1882, n. p.



Voilà donc la pauvre poupée obligée de jouer la comédie, elle qui s'était tant de fois amusée à regarder Guignol sur l'épaule de sa petite maman. Quelle décadence !

Enfin l'heure de la représentation arrive : Lili, habillée de gaze et de mousseline blanche, écourtée jusqu'aux genoux, paraît sur le théâtre devant un nombreux public (fig. 2). Chaque enfant bat des mains en la voyant arriver ; mais, hélas ! c'est en vain que la ficelle lui indique de saluer, de se tenir sur un pied ; la vue de tout ce monde la trouble, l'interdit, ses jambes sont comme paralysées, et il lui est impossible de faire un mouvement. Les spectateurs rient et se moquent d'elle, et l'on est obligé de la remplacer.

Fig. 2. « *Lili chez les saltimbanques* », *La Poupée de bébé*, éd. cit., n. p.



Vous pensez bien que Lili n'allait pas échapper à une punition. Le soir, après la représentation, Jacqueline vint la trouver fort en colère et lui dit : Fanfreluche, vous êtes cause qu'une partie de la recette a été manquée ; le public s'est moqué de nous et j'ai été battue par mon père³ ; aussi vous vous passerez de dîner et vous aurez des coups.

Se passer de manger était la moindre chose pour la poupée, mais recevoir des coups, c'était bien autre chose ! Aussi attendit-elle le soir dans toutes les transes imaginables.

La méchante petite fille tint parole : l'heure du souper arriva et Jacqueline, au lieu de pain, apporta une verge dont elle frappa la malheureuse poupée jusqu'à ce qu'elle en fut lasse. Abandonnée ensuite dans un coin, Lili se mit à réfléchir sur sa triste position : oh ! combien elle eût été heureuse si quelqu'un fut venu la chercher pour la reporter à sa maman !

Le lendemain, cependant, il fallut reparaître sur le théâtre ou recevoir de nouveaux coups. Lili enhardie dansa bien mieux, et même, après quelques représentations, elle était devenue une des meilleures actrices. On était alors au mois de mai, et beaucoup de petites filles partaient à la campagne avec leurs parents. Les recettes diminuaient sensiblement et Trognonet résolut de courir les fêtes de village ; il fixa bientôt le jour du départ et les préparatifs du déménagement furent vivement faits. Une voiture transporta la baraque et les marionnettes entassées pêle-mêle dans une petite boîte. Par un hasard providentiel, Lili fut placée sur le dessus.

Lorsque les apprêts furent terminés, on quitta Paris. Lili en eut un grand chagrin, car elle perdait ainsi tout espoir de retrouver Madeleine⁴. L'intention du père Trognonet était de se diriger vers Le Havre, en voyageant à petites journées et en s'arrêtant dans les bourgs et les villages de quelque importance.

Le premier jour, on marcha jusqu'au soir à peu près, et l'on coucha à la belle étoile. Le lendemain, de grand matin, on se remit en route, car Trognonet voulait arriver, bon gré mal gré, le jour même à Évreux dont c'était la fête. Malheureusement, en descendant une côte assez rapide, la voiture versa dans un petit fossé qui bordait le chemin. Par une chance inexplicable, personne ne fut blessé ; les poupées mêmes

n'eurent pas une égratignure ; mais on passa une bonne demi-journée à tout remettre en ordre, et on ne put arriver à Évreux que le lendemain soir : c'était un jour trop tard ! Toutes les bonnes places étaient prises et Trognonet ne put se mettre qu'à l'extrémité du champ de foire. Il se consola pourtant de sa mauvaise fortune et tâcha de tirer le meilleur parti possible de sa situation.

Un soir que la représentation allait commencer, une petite fille très élégamment vêtue vint à passer avec sa mère devant le théâtre.

— Oh ! maman, entrons donc voir le joli spectacle, je t'en prie : il n'y a pas beaucoup de monde !

La maman y consentit pour faire plaisir à sa fille, et elles prirent place toutes deux parmi les spectateurs. La représentation commençait : Lili était en scène avec Pierrot et Arlequin.

— Oh ! la jolie poupée ! maman, regarde donc comme elle marche bien ; elle s'assied, se relève ; je n'en ai jamais vu de pareille. Petite mère, achète-la-moi, je serai bien contente.

— Tu n'y penses pas, chère enfant ; ce que tu demandes est impossible, cette poupée n'est pas à vendre : je t'en achèterai une à Paris.

— Nous n'en trouverons pas d'aussi gentille ; mère, je t'en supplie, demande si on voudrait la vendre.

Marie était une petite fille très délicate et souvent malade, et sa maman était habituée à lui passer tous ses caprices, si déraisonnables qu'ils fussent. Aussi, la représentation finie, madame Rolland demanda au père Trognonet s'il pouvait lui vendre Lili.

— Oh ! madame, c'est ma meilleure marionnette !

— Enfin, quel prix en voulez-vous ?

— Je ne peux pas vous la donner, madame, à moins de vingt francs⁵.

Madame Rolland paya sans marchander le prix exigé⁶, et Marie s'en alla heureuse comme une reine avec sa poupée dans les bras.

Trognonet fut enchanté de son marché ; Jacqueline seule regretta son élève, mais elle se consola en pensant qu'elle en ferait une autre.

NOTES

- 1 M^{me} Doudet, *La Poupée de bébé, aventures merveilleuses d'une poupée qui parle*, Paris, Lefèvre, 1882, n. p.
- 2 Jacqueline est la fille du montreur de marionnettes, le bien nommé Trognonet.
- 3 Jacqueline reproduit sur Lili (renommée par elle Fanfreluche) l'éducation violente à laquelle elle est soumise par son père. L'absence d'une figure maternelle explique, outre le milieu social marginal sinon immoral, cette formation négligée de la petite fille.
- 4 Première propriétaire de Lili.
- 5 Trognonet a acheté Lili cinq francs au voleur qui la lui a amenée.
- 6 Lili change de nouveau de mains, et va arriver chez une petite fille prototype de l'enfant gâtée capricieuse.

AUTHOR

Madame Doudet

IDREF : <https://www.idref.fr/175648042>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/16959166>

Bouche-en-Cœur

Zénaïde Fleuriot

DOI : 10.35562/fablijes.107

Copyright
CC BY 4.0

OUTLINE

Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, 1887, chapitre v (extrait)

TEXT

Zénaïde Fleuriot (1829-1890) est l'une des autrices de littérature de jeunesse les plus fécondes et populaires du XIX^e siècle. Anciennement institutrice, elle rédige au cours de sa longue carrière plus de quatre-vingts romans, essentiellement destinés aux jeunes filles^a, dont une part importante a été publiée dès 1870 chez Hachette dans les collections « Bibliothèque rose » et « Bibliothèque bleue ». Elle succède alors à la comtesse de Ségur dans la prestigieuse maison d'édition. Si elle utilise le pseudonyme Anna Edaniez à ses débuts, elle y renonce rapidement pour assumer sa fonction auctoriale^b. En outre, elle collabore à certaines revues féminines, telles que le *Journal des demoiselles* ou *La Mode illustrée*. Elle a d'ailleurs pour soutien et complice littéraire Alfred Nettement^c, directeur de *La Semaine des familles*.

Zénaïde Fleuriot ouvre une école professionnelle en 1871, et édite *Notre capitale Rome* en 1872, ouvrage à l'occasion duquel elle reçoit une lettre du pape Pie IX pour la complimenter. Cet épisode la consacre définitivement comme autrice catholique, et à ce titre, elle exerce une grande influence dans les milieux catholiques bourgeois.

Ses romans ayant « pour ambition d'apporter leur contribution dans le domaine éducatif, [ils] sont innervés par les bons sentiments^d ». Aussi n'est-il pas étonnant que l'autrice se voie décerner par l'Académie, en 1873, le prix Montyon pour son roman *Aigles et Colombes*. Toutefois, elle sait avec habileté « combiner le fond et la forme, en offrant à ses lectrices des ouvrages séduisants et attractifs qui véhiculent néanmoins un discours normatif conforme à l'idéologie dominante^e ». En résulte une romancière complexe et paradoxale voire contradictoire, « façonnée dans un moule ancestral, faisant au premier abord de la lutte contre le progrès son cheval de bataille, mais qui incarne quand on y regarde de plus près, un modèle d'émancipation féminine, inspiré par la modernité^f ».

En 1887, au crépuscule de sa vie, elle vient ajouter sa pierre à l'édifice des mémoires de poupées déjà partiellement bâti, entre autres, par Julie Gouraud et M^{me} de Villeblanche. *Bouche-en-Cœur*, néanmoins, ne se contente pas de ressasser des épisodes et des motifs devenus canoniques. Zénaïde Fleuriot compose une œuvre originale, au sein de laquelle la traversée des divers milieux sociaux à laquelle est soumise l'héroïne poupée lui permet de s'instruire dans des domaines variés, et de revoir ses positions. Ainsi en va-t-il lorsqu'elle se voit successivement confrontée à des orphelines miséreuses soignées par des religieuses puis, à une séance parlementaire et à un enterrement. Peu à peu, les préjugés aristocratiques de *Bouche-en-Cœur* disparaissent. Si les petites lectrices sont moins initiées à la politique qu'aux aspects superficiels de son fonctionnement, elles sont, dans l'extrait choisi, invitées à regarder avec indulgence et admiration cette nature humaine imparfaite, se distinguant dans la Création par son âme.

Amélie Calderone

- a.** Zénaïde Fleuriot a fait l'objet de nombreuses études récentes. Voir Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse dans l'éducation des filles au XIX^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Brigitte Diaz, université de Caen Basse-Normandie, 2014, p. 81-99 (la plupart de nos renseignements sur l'autrice viennent de cette source) ; Laurence Chaffin, « Le succès d'une femme-auteur : le cas Zénaïde Fleuriot », *Histoires littéraires*, n° 25, 2006, p. 75-85 ; Gilles Béhotéguy, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du devoir », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon (dir.), *La Littérature en bas-bleus. T. II : Romancières en France de 1848 à 1870*, Paris, Classique Garnier, 2013, p. 167-184 ; Anne Le Drunot, *M^{lle} Zénaïde Fleuriot*, Épinay sur Seine, A. Dourent, 1990 ; ainsi que Francis Fleuriot-Kerinou, *Zénaïde Fleuriot. Sa vie, ses œuvres sa correspondance*, Paris, Hachette, 1897. D'après Laurence Chaffin, les deux tiers de la production de Zénaïde Fleuriot s'adressent aux filles (p. 85).
- b.** Il n'est cependant pas certain que Zénaïde Fleuriot ait véritablement souhaité devenir une « femme-auteur ». Voir Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse...*, *op. cit.*, p. 98.
- c.** Alfred Nettement lui consacre un chapitre de son ouvrage *Le Roman contemporain, ses vicissitudes, ses divers aspects, son influence*, Paris, Lecoffre, 1864.
- d.** Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse...*, *op. cit.*, p. 81.
- e.** *Ibid.*, p. 86.
- f.** *Ibid.*, p. 97.

Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, 1887, chapitre v (extrait)

v¹

[...]

Cela fait, elle revint vers nous, et nous précéda dans une cour sablée, que nous traversâmes pour nous rendre à un grand bâtiment où se trouvait l'ouvroir. En y entrant, j'éprouvai une sorte de saisissement. Toutes ces petites filles² me dévoraient des yeux, et j'entendais de tous côtés murmurer :

« Oh ! la belle poupée !

– Regarde donc, la belle poupée. »

La sœur de l'ouvroir, qui était toute jeune, et qui, sous son costume grossier, avait l'air d'une grande dame, parut enchantée, quand le panier plein de poupées lui fut offert. Elle les prit les unes après les autres pour les montrer à la petite foule qui trépignait de joie.

Simonne était ravie de l'effet produit par ses poupées, et elle promit à la sœur un nouvel envoi.

« Ma sœur, je suis bien grande pour jouer à la poupée, dit-elle gentiment, et je crois bien qu'on ne m'en donnera pas l'année prochaine ; mais j'en ai plusieurs en réserve, et je les garderai pour vos orphelines.

– Mademoiselle Simonne, je vous en remercie à l'avance ; ce n'est pas chez nous qu'on peut trouver de l'argent pour des jouets ; il y a tant de pain et de vêtements à acheter. Une fois que nos enfants ont le nécessaire, nous bénissons la Providence. Mais il y a des cas où il nous est bien doux de leur donner une récompense. Nous avons ici une pauvre petite, à laquelle il a fallu faire subir une opération terrible. Je lui ai promis une poupée si elle se montrait courageuse. Nos sœurs m'ont dit qu'elle avait été héroïque, mais que, en sortant des mains de l'opérateur, elle avait dit :

« J'ai bien gagné, n'est-ce pas, la poupée de ma sœur Gabrielle ? »

– Il y a trois semaines de cela, et elle l'attend toujours ; mais voilà que vous me donnez le moyen de tenir ma parole. »

Sœur Gabrielle prit dans le panier un poupard aux joues pâlies, mais fort joli encore, et appela :

« Marie Râteau. »

Un petit bonnet s'agita au bas de la salle, et, par le sentier laissé libre entre les bancs, accourut, aussi vite que le lui permettaient ses

béquilles, un petit être tout contrefait, mais d'une charmante figure.

« Ma petite Marie, dit la sœur, la poupée promise a bien tardé à venir. La voici enfin, remerciez ces dames. »

La pauvre petite nous fit une révérence, et, s'accotant sur ses béquilles, saisit des deux mains le poupard que sœur Gabrielle lui tendait (fig. 1), et, l'embrassant avec amour, s'écria :

« Oh ! qu'elle est jolie, ma petite fille, qu'elle est jolie ! Ma sœur, vous serez sa marraine. »

Et, baissant la voix, elle ajouta :

« Ma sœur, je ne peux pas jouer à la poupée quand j'ai mes béquilles ; je jouerai quand je serai couchée ; si vous voulez mettre ma fille sur mon lit ?

— Je la mettrai, je la mettrai, répondit la sœur en souriant. Comment allez-vous l'emporter pour la montrer à vos compagnes ?

— Dans mon tablier, ma sœur, dans mon tablier. »

La sœur coucha la poupée dans son tablier, le lui noua à la taille, et elle partit, volant sur ses béquilles plutôt qu'elle ne marchait.

Fig. 1. Illustration du début du chapitre v, *Bouche-en-Cœur*, Paris, Hachette, 1887, p. 67.



Source : gallica.bnf.fr/BnF

Simonne et sa mère étaient très émues, moi aussi ; néanmoins, je commençais à m'ennuyer et à trouver que cela sentait mauvais, dans cet appartement si pauvre d'aspect.

« Il y a sûrement, pensai-je, dans l'esprit de cette religieuse quelque chose que j'ignore ; car, en vérité, son dévouement envers ces petites filles inconnues, dont beaucoup sont très laides et très malsaines, est absolument inexplicable. Moi, poupée, je ne voudrais pas d'une vie semblable, et je frémis d'horreur à la seule pensée que je pourrais un jour ou l'autre avoir le sort de ce malheureux popard qui, des mains parfumées et délicates de Simonne, vient de passer dans les mains grêles de la petite béquillarde. »

Je ne fus point fâchée de m'en aller de là, et de reprendre le chemin de l'hôtel.

Dans la cour, une terrible émotion m'attendait. Un domestique en livrée qui s'y trouvait donna un billet à la mère de Simonne.

« C'est de la grand-mère d'Inès Maritoff, dit-elle après l'avoir lu ; elle envoie chercher *Bouche-en-Cœur* pour sa petite-fille qui est souffrante³. »

Simonne parut tout d'abord bouleversée ; puis, se remettant :

« Autant vaut maintenant que plus tard », dit-elle.

Et après m'avoir doucement caressée, elle me posa dans la corbeille du laquais.

« Je vais vous faire porter le trousseau », dit Mme de Gardeval.

Et prenant Simonne par la main, elle disparut dans le vestibule ; et moi, si je ne m'arrachai pas les cheveux de désespoir, c'est que je n'en étais pas capable ; car, en vérité, j'avais le cœur brisé de me séparer de ma chère Simonne, et ce fut sans rien regarder, sans rien comprendre, que je partis dans cette corbeille pour une destination inconnue.

.....

Quelle étape je viens de faire ! Ah ! il est bien heureux que je sois douée d'une tête solide ; car, en vérité, un cerveau ordinaire n'eût pas résisté à de pareilles lumières arrivant tout d'un coup.

On a pu juger par les pages qui précèdent du chemin qu'avait fait mon intelligence, depuis qu'un simple contact avec un rayon de lune m'avait si étrangement douée⁴.

Cependant, chez Simonne de Gardeval, je menais la vie ordinaire des poupées ; je n'étais mêlée aux événements, à la vie proprement dite de la famille, que par circonstance et tout à fait en passant. Je vivais beaucoup plus par le cœur que par l'esprit.

Chez M. Maritoff, je fus initiée à tout, mêlée à tout, bien plutôt comme une femme que comme une poupée ou une enfant. Et cela, parce que Inès Maritoff était, comme on me l'avait prédit, la petite fille la plus capricieuse de la terre. Et c'est parce que j'eus le bonheur ou le malheur de plaire à cette capricieuse, que je menai une vie qui n'avait plus aucun rapport avec celle de mes semblables.

Si elle avait pu deviner sur ma physionomie les sentiments qui m'animaient quand je parus devant elle, elle ne m'aurait pas fait, je pense, un si chaleureux accueil. Il me souvenait bien d'avoir rencontré chez Simonne une petite fille au teint pâle, aux cheveux noirs, à la voix impérieuse, et franchement elle ne m'était pas sympathique. Ce fut donc avec un sentiment de crainte que je me trouvai tout à coup en face du lit où un mal de gorge clouait Inès Maritoff, et que je reconnus en elle la petite fille en question.

Elle était là, se débattant dans ses draps garnis de dentelle, et jetant à la figure de ses gardiennes la tisane qu'on lui offrait dans une tasse d'argent.

D'abord, elle me parut un petit monstre ; puis, examinant toutes les personnes qui s'empressaient autour d'elle et qui riaient de ses malices, j'entrevis l'affreuse vérité. Évidemment, la pauvre petite n'avait plus de mère⁵. Alors je compris un des plus grands malheurs de l'enfance : n'avoir plus de mère, une bonne mère ; car, lorsque la mère est mauvaise, elle ne compte plus.

Il lui restait un père très bon, à ce que je reconnus, rien qu'en le voyant entrer, et jeter sur elle un regard plein d'inquiétude. Il était accompagné d'un gros monsieur qui avait l'air très jovial.

« Eh bien, et les gargarismes ? demanda ce dernier en prenant le bras d'Inès.

– Ce n'est pas mademoiselle qui les a pris, c'est mon tablier, répondit une jeune femme de chambre en essayant de rattraper un air sérieux.

– Enfant terrible, dit l'autre monsieur, qui avait entouré de son bras la tête échevelée de la petite fille ; pourquoi as-tu jeté tes gargarismes ?

– Papa, ce n'est pas bon, et puis je n'aime pas entendre glou glou glou dans ma gorge.

– Vous le voyez, docteur, elle n'est pas plus sage. Où en est la fièvre ?

– Elle décroît, monsieur, elle décroît. Si la nuit est bonne, la chose n'aura pas de suite. Avez-vous faim, mademoiselle ?

– Non, docteur ; mais je m'ennuie dans mon lit, je voudrais me lever.

– Pour jouer à la poupée ?

– Non, je n’aime plus les poupées ; j’ai donné les miennes à la petite fille du concierge.

– Si tu en voulais d’autres, Inès ? » dit M. Maritoff en portant la main à son gousset.

Elle se leva sur son séant, et dit :

« Papa, je n’aime que Bouche-en-Cœur. Je l’ai gagnée ; grand-mère m’a dit qu’elle la ferait chercher. »

Une femme minaudière, dans les mains de laquelle le panier qui me portait était passé, s’avança vers le lit, et me fit paraître devant l’assemblée.

« Oh ! c’est elle, je la reconnais, cria Inès. Voyez, papa, comme elle est jolie ; elle a un bracelet, n’est-ce pas ? un porte-bonheur. Donnez-la moi bien vite. »

Elle m’assit sur ses genoux, et annonça qu’elle allait me faire ma toilette de nuit, et que tous les beaux peignoirs brodés m’appartiendraient.

Le docteur et son père riaient de son enthousiasme. Ce dernier l’embrassa, lui recommanda d’être bien docile, et partit pour le théâtre.

.....

Je l’avoue, cette maison luxueuse et mal ordonnée, cette petite maman fiévreuse et volontaire ne m’allèrent qu’à moitié ; mais, en poupée raisonnable, je me décidai à tirer le meilleur parti possible de cette situation nouvelle, et bien m’en prit ; car, pendant un grand mois, je n’eus pas une minute de repos. Cette petite passionnée d’Inès, étant mal élevée, ne faisait rien à demi. Sa poupée Bouche-en-Cœur devint un personnage avec lequel il fallait compter. Sa chambre était la mienne ; j’avais mon couvert auprès du sien, de l’argenterie à mon chiffre ; partout ma place à ses côtés m’était réservée, et ce fut grâce à cet engouement que j’entendis tant de choses, que je découvris tant de mystères, que je fis des observations si profondes, que je devins en quelques semaines la poupée la plus instruite du monde.

Naturellement on ne se gênait pas devant moi, et c'est pourquoi j'acquis une science à peu près complète de la vie. Je m'intéressais même aux opérations financières : la Bourse et ses agiotages se déroulèrent devant moi. Je compris la puissance de l'argent, et aussi le malheur de trop l'aimer.

Deux sujets seuls m'étaient demeurés étrangers : la religion et la politique. Je soupçonnais que ce n'étaient pas les moindres. J'avais entrevu quelque chose de la religion dans ma visite à l'Orphelinat ; quelques fragments de journaux lus devant moi m'avaient initiée à la politique actuelle ; mais ces deux grands rouages de la vie humaine ne se découvraient pas tout entiers devant mes regards chez une maman très sotte et très frivole.

Heureusement que chez Inès il y avait quelque chose qui dominait sa frivolité, c'était son caprice.

Un jour, il lui prit fantaisie d'assister à une séance de la Chambre des députés.

« Je veux aller un jour au Palais-Bourbon, dit-elle ; on dit que c'est très drôle. J'irai avec Bouche-en-Cœur, qui a l'air de s'intéresser à tout ce qu'on dit. »

Ma compagnie lui était devenue indispensable ; elle voulait me conduire même en ce palais, ce qui paraissait étrange. Elle en avait fait presque une gageure avec sa gouvernante anglaise, que son engouement pour moi impatientait fort.

« Vous ne traînez pas cette poupée, qui vous suit partout, dans une tribune de la Chambre, mademoiselle ? s'écria-t-elle avec indignation.

— Elle y viendra, Nancy. »

Et elle tint parole.

Le lendemain, j'entrai au bras d'Inès dans le grand salon pourpre, dont elle n'avait pas toujours l'entrée. Je trouvai là une ancienne connaissance, la petite marquise poudrée à blanc, qui m'avait remarquée chez Giroux⁶, et à laquelle, au fond, je devais mon rang et ma destinée.

Elle ne me reconnut pas ; c'était une personne légère, et elle dit à M. Maritoff :

« Où vont Inès et sa poupée, mon cousin ?

— Inès veut assister à une séance, répondit-il en caressant la grande chevelure de sa fille ; Inès devient fanatique de parlementarisme. »

La marquise sourit, et levant légèrement les épaules :

« Mignonne, dit-elle, tu ne sais pas à quel ennui tu t'exposes. Mais j'en bâille déjà d'ennui, moi qui suis la veuve d'un sénateur. Grand Dieu ! mais on ne va à la Chambre que lorsqu'on y est forcé. Ton père et moi sommes dans ce cas. Un de nos cousins débute à la tribune. Réfléchis, tu t'ennuieras à périr, je te le prédis.

— Je m'ennuierai, dit résolument Inès, qui déployait une énergie absolument aveugle dans ses caprices.

— Eh bien, viens avec nous, mon bijou ; au fond je ne suis pas fâchée d'avoir ta compagnie. Tu me distrairas, et moi aussi je jouerai un peu à la poupée aujourd'hui. »

M. Maritoff offrit le bras à sa parente, et nous les suivîmes. Inès m'avait prudemment cachée sous sa pelisse de fourrure ; mais dans la voiture mes bottines se montrèrent et j'entendis la marquise qui s'écriait :

« Qu'est-ce que ces petits pieds là, Inès ? »

Pour toute réponse, Inès releva sa pelisse et je pus respirer librement.

« Ah ! mais quel enfantillage ! s'écria la marquise en riant. Voilà que nous sommes quatre. »

Et s'adressant à son voisin, elle ajouta :

« Mon cousin, nous allons être obligés de reconduire Inès à l'hôtel. Il me semble impossible d'introduire une poupée à la Chambre des députés.

— Bouche-en-Cœur a l'air très sérieux, répondit gravement Inès, plus sérieux que beaucoup de petites filles. »

La marquise rit de bon cœur et dit :

« Bon ! elle va imaginer la poupée politique. Eh bien ! que faisons-nous ? Faut-il donner au cocher l'ordre de retourner à l'hôtel ? »

M. Maritoff nous regardait en souriant.

« Ma fille a des idées originales, dit-il ; pour aujourd'hui laissons passer. Bouche-en-Cœur peut rester dans la voiture, et, si Inès tient absolument à sa compagne, nous la dissimulerons dans le fond de la loge... pardon, dans le fond de la tribune⁷, et elle passera inaperçue. »

Cette décision me charma. J'étais beaucoup plus occupée de politique qu'on ne l'aurait supposé. Chez Simonne j'avais été mise au courant par Hugues⁸, qui était très ardent dans ses opinions. Pour moi, il ne m'était guère possible d'en embrasser une.

D'abord, il y en avait trop. Au milieu de tant d'opinions diverses je ne pouvais clairement définir cette chose bizarre, et pourtant puissante, qu'on désignait sous le nom de politique.

Je pensais que cette séance à la Chambre des députés éclaircirait quelque peu ces questions si confuses, et j'aurais été au désespoir d'en être exclue.

La vue seule du Palais-Bourbon me disposa aux émotions fortes. Je contemplai avec respect les statues monumentales qui ornent le péristyle, et qui sont, il paraît, celles des législateurs du passé⁹.

« Oh ! les belles têtes, pensais-je ; si les législateurs actuels ressemblent à ceux-ci, ma vénération et mon admiration pour l'espèce humaine n'auront¹⁰ plus de bornes. »

Inès, en descendant de voiture, avait eu la précaution de me glisser sous son manteau de fourrure. Un moment, je ne vis plus rien ; puis tout à coup je me trouvai posée debout, derrière ma petite maman, sur une banquette de velours rouge, dans une salle magnifique, si pleine de monde et de bruit que je me sentis tout d'abord fort étourdie.

Quand je rouvris les yeux, je fus tout oreilles pour écouter l'orateur qui se trouvait à la tribune. Il me parut fort éloquent, et je regrettai de le voir la quitter si vite. Un autre lui succéda ; puis un troisième, qui souleva une véritable tempête dans la salle.

Je pus en ce moment juger du peu d'accord qui existe entre les hommes, même entre ceux-là qui ont le redoutable ministère de confectionner les lois.

Sur nos banquettes, M. Maritoff et Mme la marquise étaient aussi d'avis différents : mais à propos de ce dernier orateur ils se réunirent

pour le combattre. C'était un dialogue animé auquel je ne comprenais pas grand-chose. Et quand le même homme qui était descendu de la tribune fit mine d'escalader un des petits escaliers pour y remonter, M. Maritoff se leva furieux et dit :

« — Allons-nous-en.

— Oui, oui, repartit la marquise en rattachant son col de fourrure, et qu'on nous rende Mirabeau. Mirabeau avait une laideur superbe comme son éloquence, Mirabeau parlait la langue du grand siècle, Mirabeau était un orateur, allons-nous-en, allons-nous-en. »

Et nous quittâmes la Chambre, bien malgré moi, qui regrettais leur vivacité. J'aurais voulu tout entendre et tout comprendre. Cette Assemblée m'intéressait ; néanmoins je gardai de cette séance un secret sentiment de mépris pour les hommes si peu maîtres d'eux-mêmes¹¹.

Mais au moment même où je me sentais prête à leur contester la supériorité qu'ils affichaient avec tant d'outrecuidance ; au moment où je me rendais le témoignage que, moi poupée, je n'étais pas d'une espèce sensiblement inférieure à la leur, il m'arriva une petite aventure qui, en m'éclairant sur leur véritable grandeur, me précipita du haut de mes pensées ambitieuses.

Il y avait quinze jours que j'habitais chez Inès, et Inès m'aimait toujours. Je commençais à douter qu'elle fût réellement capricieuse. Il est vrai que, dans la maison, tout le monde lui faisait la guerre à mon sujet, et cela contribuait peut-être, plus que mon charme personnel, à la durée de ma faveur.

Son père la réprimandait sur sa manie de m'emmenner partout avec elle. Mesdemoiselles ses femmes de chambre, me trouvant la physionomie intelligente et un peu hautaine, et jalousant l'élégance et la distinction de mes toilettes, essayaient de lui faire aimer une chèvre stupide, grandeur nature, et se moquaient de son goût pour Mme la comtesse de Bouche-en-Cœur. C'était ainsi qu'elles m'appelaient par dérision.

Je ne les aimais guère non plus, et leurs caquetages me faisaient prendre en grippe la luxueuse maison du banquier. Je ne comprenais pas cet homme de laisser Inès en pareille compagnie.

Le caractère capricieux de la pauvre petite venait bien un peu de l'abandon où elle vivait. Allemandes et Anglaises s'entendaient pour ne jamais la contrarier en rien, afin que de son côté, elle les laissât bien libres. Quant à la première gouvernante, c'était une jeune fille espagnole de bonne famille, excessivement coquette et qui s'occupait beaucoup plus des toilettes d'Inès que de son caractère. Au fond, les femmes de chambre menaient toute cette maison, et Inès commençait à trouver un dangereux intérêt dans leurs conversations. Moi, poupée de bonne compagnie, je souffrais de l'aveuglement de M. Maritoff, qui abandonnait sa fille à tous ces bavardages d'antichambre ; car je reconnaissais qu'Inès n'était pas méchante, et je l'aimais malgré ses bizarreries.

Elle en avait surtout à mon endroit. La preuve, c'est qu'un de ses oncles étant mort, et son père ayant décidé qu'elle assisterait à l'enterrement, elle se mit dans la tête de m'y emmener. Tandis que sa couturière, qui était une des grandes couturières de Paris, lui essayait sa robe de deuil, l'apprentie m'ajustait, à moi aussi, une toilette noire. Dans le carton envoyé par la modiste, une modiste en renom, il y avait, contre le chapeau de feutre noir d'Inès, une petite capote à mon adresse.

Le matin de l'enterrement, nous revêtîmes toutes les deux notre sombre toilette (fig. 2). Les femmes de chambre riaient comme des folles derrière Inès qui était très impressionnée par la mort de son oncle et qui, je crois, ne s'occupait ainsi de moi et de mon deuil que pour ne pas s'appesantir sur un sujet navrant. Au moment même du départ, elle se mit dans une violente colère. Elle avait un grand voile de crêpe et je n'en avais pas : la modiste, s'imaginant que j'étais parente plus éloignée, m'avait gratifiée d'un tout petit voile. Vite, il fallut courir au magasin de deuil.

Fig. 2. « Nous revêtimes notre sombre toilette. », *Bouche-en-Cœur*, éd. cit., p. 83.



Source : gallica.bnf.fr/BnF

« Vous comprenez, je ne pourrai pas la cacher si ses cheveux blonds se laissent voir comme cela, disait Inès en frappant du pied ; il lui faut un voile qui lui enveloppe toute la tête.

— Mais, mademoiselle, jamais on n'a conduit une poupée à un enterrement, dit la femme de chambre favorite. Cela vous a amusée de mettre la comtesse Bouche-en-Cœur en deuil ; mais je me demande comment vous la porterez dans le cortège.

— Elle y sera. Tout ce qu'on voit à un enterrement est effrayant, et je veux que Bouche-en-Cœur me tienne compagnie. De la voir si grave me fait déjà du bien. Mais il lui faut un voile, un grand voile comme le mien. Elle n'arrivera donc pas, cette vilaine Maria ?

— La voici, mademoiselle, la voici. »

Elle arrivait, en effet, avec un petit paquet. C'était mon voile. On m'enveloppa dans ce crêpe étouffant et M. Maritoff étant venu chercher Inès, Maria, qui avait reçu les ordres particuliers de sa petite maîtresse, descendit et me porta jusqu'à un immense carrosse tout noir. Et, quand Inès y fut installée auprès de deux dames, on me glissa sous sa pelisse et la voiture partit.

Je partais pour cet enterrement sans grande émotion. Je suis d'une nature assez stoïque, et il ne me déplaisait pas d'assister à cette cérémonie qui témoigne du peu de solidité de la race humaine.

« En définitive, me disais-je, ces hommes si glorieux ont un corps qui subit le sort de celui des vieilles poupées. Le plus grand d'entre eux en est tôt ou tard débarrassé comme d'un carton hors de service. Mais, dans la voiture, certaines exclamations attirèrent mon attention. Un monsieur très grave, placé en face de moi, se mit à dire :

« Le voilà devant Dieu ! »

Était-ce le mort ? Mais non, je le savais bien établi dans son solide cercueil, sous la garde des croque-morts.

« Dieu veuille avoir son âme, ajouta simplement une dame, ma voisine ; il a été bienfaisant et a supporté patiemment ses infirmités.

— Ah ! pensai-je, il paraît que chez les hommes ils sont deux : l'âme et le corps. C'est l'âme qui est devant Dieu, c'est l'âme qui est partie, laissant le corps infirme, j'y suis, enfin¹² ! »

Quelle découverte ! Pauvre poupée, c'était là le mystère qui t'avait échappé ! Ce que je pensai dans cette voiture noire, ce que je pensai en cette grande église où Inès me tenait sous son manteau ne pourrait, je crois, s'écrire. Jusque-là, je n'avais pas eu les hommes en grande estime ; j'avais vu beaucoup de petites filles, et même de femmes, qui n'étaient guère que des poupées parlantes, et gracieusement articulées ; les petits garçons et les hommes ne m'avaient guère inspiré plus de sympathie ; mais ils avaient cependant en eux quelque chose d'indestructible, et que, d'instinct, je jugeais très grand.

Au cimetière, où Inès me traîna, la lumière se fit. D'abord, je me laissai emmener machinalement ; la profondeur de mes pensées me donnait

une forte migraine ; mais, quand Inès se mit à parcourir capricieusement les allées en lisant les épitaphes des tombes, ou se les faisant lire par miss Polly, je chassai bien loin cette fatigue nerveuse et je devins tout yeux et tout oreilles. Les inscriptions glorieuses me faisaient battre le cœur ; les inscriptions touchantes me mettaient des larmes dans les yeux ; les inscriptions religieuses me saisissaient.

Enfin, Inès passa devant une simple tombe de marbre et lut :

« Ici gît, jusqu'à la résurrection... »

C'en était assez ; j'avais le mot de mon énigme.

« Hélas ! pensai-je, c'est un abîme qui se creuse entre les hommes et les poupées. Les femmes ont beau se peindre, caqueter, se parer, vivre en poupées intelligentes ; les hommes ont beau se montrer égoïstes, vaniteux, cruels comme s'ils n'avaient pas plus de cœur qu'une poupée de carton, il y a en elles et en eux quelque chose qui nous manque absolument. Les mendiants déguenillés sont des rois auprès de nous, pauvres mannequins ; car, par un étrange et magnifique privilège, ces gens-là ressuscitent. »

NOTES

1 Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, ouvrage illustré de 45 vignettes sur bois par Tofani, 2^e éd., Paris, Hachette, 1887, p. 68-88.

2 Simonne et Bouche-en-Cœur se sont rendues dans un orphelinat pour distribuer de vieilles poupées de la petite fille.

3 Simonne a mis en loterie sa poupée afin d'aider sa maîtresse de piano. C'est une certaine Inès Maritoff, enfant réputée capricieuse et terrible qui l'a remportée mais, étant absente le jour du tirage, Simonne peut profiter encore un peu de sa poupée adorée.

4 Le roman de Zénaïde Fleuriot commence avec un récit fantastique : celui de la transformation de Bouche-en-Cœur en poupée pensante, grâce à un rayon de lune (Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, éd. cit., p. 4).

5 L'idée est récurrente dans les romans de poupée : les petites filles sans mère (ou dont la mère est défailante) ne peuvent que recevoir une mauvaise

éducation. Voir Laurence Chaffin, *De l'usage de la littérature de jeunesse...*, op. cit., p. 120-126. Cette pensée sous-tend également l'extrait édité des *Histoires de sept poupées* de Marie Guerrier de Haupt.

6 Nom du marchand de poupées où a été achetée Bouche-en-Cœur. La marquise conseille M. Lancrette, un ami de la famille de Simonne de Gardeval, d'acheter Bouche-en-Cœur à la petite fille. Voir Zénaïde Fleuriot, *Bouche-en-Cœur*, éd. cit., p. 13-18.

7 Le lapsus du père d'Inès montre, d'une part, qu'il mène une vie élégante le poussant à fréquenter les théâtres plutôt que les séances parlementaires, et invite, d'autre part, à assimiler en filigrane le jeu politique à une représentation dramatique. C'est d'autant plus prégnant qu'il est en compagnie de la marquise qui, en tant que femme, ne devrait pas se mêler de politique si elle se soumettait aux attendus sexuels du temps.

8 Hugues est le frère de Simonne.

9 Quatre statues au pied de l'escalier du Palais Bourbon figurent quatre grands commis de l'État censés symboliser les fonctions du législateur et l'organisation de l'administration : Maximilien de Sully (le réformateur), Jean-Baptiste Colbert (l'organisateur de l'économie), Henri François d'Aguesseau (l'unificateur du droit et de la jurisprudence) et Michel de L'Hospital (le conciliateur).

10 Nous rectifions ici le texte original qui donne « n'aura ».

11 L'initiation politique de Bouche-en-Cœur – ainsi que celle de ses jeunes lectrices – demeure superficielle. Zénaïde Fleuriot la rabat dans le champ de la morale.

12 Grâce à Bouche-en-Cœur, les jeunes lectrices de Zénaïde Fleuriot sont initiées à l'un des fondements dogmatiques du catholicisme : l'immortalité de l'âme.

AUTHOR

Zénaïde Fleuriot

IDREF : <https://www.idref.fr/02958051X>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000110589590>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12117624>

Les Mémoires d'une poupée

Louise Hameau

DOI : 10.35562/fablijes.109

Copyright
CC BY 4.0

OUTLINE

Louise Hameau, *Les Mémoires d'une poupée*, 1895, chapitre II

TEXT

L'on ne sait presque rien de Louise Hameau (1837-1909), si ce n'est qu'elle est l'autrice d'une production abondante de récits, contes, saynètes et paroles de chansons pour la jeunesse. Également rédactrice de quelques textes à destination d'adultes, elle a 33 ans lorsque paraît, en 1870, son premier ouvrage, un recueil de poésies intitulé *Pour les blessés*. Louise Hameau se fait alors l'écho des déchirements historico-politiques de son temps sur la scène publique, tout en s'appropriant un genre (la poésie) et des registres (la compassion et la plainte) que l'on autorise aux femmes. Elle poursuivra avec des pièces telles que *L'Aïeul*, épisode dramatique de l'invasion prussienne, paraissant dans la « Bibliothèque des travailleurs » en 1872, ou encore *La Mort de Chatterton*, scène dramatique en vers imprimée en 1882. Néanmoins, l'essentiel de sa production est destiné au jeune public.

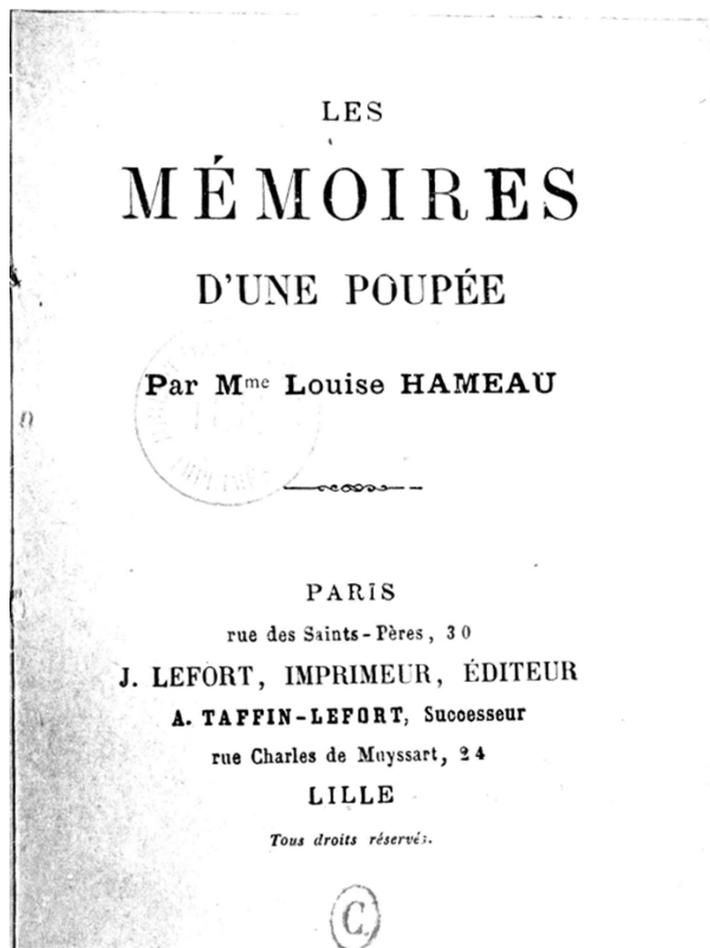
Après les *Mémoires d'un perroquet* en 1884, elle reprend la forme déjà exploitée par ses consœurs – Julie Gouraud, M^{me} de Villeblanche et Zénaïde Fleuriot, entre autres, – pour fournir à son tour de brefs *Mémoires d'une poupée*. L'on peut y suivre la trajectoire de Nelly en

trois phases, chaque chapitre voyant l'héroïne changer de propriétaire et de milieu social : les deux premiers (aristocratique et classe populaire) se présentent comme des contre-modèles à la fois sociaux et éducatifs, que vient rectifier le troisième et dernier temps proposant aux jeunes lectrices un modèle de bonne conduite à imiter. Si elle réexploite les épisodes devenus topiques des romans de poupées, Louise Hameau les développe peu et ne s'attache pas à travailler ses matériaux romanesques. Dans le deuxième chapitre ici présenté, Nelly sera soumise, chez la fille de la concierge, au manque de soin et à une toilette négligée, cela en dépit de l'affection et de la bonne volonté de sa nouvelle « maman » Amélie.

Amélie Calderone

Louise Hameau, *Les Mémoires d'une poupée*, 1895, chapitre II

Fig. 1. Page de titre des *Mémoires d'une poupée*, Paris, J. Lefort/Lille, A. Taffin-Lefort, [1895].



Source : BnF

II¹

La petite concierge avait le même âge que Suzanne² ; mais ce n'était plus du tout le même caractère. Cette enfant avait surtout un excellent cœur, et fut toute peinée de me voir en cet état. Bientôt époussetée, peignée, débarbouillée, je fus comblée de caresses.

— Ma pauvre Nelly ! (fig. 2) disait la petite, en m'enveloppant dans son tablier, comme te voilà faite. Ne crains rien, j'aurai bien soin de toi !

Le soir étant venu, elle m'improvisa un lit, au moyen d'un vieux châle écossais replié sur une chaise. Certes tout cela était loin de mon

ancienne splendeur ; mais valait encore mieux que mon coin à poussière, ou la hotte du chiffonnier.

Cependant j'avais honte de me voir ainsi attifée, pendant deux jours, Amélie n'ayant pu me confectionner une robe, me laissa couchée entre les plis du vieux tartan, je préfèrai cela. Le matin du troisième jour, les préparatifs de départ étant terminés, la porte de la loge s'ouvrit, et Suzanne, sans même regarder de mon côté, jeta un paquet de chiffons à la petite Amélie. C'était mon trousseau.

Ma nouvelle petite mère passa cette journée dans l'enchantement ; m'habillant et me déshabillant.

Fig. 2. Frontispice des *Mémoires d'une poupée*, éd. cit.



D'abord il faut que vous sachiez que je me nomme Nelly, et que je suis très vieille.

« D'abord, il faut que vous sachiez que je me nomme Nelly et que je suis très vieille. »

Source : BnF

Malgré mon bras démis, mes cheveux embrouillés, mes mains sales, elle me trouvait superbe avec mes robes fripées ou salies, mes chapeaux aplatis, déformés. C'est que jamais il ne lui avait été donné de posséder une poupée aussi bien nippée³.

Le lendemain, qui était un jeudi, la fillette voulant fêter ma bienvenue, invita ses amies à faire la dînette. Lorsque tout ce petit monde fût réuni, on apporta des tabourets devant une banquette du vestibule, transformée en table pour la circonstance. Des morceaux de papier, taillés en rond, remplacèrent les assiettes en porcelaine de Chine, dans lesquelles on me servait chez ma première petite mère, et des biscuits, coupés en morceaux, composèrent avec des cerises tout le menu du repas.

Lorsque ces provisions furent épuisées, comme l'appétit des fillettes n'était pas satisfait, Amélie alla demander à sa mère une tartine de confiture, qui fût partagée entre toutes.

Sous le prétexte de me faire manger, chacune me barbouillait de la belle façon.

Heureusement pour moi qu'un incident imprévu vint mettre fin à mon supplice.

Une dame en riche toilette, et une fillette de huit ans environ, s'arrêtant devant la loge de la concierge, s'informaient avant de monter s'il y avait quelqu'un chez la maman de Suzanne. Sur la réponse négative qui leur fut faite, elles allaient s'éloigner, lorsque la petite fille, m'ayant aperçue, s'approcha du groupe formé par Amélie et ses amies.

Je reconnus de suite Camille, la plus gentille des amies de Suzanne, celle qui s'apitoyait le plus facilement sur mon sort.

Ma figure était tellement barbouillée qu'elle hésita un moment à me reconnaître ; mais ayant aidé plusieurs fois à ma toilette, elle crût se rappeler mon costume.

— Vous avez là une belle poupée, dit-elle à Amélie ; c'est sans doute votre maman qui vous l'a achetée.

— Non, ce n'est pas maman, répondit la fillette, c'est M^{lle} Suzanne qui me l'a donnée en partant.

– Maman, fit alors Camille toute joyeuse, c'est cette pauvre Nelly, tu sais bien la poupée de Suzanne, dont je te parlais toujours.

– Eh bien, mon enfant, dit la mère, si ton amie a jugé à propos de la donner à cette petite, que veux-tu faire à cela ?

– Si tu le voulais, je l'échangerais contre un autre jouet. Je serais si contente, et puis, ajouta-t-elle plus bas, elle va être très malheureuse ici ; vois comme sa figure est sale.

– Je te comprends, fit la maman avec un sourire, mais l'échange serait peut-être embarrassant. Si tu tiens tant à posséder Nelly, il est je crois une façon plus simple de trancher la question.

En parlant ainsi M^{me} de Lermont sortait un louis de dix francs de son porte-monnaie, et le mettant dans la main d'Amélie :

– Tiens, mon enfant, dit-elle, voici pour t'acheter une autre poupée toute neuve, puisque ma fille désire avoir celle-ci en souvenir de sa petite amie.

Tout émerveillée de se voir en possession d'une belle pièce d'or, la petite concierge me lâcha aussitôt, et je passai de ses bras dans ceux de Camille, qui m'emporta toute joyeuse dans une belle voiture qui stationnait devant la porte de la maison.

NOTES

1 Louise Hameau, *Les Mémoires d'une poupée*, Paris, J. Lefort/Lille, A. Taffin-Lefort, [1895], p. 34-49.

2 Ancienne propriétaire de Nelly, qui ne voulait plus de sa poupée et l'a donnée à la fille de la concierge.

3 Le terme n'est pas forcément connoté comme étant populaire et familier au XIX^e siècle. *Nippé* signifie plus largement « fourni, approvisionné de nippes, de linge, de vêtements, de meubles. » (*Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* par M. Pierre Larousse).

AUTHOR

Louise Hameau

IDREF : <https://www.idref.fr/139708065>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000375048626>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12114747>

Les Mémoires de Primevère

Gabriel Franay

DOI : 10.35562/fablijes.111

Copyright
CC BY 4.0

OUTLINE

Gabriel Franay, *Les Mémoires de Primevère*, 1898 (extrait)

TEXT

Sous un pseudonyme masculin, M^{me} Quioc (1861-19 ?) édite des ouvrages pour la jeunesse. La raison en est qu'elle écrit également pour un lectorat adulte, ce dont témoigne son premier roman, *Le Vieux Château des Airelles*, édité en 1889. Sa production toutefois, demeure modeste, puisqu'elle publie en tout une dizaine de textes entre 1889 et 1935 – année de la publication de *Deux enfants qui avaient envie de tout*. En 1892, elle gagne le prix Montyon pour *Mon chevalier*.

En 1898, elle propose sa version du roman de poupée avec *Les Mémoires de Primevère*, offrant un traitement parfois original des passages devenus canoniques – comme lorsque Primevère se voit mariée à une statue... déjà mariée ! Si dans ces mémoires, une fois n'est pas coutume, la poupée conserve sa « maman » originelle – qui, à la fin, transmettra le jouet à sa propre fille –, Gabriel Franay réussit à varier les milieux sociaux présentés grâce au prêt de la poupée. Primevère se retrouve ainsi dans les mains de la petite Thérèse, qui l'emmène à une réunion de jeunes filles aisées, invitées à réparer des poupées pour les enfants pauvres. L'organisation en est rigoureuse et a tout d'un atelier

ouvrier : chaque compétence et chaque âge a son rôle à jouer. Éloge du goût de l'ouvrage, apprentissage des cadres de la charité, conformation aux préceptes moraux dominants et éducation religieuse se mêlent dans un texte qui ne peut qu'attiser la curiosité de notre regard contemporain.

Amélie Calderone

Gabriel Franay, *Les Mémoires de Primevère*, 1898 (extrait)

[...] ¹

Elle nous fit entrer dans un joli salon vitré comme une serre, où l'on voyait très clair pour travailler. Il y avait au milieu une table sur laquelle étaient posées plusieurs caisses. Autour d'une table ronde, couverte de morceaux d'étoffe, trois jeunes filles, un peu plus grandes que Thérèse et très bien mises, cousaient chacune un petit vêtement de poupée, avec beaucoup d'application.

M^{lle} des Bordes examina leur ouvrage (fig. 1).

« Allons, Madeleine, cela va très bien, vous pourrez bientôt passer aux layettes et coudre une brassière pour un vrai bébé. Lucette, ma chérie, vos points sont un peu grands. Bien, Camille, voilà une boutonnière très réussie. Et vous, mes enfants, que faut-il vous donner à faire ?

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle », répondit Tiphaine ², tandis que Thérèse disait modestement :

« Je ne suis pas encore une ouvrière bien habile.

— C'est bon, j'en ai pour tous les goûts. Pourtant je n'oserais vous offrir ces langes à ourler pour ce poupon sans bras ni jambes ; il faut garder cela pour les toutes petites de cinq ou six ans. Que diriez-vous de ce petit manteau à soutacher ³ ?

— Ce sera bien amusant, merci, mademoiselle, répondit Thérèse.

– Et vous, Tiphaine, puisque vous êtes bonne à tout, je n'ai pas envie de vous faire coudre pour l'instant. Un peu plus tard je vous parlerai d'un ouvrage important pour lequel je réclamerai tous vos soins. En attendant, veuillez coller ces perruques de poupées. »

Fig. 1. *Les Mémoires de Primevère*, Paris, Armand Colin, 1898, p. 187.



« M^{lle} des Bordes examina leur ouvrage. »

Source : gallica.bnf.fr/BnF

M^{lle} des Bordes prit dans l'une des boîtes plusieurs poupées complètement chauves qui me parurent fort laides, et ouvrit une seconde caisse à moitié remplie de perruques de toutes nuances. Cela me fit penser à ces chevelures dont on parle dans les histoires que nous lisait Olivier⁴, et que collectionnent les Indiens après les avoir enlevées à la tête de leurs ennemis.

Les petites invitées de M^{lle} Pépée arrivaient très nombreuses, de gentilles petites filles de tous les âges, depuis sept ans jusqu'à dix-

huit au moins, beaucoup apportaient des paquets qu'elles remettaient à leur vieille amie. Celle-ci les ouvrait et y trouvait tantôt des morceaux d'étoffes, des bouts de dentelles et de rubans pour les toilettes de poupées, tantôt (et c'était surtout dans les paquets des plus petites filles), ce que je reconnus, à ma grande horreur, pour des débris de poupées cassées. Au milieu de la table se formait un monceau de têtes fendues ou intactes, de tronçons plus ou moins flasques, de jambes et de bras de toutes sortes. Une fillette de cinq ans, grasse et joufflue comme une petite ogresse, osa même présenter une moitié de figure en biscuit.

« Tenez, mademoiselle, dit-elle, c'est tout ce que j'ai pu trouver de ma vieille Rosette, je ne sais pas si ça pourra vous servir.

— Tout me sert, mignonne ; il reste encore les deux beaux yeux bleus de Rosette dont je ferai cadeau à quelque poupée aveugle. Allons, à l'ouvrage, mes enfants. Je compte sur votre adresse pour construire au moins dix poupées neuves avec tous ces membres dépareillés. Voici du son pour remplir les corps, du gros fil, de la colle, tout ce qu'il faut. »

Les petites filles s'assirent autour de la table et se mirent tout de suite à assembler les fragments qui pouvaient aller ensemble, en faisant des réflexions qui m'amusaient beaucoup.

« Voici ma poupée presque complète, tenez, seulement il me faudrait un bras gauche.

— En voilà un ; il est un peu plus gros, par exemple.

— Et puis c'est un bras droit... Mademoiselle Pépée, est-ce que cela fait quelque chose que ma poupée ait deux bras droits ?

— Oh ! non, mon enfant, c'est un petit détail.

— Voici une bien jolie tête de bébé, mais je ne trouve pas de jambes à sa taille.

— Cela ne fait rien, vous l'emmailloterez comme un tout petit poupon et il sera charmant. Je vais vous donner des langes et une brassière.

— Mon frère serait bien content d'avoir tous ces morceaux de poupées ! disait une autre fillette.

— Ah ! et qu'en ferait-il ?

– Il s'en servirait pour jouer au déraillement avec son chemin de fer. Cela lui ferait de si belles victimes, au moins vingt personnes en morceaux ! Papa racontait un vrai accident comme cela l'autre jour, avec vingt personnes tuées, en morceaux, comme les poupées, pour tout de bon.

– C'est bien malheureux qu'on ne puisse pas prendre tous les morceaux encore neufs, pour en refaire au moins quelques personnes vivantes, comme nous faisons pour les poupées.

– Cela va très bien, mes petites ouvrières, dit M^{lle} Pépée : continuez à bien travailler jusqu'au goûter. En attendant, je vais emmener les grandes pour leur donner une autre tâche. Venez avec moi, grandes, venez, Tiphaine, j'aurai bien besoin de vous. »

Les aînées des jeunes filles se groupèrent autour de M^{lle} des Bordes (fig. 2), y compris Thérèse qui était un peu intimidée et ne voulait pas quitter sa sœur, et moi, naturellement. Nous suivons la vieille demoiselle qui nous emmène dans une autre chambre où nous trouvons une charmante société installée sur le lit, vingt poupées en chemise, il est vrai, mais très jolies. De vraies poupées distinguées cette fois et toutes neuves.

« Oh ! mademoiselle, s'écrie Thérèse, celles-ci ne sont pas pour les petits pauvres.

– Oh non, ce sont des personnes élégantes comme votre amie Primevère, qui ne seraient pas à leur place dans les maisons pauvres et ne sauraient pas gagner le cœur des petits malheureux. Je sais que les poupées sont orgueilleuses, plus encore que les petites filles. Ces belles poupées sont pourtant destinées à aider aussi les pauvres, mais d'une façon indirecte, sans payer de leur personne. Nous allons les habiller avec une élégance digne d'elles et nous les mettrons en loterie. Les petites filles riches, qui travaillent en ce moment, prendront des billets et se chargeront d'en placer chez leurs amies.

– J'en prendrai aussi, dit une grande jeune fille de dix-sept ans. J'aime encore les poupées et je serais bien contente d'en gagner une aussi jolie.

– Moi aussi, dit une autre presque aussi grande, maman me trouve trop vieille pour jouer et m'a fait donner mes dernières poupées à ma

petite cousine. On ne me permet pas d'en racheter une autre, mais si je la gagnais, ce serait différent. Je ne la donnerais pas, cette fois, je la conserverais pour moi.

– Oh ! si tu en gagnais une, toi, Tiphaine, tu me la donnerais, n'est-ce pas ? murmure Thérèse émerveillée.

– Oui, ma chérie, je te le promets. Que cela va être amusant de les habiller ! Comment faudra-t-il les costumer, mademoiselle ?

– Comme vous voudrez, ma mie, je m'en rapporte à votre heureuse imagination. Faites-en, à votre choix, des fillettes comme vous, des paysannes, des princesses du temps passé, ou bien encore copiez les costumes des héroïnes de vos livres favoris. Pourvu qu'elles soient séduisantes et jolies, je serai satisfaite.

– C'est bon, vous nous donnez de bonnes idées, mademoiselle ; je sais comment j'habillerai la mienne.

– Moi aussi, mais c'est un secret, je ne veux pas le dire.

– Oh ! mademoiselle, j'ai tant d'idées ! Puis-je habiller deux poupées ?

– Certainement, chère petite, seulement je vous recommande une chose, c'est que tous les vêtements, aussi bien la lingerie du dessous que la robe, soient bien soignés et puissent s'enlever et se remettre facilement. Vous aurez affaire à des clientes difficiles. – Tiphaine, vous êtes la plus adroite, vous habillerez bien aussi deux poupées ?

– Bien volontiers, mademoiselle, j'aimerais pouvoir les habiller toutes !

– Que de zèle ! j'espère qu'il en sortira des merveilles. Allons, enveloppez vos poupées, que les petites ne les voient pas, et revenons auprès d'elles. »

Fig. 2. Les Mémoires de Primevère, éd. cit., p. 193.



« Les aînées des jeunes filles se groupèrent autour de M^{lle} des Bordes. »

Source : gallica.bnf.fr/BnF

En rentrant dans la salle vitrée, nous trouvâmes Olivier installé auprès des petites ouvrières, racontant sans doute des histoires très drôles, car elles riaient de tout leur cœur.

« C'est comme cela que vous donnez des distractions à mes ouvrières ! dit M^{lle} Pépée ; allons, travaillez aussi. J'ai là tout justement un ouvrage qui fera votre affaire, deux ou trois bébés de cire tout pâles qu'il faut repeindre. »

Olivier se mit à peindre les bébés tandis que M^{lle} Pépée tournait autour des petites filles pour examiner leur ouvrage.

Je l'entendis qui disait tout bas à l'une des plus petites :

« Loulou, vous avez fait de bien grands vilains points ; pourquoi donc cela, vous qui cousez si bien quand vous le voulez ?

– Mademoiselle, je pensais que c'était assez bien pour les petits pauvres.

– Non, mignonne, il faut toujours faire de son mieux tout ce que l'on fait. Ensuite, avez-vous réfléchi à qui vous faites aussi l'aumône quand vous donnez quelque chose au petit pauvre ?

– Oui, mademoiselle, c'est à l'enfant Jésus : je l'avais oublié.

– Eh bien, Loulou, je suis sûre que vous ne voudriez pas donner au petit Jésus une brassière mal cousue. Quand il est venu au monde dans une crèche, vous savez que les bergers d'abord, les rois Mages ensuite, se sont empressés de lui porter ce qu'ils avaient de meilleur. Que penseriez-vous d'un petit berger qui aurait pris un vieux pigeon déplumé ou un vilain mouton tout maigre en disant : C'est bien assez bon pour l'enfant Jésus !

– Oh ! mademoiselle ! le méchant petit berger ! s'écria Loulou d'un air indigné. Moi, si j'avais été là, j'aurais porté à la crèche toutes mes plus belles affaires, mon lit, mes robes, mon manchon, tout ! Je vais coudre de mon mieux ! Mais, dites ! mademoiselle, une brassière de flanelle grise, ce n'est guère joli, pour l'enfant Jésus ; je n'aurais jamais osé la lui donner, si je l'avais vu.

– C'est vrai, dit une autre petite fille qui était assez près de Loulou pour profiter aussi de cette aimable morale ; il faudrait plutôt lui faire une brassière en velours rose, par exemple toute brodée d'or. N'est-ce pas, mademoiselle ?

– Un vêtement de velours rose n'eût pas convenu à celui qui a voulu passer sur terre pour le petit enfant d'un pauvre charpentier, mes mignonnes, et ne conviendrait pas davantage au petit orphelin à qui cette brassière est destinée et qui est le petit-fils d'une vieille laveuse de lessive. Bien que ce pauvre bébé doive représenter pour vous l'enfant Jésus, il se contentera de flanelle grise, pourvu qu'elle soit cousue de votre mieux et donnée de bon cœur⁵. »

[...]

NOTES

- 1 Gabriel Franay, *Les Mémoires de Primevère*, Paris, Armand Colin, 1898, p. 185-197. Illustrations par A. Bertrand.
- 2 Grande sœur de Thérèse.
- 3 *Soutache* : « Galon étroit et plat, à deux côtes, qui orne un vêtement en cachant les coutures ou en figurant par ses entrelacements des dessins variés. » (TLF).
- 4 Grand frère d'Odette, la « maman » véritable de Primevère.
- 5 La leçon est récurrente dans les romans de poupées, néanmoins elle est ici explicitement formulée en des termes religieux : le jouet doit refléter le milieu social auquel il se destine. Cela explique que dès qu'une poupée change de propriétaire, les premières transformations auxquelles elle se voit soumise concernent sa toilette et son nom.

AUTHOR

Gabriel Franay

IDREF : <https://www.idref.fr/190401303>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000000972257>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12122536>